



PARIS MATCH

LA FUREUR DE VIVRE

SES AMOURS
ROCK'N'ROLL

ELVIS, JAMES DEAN...
SON AMÉRIQUE À LUI

APRÈS LAS VEGAS
LA CROISIÈRE SECRÈTE

Yarol Poupaud
« LA SCÈNE, SON RING »

Histoire de fan
« MA CHANSON
POUR JOHNNY »

JOHNNY LA LÉGENDE

PARIS
MATCH
1949 - 2019
70
ANS



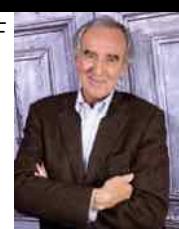
A portrait of Nikos Aliagas, a man with dark hair and a mustache, smiling. He is wearing a dark blue button-down shirt and holding a blue microphone with the "Europe 1" logo on it. The background is a solid blue.

7h-9h Deux heures d'info avec Nikos Aliagas

Avec Audrey Crespo-Mara, Nicolas Canteloup, Jean-Michel Aphatie
et toute la rédaction.

Du lundi au vendredi

Europe 1



La légende de Johnny

IL N'EST PAS SEULEMENT L'HOMME DE TOUS LES RECORDS : 190 TOURNÉES, 3285 GALAS, 28 MILLIONS DE FANS AIMANTÉS PAR SON ART DE LA SCÈNE... LE PEUPLE DE JOHNNY, FIDÈLE JUSQU'À L'AU-DELÀ ! Ou celui des records de vente tels que son dernier album, « Mon pays c'est l'amour » (1 600 000 exemplaires). Sur la lancée, au lendemain de sa disparition, fin 2017, le « New York Times » lui dédia cette drôle d'épitaphe tout en perplexité admirative : « Un rockeur français mort bat nos chanteurs américains ! » Un hommage posthume depuis son pays de cœur.

Il est aussi le recordman des couvertures de Paris Match. A l'heure de nos 70 printemps (le magazine est né en 1949), le constat claque à la une : nous faisons bien le tour de Johnny en 80 couvertures. Un véritable tableau d'honneur. Avis aux collectionneurs : vous les retrouverez, en double page, à la fin de ce numéro hors-série. La première remonte à 1962. La dernière est celle de l'adieu. Sa carrière – cinquante-sept ans au top, mais non sans galères – croise nos vies. Ses chansons rythment tant de « Souvenirs, souvenirs ». Elles parlent à chacun d'entre nous.

De ses tendres années, il portait le souvenir d'une enfance déglinguée. En les sublimant par la musique et le verbe, Johnny se transforma en marchand de bonheur. Né dans la rue, ou tout comme, il devint idole des jeunes, quand les enfants du baby-boom firent du rock'n'roll le mot de passe de leur émancipation. Adieu les « croulants » et salut les copains ! Les générations ne se succédaient plus dans une transmission familiale séculaire. Une nouvelle vague déferlait en une sorte de tsunami culturel. Johnny en fut le phare éblouissant.

C'était les fameuses sixties. Tout était permis alors, au mitan des Trente Glorieuses. Les fantasmes chevauchaient les rêves qui tournaient réalité. Comment imaginer qu'un inconnu du square de la Trinité, poussé par une bande de blousons noirs ivres de fureur de vivre, endosserait l'habit de lumière d'un « King Creole » à la française. La réponse est dans nos pages, aux racines du rock.

Elvis, roi du genre, James Dean, idole fracassée au volant de sa Porsche, Marlon Brando, le biker au cuir noir, créaient un nouveau mythe américain, après celui, déclinant, des pionniers du Far West.

En Amérique, les filles se rêvaient en Natalie Wood, ou en Marilyn Monroe à la fragilité masquée. L'exemple gagna la France. Et Johnny dans tout ça ? Sa vie bascula sur un film : « Loving You ». Le titre parlant d'amour permettait de mélancolie contagieuse. Johnny s'appelait encore Jean-Philippe. Il avait 15 ans. La suite se déroule comme un livre qu'on ne veut plus lâcher, illustré de photos chics et choc. L'esprit de ce numéro tient de ce roman, parfois à l'eau de rose (amourettes à la chaîne), mais aussi d'une encre « Noir c'est noir » : accidents, suicides, escapade aux Caraïbes après un semi-échec à Las Vegas... pour rebondir plus fort. Le Phénix. Parodiant Aznavour, défilent ses amours vraies (Sylvie, Nathalie, Adeline, Laeticia) ou secrètes (Catherine Deneuve), ses amis (les copains) ses emmerdes (le fisc, la maladie) jusqu'au legs d'une succession à problèmes.

Pas de happy end hélas, à la veille du dernier repos. Affronté en guerrier, le mal finit par emporter le tendre rebelle qu'on peignait en éternel survivant. Reste l'histoire et déjà sa légende. La légende de Johnny. ■



En 2005, dans son restaurant parisien Le Balzac, Johnny Hallyday dédicace l'une de ses guitares à Patrick Mahé.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire : 0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépôt légal : mars 2019 / © HFA 2019.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ
3-9 rue André Malraux
92300 Levallois-Perret.

Présidente : Constance Benqué.
Directrice générale :
Marie Renoir-Couteau.
Directrice commerciale et diversification : Fabienne Blot.
Assistante : Aurélie Marreau.
Tél. : 0187154920.



CRÉDITS PHOTOS P.3: DR. P.4: G. Géry. P.6 et 7: D. Frasnay/AKG, Gamma-Keystone via Getty Images. P.8 et 9: G. Géry. P.10 et 11: A. Sartres. P.12 et 13: C. Courrière, F. Gragnon. P.14 et 15: J. Garofalo, G. Géry. P.17: G. Géry. P.18: A. Sartres. P.19: G. Géry. P.20 et 21: M. Ochs Archives/Getty Images. P.22 et 23: Corbis via Getty Images, G. Géry, J. Garofalo, Mondadori portfolio via Getty Images, J. C. Sauer, A. Wertheimer/Getty Images, B. Gysembergh, NBCU Photobank via Getty Images, B. Leloup. P.24 et 25: DR, C. Courrière. P.26 et 27: G. Géry. P.28 et 29: G. Géry, P. Habans, J. C. Deutsch, P. Le Tellier, G. Bassignac. P.30 et 31: Corbis via Getty Images, Sipa, DR, B. Rindoff-Petroff/Getty Images. P.32 et 33: Bestimage. Coll. Particulière, J. P. Biot, J. C. Deutsch, J. Garofalo, A. Canovas. P.34 et 35: T. Frank. P.37: M. Coustet/Sygma via Getty Images. P.38 et 39: P.62 et 63: DR, D. Angel/Bestimage, C. Azoulay. P.40 et 41: P. Habans. P.42 et 43: J. Andanson/Sygma via Getty Images. P.44 et 45: Abaca. P.46 et 47: Abaca. P.48 et 49: Abaca. DR. P.50 et 51: J. C. Deutsch. P.52 et 53: P. Petit, DR, D. Angel/Bestimage. P.54 et 55: T. Frank. B. Laforet/Gamma-Rapho, B. Auger, D. Coste/Bestimage, R. Corlouer, O. Borda/Bestimage. P.56 et 57: J. M. Périer/Photo12. P.58 et 59: C. Schwartz/Rue des archives, Coll. Long Chris, G. Ménager, P. Habans, Dalmas/Sipa, DR. P.60 et 61: D. Coste/Bestimage, G. Beutter, T. Frank/Sygma Premium via Getty Images. P.62 et 63: coll. particulière J. Basselin, DR. P.64 et 65: Gamma-Rapho via Getty Images, B. Charlon/Gamma-Rapho via Getty Images. P.66 et 67: Gamma-Rapho via Getty Images, Bestimage. P.68 et 69: Bestimage. P.70 et 71: Bestimage, DR. P.72 et 73: R. Corlouer. P.74 et 75: B. Auger, DR, Bestimage, P. Carpenter/Bestimage, J. Garofalo. P.76 et 77: D. Frasnay/AKG, D. Angel/Bestimage. P.78 et 79: P. Bertrand, B. Leloup. P.80 et 81: S. Kyndt/Bestimage, EliotPress. P.82 et 83: Coll. Particulière. P.85: DR. P.87: D. Coste/Bestimage. P.88 et 89: DR. P.91: Y. Abrut/Bestimage. P.92: D. Jacovides/Bestimage. P.95: Y. Abrut/Bestimage. P.96 et 97: DR. P.98: M. Bitton.



HORS SÉRIE | COLLECTION « A LA UNE » N° 1 | MARS - AVRIL 2019 |

Sommaire

NÉ DANS LA RUE	6
Tel le Phénix, Johnny naissait des cendres de Jean-Philippe PAR JEAN CAU	16
NOTRE « FRENCH ELVIS »	20
A l'école du King PAR PATRICK MAHÉ	24
L'AMOUR ROCK'N'ROLL	26
Catherine Deneuve : « C'est pour moi que Johnny a chanté "Retiens la nuit" » PAR PATRICK MAHÉ	30
Johnny à Nathalie Baye : « Godard m'a appris à être moi-même » PAR KATHERINE PANCOL	36
IL A RÉALISÉ SON RÊVE : 36 FILMS À L'AFFICHE	38
LES ANNÉES GALÈRE	40
Nanette Workman, l'ange noir du Johnny Circus PAR SAM BERNETT	42
L'ÉCHAPPÉE BELLE	44
Johnny, pirate des Caraïbes PAR GILLES LOTHE	48
SALUT LES COPAINS	50
LA FUREUR DE VIVRE	56
« Je suis Johnny, non ? Cette moto-là ? J'l'a veux » PAR JEAN BASSELIN	62
LA SCÈNE, SON RING	64
Il aimait la scène, il y était chez lui PAR YAROL POUPAUD	68
Au nom de tous les fans PAR PATRICK MAHÉ	70
HABITS DE LUMIÈRE	72
« MON AMÉRIQUE À MOI »	76
Johnny : « Je suis un Américain » PAR PHILIPPE LABRO	80
SON DERNIER ÉTÉ	82
Vertiges de l'amour PAR BENJAMIN LOCOGE	84
LA VIE SANS LUI	88
Laeticia : « C'était un guerrier. Jamais il n'a montré ses souffrances » UN ENTRETIEN AVEC OLIVIER ROYANT	90
LE TOUR DE JOHNNY EN 80 UNES	96
CINQUANTE-SEPT ANS DE CARRIÈRE ET DE RECORDS	98

« Pour moi la vie va commencer », chante Johnny en 1963. A tout juste 20 ans, il est déjà la grande vedette de la génération yé-yé.

Photo GÉRARD GÉRY

Goscinny & Sempé

Le Petit Nicolas

de A à Z



NUMÉRO SPÉCIAL

60^{ème} anniversaire

NÉ DANS LA RUE

Ses débuts sur le pavé, il en fera un succès : « Je m'appelle Jean-Philippe Smet... / Un soir de juin en 1943, je suis né dans la rue. » Abandonné par ses parents, il grandit dans la famille de son père, des artistes qui courent le cachet à travers l'Europe, sous le nom de Halliday. Il mène une vie de saltimbanque, chante sur scène dès l'âge de 9 ans, apprend la guitare à Genève. De retour en France, son succès est foudroyant.



*Heureux de retrouver Paris.
« J'avais 13 ans. J'ai enfin eu des potes. C'était la période de la bande de la Trinité. On parlait sur les bancs, on rêvait de filles et de cinéma. On chourait des vinyles. »*

17 ANS, PREMIER 45-TOURS, PREMIÈRE TÉLÉ

Juillet 1960. Johnny est né. Il a troqué Smet pour Halliday. Mais sur la pochette de « T'aime follement », son premier titre, son nom est orthographié par erreur avec deux « y »... qu'il conservera. Pendant l'émission « L'Ecole des vedettes », celle où les Français découvrent son visage, il laisse croire à Line Renaud, qui l'interviewe, que son père est américain.







EMEUTES, FAUTEUILS BRISÉS, SON ÉNERGIE DÉVASTE TOUT

Chanter et jouer de la guitare en se roulant par terre, personne n'avait jamais vu ça. Chacun de ses concerts tourne à l'hystérie et à la bagarre. Au premier festival international de rock, en février 1961, au Palais des Sports, 67 agents de police sont présents. Johnny séduit les ados mais effraie encore les parents.

Photo GÉRARD GÉRY

AZNAVOUR : « TU T'APPELLES VRAIMENT HALLYDAY ? »

Eté 1962, à Mougins, chez Charles Aznavour, celui qui a conseillé à Johnny de dire la vérité sur ses origines et son nom. Le rockeur, qui aime conduire des bolides, est venu travailler « Ça n'est pas juste », la nouvelle chanson que l'auteur-interprète lui a écrite. Tous deux ont le goût de la rayure et partagent le record de la popularité. Mais Johnny n'a que 19 ans et Charles quasi vingt de plus...

Photo ANDRÉ SARTRES







Photo CHARLES COURRIÈRE

LE SOLITAIRE S'EST TROUVÉ UNE FAMILLE: SES FANS

Tournée 1963. En Arles (à g.), Johnny a voulu chanter en tenue de gardian avec des bottes qui lui faisaient mal. Aux bains de pieds, il préfère les bains de filles. A Marseille (à dr.), Marcelle, jeune groupie de 16 ans, vit un rêve : elle tient la main de son dieu alors qu'il interprète «On m'appelle l'idole des jeunes».

Photo FRANÇOIS GRAGNON



IMPECCABLE JUSQU'AU BOUT DES ONGLES

En tournée toute l'année 1963, c'est un spectacle chaque soir et une ville par jour : à Saint-Tropez, pendant la manucure, il en profite pour se reposer.

Parfois, Sylvie l'attend en coulisses. Entre deux chansons, il se donne un coup de brosse à picots pour ne pas casser sa « ducktail »... très laquée.

Photo JACK GAROFALO





Photo GÉRARD GÉRY

Tel le Phénix, Johnny naissait des cendres de Jean-Philippe

Par JEAN CAU

Secrétaire de Jean-Paul Sartre pendant
onze ans, prix Goncourt en 1961, écrivain et journaliste,
il a longtemps collaboré à Paris Match.

ERCKX, MON IDOLE, VIENT DE SE FAIRE METTRE 30 » CONTRE LA MONTRE, CETTE SEMAINE, AU TOUR DE SUISSE. Brigitte Bardot, ça marche encore du côté des otaries, mais la gloire n'est plus ce qu'elle était côté cinéma. De Gaulle et Pompidou sont morts et j'en suis, dans la V^e, à mon troisième président de la République. Les Beatles ? Eclatés. Cohn-Bendit ? Out. Aznavour ? Suisse. Polnareff ? Américain. Ça passe, la vie, ça passe. Qu'est-ce que t'en penses, Johnny ?

J'ai eu un choc, cette semaine, quand j'ai appris que tu fêtais tes 34 berges. « Et après ? Ça te dérange, mon pote ? » Non mais, dans six ans, je veux dire demain, c'est la quarantaine, Johnny. « Demain, ça n'existe pas. » T'as raison, Johnny. Nous twisterons jusqu'à la tombe et serons yé-yé jusqu'à la mort. « Mais qui c'est ce gâteux avec son twist et son yé-yé ? Tu sucres les fraises, pépé ? » Excuse-moi, Johnny, je croyais, moi, que tu étais le dieu du yé-yé. C'est pas tellement mon rayon, les tubes, les chansons, les guitares, les sonos et tout ce bruit d'enfer de la jeunesse et alors je me souviens quand tu te roulais par terre en criant et en transpirant comme une serpillière. C'était le bon temps, hein, Johnny ? « Y a pas de bon temps ! » Et c'est fini, tout ça ? « Et la guerre de 14, pépé, elle continue ? » Non, Johnny, elle est finie. « Figure-toi que moi, je le suis pas, je continue, moi. » Alors y a dix-sept ans que ça dure, Johnny ? « Ouais. » Et alors les minettes qui avaient 15 ans, en 1960, au Golf Drouot, elles en ont 32 aujourd'hui et elles continuent de piailler comme des folles en te lançant leur soutien-gorge ? C'est des mères de famille, non ? « Justement, vieille pomme, elles ont eu des gosses. » Et alors leurs mômes ont pris le relais ? « Voilà, c'est ça, t'as compris, ils ont pris le relais, comme tu dis. Mais je te signale que j'ai aussi des fans de 30 et 35 ans. Hé, où vas-tu ? » Je vais écrire mon article sur toi. Tu veux pas me donner un coup de main ? « J'ai rien à dire. Je suis un mythe, et ça parle pas, un mythe. » Ça fait quoi ? « Ça chante, mon pote. Ça vit. » Et ça meurt ? « Jamais. »

Et comment tu t'es démerdé pour devenir mythe ? « Sais pas. Cherche et si t'es malin, tu trouveras. » Et qu'est-ce que c'est un mythe, Johnny ? « Sais pas. J'en suis un. Allez, ciao, dégage et n'oublie pas ta canne ! » Ciao, Johnny.

Après avoir eu cet imaginaire dialogue avec M. Hallyday, âgé ce jour de 34 ans, nous estimâmes qu'il ne serait point vain de se pencher sur son mythe. Nous eussions certes préféré avoir avec lui de fécondes et psychanalytico-journalistiques conversations et jetâmes à cet effet quelques sondes ici et là. « Johnny, pour lui extraire une interview, faut lui coller aux fesses pendant des jours... » Et : « Moi, j'ai vu une journaliste du "Figaro" qui le suivait depuis deux semaines. Un jour, à Saint-Tropez, elle le coince à la piscine de l'hôtel. Il était couché sur un matelas, les yeux fermés. Elle se dit : "Enfin ça y est !" Elle s'assied près de lui et commence sa salade. Et, lui, Johnny, il reste les yeux fermés. Sans répondre. A la fin, la fille a éclaté en sanglots et s'est tirée au bord de la crise de nerfs. » Et encore : « Qu'est-ce que tu veux qu'il te dise ? Il ne sait ni qui il est, ni où il va. C'est sa force. S'il s'interrogeait et s'analysait, il serait fichu. Il se désintégrerait. C'est un bloc d'instinct et l'instinct, c'est muet. » Et enfin, en coup de grâce : « De toute façon, il est capable de te dire le lendemain exactement le contraire de ce qu'il t'aura raconté la veille. Il vit et pense au jour le jour. Ou, plutôt, à la nuit la nuit. Et puis, y a les copains, la cour, les fans, l'entourage. Il vit dans un tourbillon affolant depuis dix-sept ans ! Comme une toupie, s'il s'arrête, il tombe. »

J'en ai appris bien d'autres. Une vie en forme de chaos. Un mépris du temps absolu. Une ignorance de tous les quotidiens — y compris de celui de l'argent — fabuleuse. Un instinct du métier (il travaille très peu et ne besogne jamais) prodigieusement animal. Et, en bref, une adolescence qui n'en finit pas. C'est sa force. C'est le secret de son magnétisme, bien qu'il ait aujourd'hui 34 ans, auprès des jeunes. Et si tout de même elle finit cette adolescence obstinée ? Et un ami de Johnny de me répondre : « Alors là... ça peut être le drame. Il n'a pas cultivé les talents qui lui permettraient de survivre. Il n'a pas de

Paru dans Paris Match n°1466 du 1^{er} juillet 1977



Décembre 1962, il a 19 ans et termine son deuxième Olympia. Il donnera 266 concerts dans la salle mythique du boulevard des Capucines, à Paris.

roue de secours. Et pas de fric, pas de propriété, pas de foyer stable, pas de famille derrière lui, rien.» Et l'avenir, il n'en a pas peur ? « Il est trop occupé à bouger, il n'y pense pas.» Et il n'est pas hors du coup ? Ça marche encore, Johnny Hallyday ? « Annoncez-le, place de la Nation, pour le 14 juillet par exemple, et vous aurez 300000 ou 400000 personnes. Et ça chauffera terrible, comme il y a cinq ans, comme il y a dix ans. Aucun autre chanteur n'est capable de cet exploit, Il reste l'idole.»

SUIVONS, DANS LE CIEL, SON TRAJET DE COMÈTE QUI – JUSQU’À QUAND ? – CONTINUE DE BRILLER. Tout personnage mythique se doit d'avoir peu ou prou des enfances obscures et des géniteurs hasardeux. Est-ce que ça naît de l'homme et de la femme, une idole ? Rien n'est moins sûr. Est-ce que ça n'a pas pour père le sentimentalisme populaire et pour mère l'adoration des foules ? Est-ce que ça ne surgit pas brusquement — sans origines — hors de la nuit, dans un éclaboussement de lumière et pour une passion ? Oui, c'est ça. Reste qu'à mon grand regret de mythographe de la légende hallydénenne, force m'est de constater que Johnny est né. A Paris, dans le IX^e, le 15 juin 1943. Coup dur pour mon propos ? Mais non, elle tient parfaitement debout ma thèse des enfances floues des dieux et des héros, puisque ça n'est pas Johnny qui est né, il y a trente-quatre ans, mais un certain Smet Jean-Philippe qui vécut dix-sept ans, fut crucifié par la gloire, en 1960, sur la scène de l'Alhambra et, naissant une deuxième fois — dans un flamboiement d'ors et dans un concert non point de harpes et de luths, mais à travers un tonnerre de batteries et un miaulement strident de guitares électriques — s'en-vola au ciel où son nouveau nom s'inscrivit en lettres de néon et de feu : Johnny Hallyday ! Tel le Phénix, Johnny naissait des cendres mortes de Jean-Philippe.

Et si on les remue, ces cendres, qu'est-ce qu'on y trouve ? Un morceau de père qui s'appelle Léon et qui est belge. Danseur, chanteur, acteur ; le tout magnifiquement raté. Et qui épouse Huguette,

mannequin, laquelle met au monde un gros bébé joufflu en forme de fils, blond, bleu, rose, costaud et belge. Le papa admira puis, ayant des courses à faire (il paraît, je note ce point pour l'histoire, qu'il déclara : « Je vais acheter du beurre ») s'éclipsa et disparut. Avec ou sans le beurre, il ne revint jamais. A son tour, la mère s'envola du nid. En fouillant toujours ces cendres d'enfance, voici Hélène, sœur de Léon, qui recueille le chiot encore tout humide. Et puis voici la fille d'Hélène, Desta, qui épouse, en Angleterre, Lee Ketcham, chanteur danseur américain, qui, pour faire cow-boy de l'Oklahoma, Etat dont il était d'ailleurs originaire, a choisi de se pseudonymer en Lee Hallyday. Donc, si je résume, il y a Hélène, Lee, Desta, plus Menen, sa sœur que j'allais oublier, plus Jean-Philippe.

Et toute cette bizarre famille se trimballe d'un bout de l'Europe à l'autre, de bastringue en cabaret et de beuglant en caf'conc', en essayant de brûler des planches qui ne flambent jamais. Forcément, les études de Jean-Philippe souffrent quelque peu de ces errances. Sa santé, nullement. Bien sûr, il arrive qu'il boive de la soude caustique (je n'invente rien) parce que le biberon n'est pas à sa portée et qu'il mange des hot-dogs dès ses premières dents, mais ça va, ça pousse. Le bon sang flamand résiste à tout. Il grandit même à toute vitesse et ses yeux émerveillés, dès l'âge de 5 ans, n'en reviennent pas de découvrir et de dévorer les bottes pointues, les ceintures cloutées et les Stetson d'oncle Lee. Avoir un cow-boy à domicile, pendant toute son enfance, c'est le rêve. C'est le conte de fées. C'est « le pied » en permanence, comme dirait J.-L. Bory. Et Jean-Philippe ne s'en remettra jamais. C'était ça, la jeunesse de Jean-Philippe. Ça voulait du rêve, des espaces, des coûts, des canyons et des Colorado. Comme ces denrées étaient rares en France, elle les inventait en raclant de la guitare, en buvant du Coca-Cola et en regardant les filles d'un œil à la fois blasé et macho. Comme au cinéma. Américain, évidemment.

A partir de 1957-1958, la petite tribu retouche terre à Paris. De Gaulle accède au pouvoir. Qui c'est de Gaulle ? C'est un gus qui a libéré la France, autrefois ? Ah bon, O.K.! Nous, les mômes *Suite p. 18*

de 15 ans, ce qui, en 1958, nous libère, du côté du Golf Drouot, du square de la Trinité et de Saint-Lazare, c'est de nous gorger les oreilles des airs de Paul Anka, de Bill Haley et d'Elvis Presley. Ensuite, en mastiquant de la gomme, on va au cinoche voir « Blackboard Jungle » ou « Rock around the clock ». Et après, pour se défouler, on roule à scooter (y a pas encore de Yamaha et de Kawasaki à l'époque) et on s'explique à coups de chaînes de vélo avec d'autres bandes. Ennemis d'aujourd'hui et potes de demain. Ou l'inverse. Famille adoptive d'un libéralisme tous azimuts, Lee et Desta sont fiers de Jean-Philippe. « Bon Dieu, pense Lee, le rock, c'est l'avenir ! Tous ces gosses, aux Etats-Unis, font un tabac ! Et puisqu'il aime ça, si notre Jean-Philippe... » On lui achète, sacrifice suprême, une guitare électrique. On le pousse, vêtu d'un spencer violet, sur des scènes de cabaret comme le Tourist, le Week-End ou sur la piste de l'Orée du Bois. Le malheureux gosse s'y tortille et se fait traiter d'énergumène et reçoit, en incessants baptêmes du feu, ses premières tomates. C'est le bide noirâtre.

1959. Au cours d'une émission de radio (« Paris-Cocktail ») enregistrée en direct du Marcadet-Palace, Johnny Hallyday — c'est désormais son nom — que Lee et Desta ont réussi à « placer » le temps d'une chanson, y va héroïquement de « Viens faire une partie » (d'après « Party » d'Elvis Presley). Les copains du Golf, appelés en renfort et formés en carré et en claqué, déchaînent des ovations et délirent un enthousiasme dont les murs tremblent encore. Aussi sec, le patron des disques « Vogue » signe un contrat à Smet Jean-Philippe, dit Hallyday Johnny. Aube frémisante de gloire, ô vous qui l'avez vécue et qui peut-être bedonnez vers la quarantaine en quelque usine ou bureau, vous pouvez dire à vos enfants, comme Goethe à Valmy : « De ce jour, de cette heure a commencé un monde nouveau ! »

L'ANNÉE SUIVANTE, LE 20 SEPTEMBRE 1960 — SOYONS PRÉCIS —, L'ALHAMBRA, AVEC DEVOS À L'AFFICHE ET JOHNNY EN VEDETTE ANGLAISE. Contre lui, le parterre. Pour lui, les balcons bourrés de garçons braillards et de filles piaillantes à qui un tam-tam répète depuis des mois, dans les forêts vierges du showbiz, que Johnny, tel Tarzan, va pousser les cris de guerre de leur génération devant les vieux sorciers apeurés du parterre. Super-chahut. Super-triomphe. « J'avoue (sera-t-il écrit dans « Le Monde ») avoir pris, aux soubresauts, aux convulsions, aux extases de ce grand flandrin rose,

Il n'a pas pu se produire à Cannes, le 2 août 1962, mais ça le fait sourire. Le lendemain du concert annulé, Johnny pose devant les affiches qui annoncent son spectacle, barrée par l'interdiction de la municipalité.



dont les moins de 18 ans ont fait cette année leur idole, le plaisir fait d'intérêt et d'étonnement mêlés que procure une visite aux chimpanzés du zoo de Vincennes. » L'année suivante, lors du premier Olympia du « chimpanzé », la même critique écrira : « C'est avec une condescendance sceptique (excusez-moi d'ouvrir une parenthèse, mais j'adore le style guêtres et noeud papillon du « Monde ») qu'en service commandé (chochotte, va !), je m'étais rendue à l'Olympia. J'en suis sortie, sinon convertie, du moins fortement impressionnée. » C'est peut-être qu'entre-temps le cyclone Johnny avait balayé nos provinces. A Marseille, émeute sur la Canebière. A Montbéliard, la police utilise les gaz lacrymogènes pour disperser les fans. A Bordeaux, les cygnes de la place Gambetta sont, pauvres bêtes, massacrés. (S'étaient-ils avisés de chanter, eux aussi ?) En Arles, la façade du « Fémina » est pulvérisée en quelques secondes. Partout les organisateurs ne savent s'ils doivent s'arracher les cheveux ou se féliciter de ramasser par ici la bonne soupe. Des municipalités (Bayonne, Strasbourg, Cannes) interdisent la venue, en leurs murs, du fléau rockeur et twisteur.

Donc, on peut aimer, adorer, haïr, trouver ça infantile, importé, débile, grotesque, obscène (Johnny brandit son micro comme une lance d'arrosage et se déhanche à faire péter les coutures des frocs qui le moulent que c'en est indécent, ah oui tout de même il exagère...), vulgaire, amerloque et aliéné, on peut allumer des cierges devant les photos de Trenet ou de Piaf et pleurer sur la fin d'un monde, c'est comme ça et pas autrement. Johnny, made in USA, in France et in années 1960, est un véritable phénomène sur lequel les sociologues du temps eussent bien fait de méditer un brin. L'avenir les aurait moins surpris. A sa manière, il prophétisait, cet Ezechiel en lamé transpirant cinq chemises par soirée. Il disait quoi ? Il disait que les adolescents du monde étaient paumés dans une époque de bureaucrates froids, de technocrates raides, d'idées en poudre, d'idéaux en charpie et, bientôt, de consommation effrénée. Et si cette époque tordue croyait s'en tirer en mettant à la disposition des prophètes hurleurs des sonos ultra-sophistiquées et en les inondant d'un pognon avec lequel ils pouvaient s'acheter une Panther réplique exacte de la Bugatti royale avec sièges en vison et enjoliveurs frappés des initiales J.H. (24 millions d'anciens francs en 1975) puis en lançant à leurs trousses des perceuteurs féroces pour leur reprendre d'une main ce qu'elle leur avait donné de l'autre, eh bien, elle se gourait, l'époque. Derrière Johnny — et d'autres aux Etats-Unis, en Angleterre et jusqu'en Russie —, une jeunesse lui chantait (ou lui vociférait, si vous préférez) qu'elle en avait ras le bol, même s'il était plein de bouffe vitaminée, ce bol, et apparemment incassable. Depuis, hein, il s'est fêté...

BIEN. SOUFFLONS UN PEU. ÇA ÉPUISE, CE GENRE D'ARTICLE. QUEL EST MON SUJET, AU FAIT ? AH, YEAH, J'Y SUIS. Mon sujet, c'est que Johnny a 34 ans et qu'il dure. Comment expliquer ça ? Des années de triomphe, de bagarres, des tour Eiffel de disques, des milliards de photos. Des dettes. Des impôts. Des scandales. Des filles qui continuent, par vagues, de lui jurer — comme le firent leurs mères — des amours éternelles. Des bagnoles cassées par dizaines. Des agents molestés. Des CRS qui aimeraient bien poser le bouclier pour lui demander un autographe pour leur moutard ou moutarde. Des voyages aux quatre coins du monde. « Johnny a disparu ! » « Johnny revient ! », sur les affiches des kiosques. Johnny qui s'empâte. Puis qui maigrit. Johnny suicidé. Johnny condamné à la prison avec (toujours) sursis pour excès de vitesse, coups et blessures, refus d'honorer un contrat ou distraction fatale à l'heure de payer ses impôts. Johnny qui est « fini » en 1967 et qu'un certain Antoine aux chemises fleuries et aux cheveux flottants enterre avec une chanson où il demande qu'on boucle l'idole dans un zoo. Johnny qui lui répond, en contre, avec une autre chanson (« Cheveux longs, idées courtes ») qui fait un archi-malheur et expédie le bêlant Antoine au tapis. Et — renfonçons — Johnny qui se marie avec Sylvie en 1965 après avoir été un brave soldat du 43^e RBIM à Offenburg. Le bonheur. Le couple

NI LES ACCIDENTS, NI LES SUICIDES, NI LES CUITES, NI LE FISC NE DÉCHIRENT SA BARAKA

tout blond. Toutes les filles, pas jalouses, qui s'identifient à Sylvie. La naissance du Messie nommé David, en 1966. Le suicide du papa un mois plus tard parce que la maman estime qu'elle a des raisons d'être jalouse. Puis les étreintes passionnées de la réconciliation devant les paparazzis qui s'entrepéinent. Et Sylvie qui, en 1977, depuis bientôt deux ans s'est exilée en Californie « à la recherche d'un autre bonheur (lis-je dans une presse qui en sait long...) avec Plouf, le yorkshire que Johnny lui avait offert. Libre et sereine, une certaine mélancolie s'est pourtant inscrite sur son beau visage romantique...»

SERAIT-CE LA RUPTURE? MON DIEU, JE ME LE DEMANDE! EN ATTENDANT, JOHNNY DURE. C'EST TOUJOURS LA QUESTION. Il n'y a pas 36 explications à cette longévité dans la gloire. Il n'y en a qu'une et elle est celle-ci: Johnny Hallyday a littéralement épousé — comme un champion de surf épouse les vagues de l'océan — son époque. Rockeur en 1960, twisteur, blouson noir. Le temps court et vole. Nouvel avatar: veste de daim effrangée. Très « West coast » quand Woodstock conquiert l'île de Wight. Puis « psychédélique » avec un bandeau sur le front et cheveux plutôt longs, quand la marijuana chavire de plus en plus les regards des fans. Puis hippie qui chante Jésus quand l'époque se mystifie: « Il doit fumer de la marijuana / Avec un regard bleu qui plane... Son père s'appelait Jo, je crois / Sa mère s'appelait Mary... » Il y a même, pour corser le tout, le FBI qui court après Jésus pour (sic) « le mettre en croix ». Puis pop quand le fruit est mûr. Puis blues. Puis très « country », style Nashville (Tennessee) où il s'offre un long séjour en 1975. Puis rockeur encore. Et toujours se collant avec un instinct fascinant aux succès d'outre-Atlantique, offrant son dos aux vagues océanes qui déferlent de Californie ou de New York (« Noir c'est noir », « Le pénitencier », « Hey Joe », « Bonnie and Clyde », etc.), faisant la planche lorsqu'elles le frappent et se laissant porter à chaque fois jusqu'aux sommets du box-office. Puis défaillant pour remonter, toujours, à la crête, déguisé en Hamlet, par exemple, aux dernières nouvelles — car il y a du romantisme ténébreux dans l'air (cf: les jeunes philosophes) — et demain, en quoi? Guettons les visages et les costumes de Johnny, écoutons ses chansons (c'est pas si commode, côté paroles, mais on y arrive) et nous aurons peut-être d'étranges prescience.

De Gaulle, la guerre d'Algérie, Mai 68, Pompidou, le gauchisme. Giscard, la gauche, les lézardes politiques de notre Hexagone ou les grands craquements historiques du monde, c'est vrai que vous n'en trouverez pas le témoignage en clair dans les œuvres complètes de l'interprète de « Da dou ron ron ». C'est pas le genre « engagé », Johnny. Pourtant, quand on décrypte et qu'on se donne la peine d'être le Champollion de ses hiéroglyphes sonores, on comprend à quoi rêve une jeunesse au cours de ces dernières décades. Rêve qui, s'il n'est pas d'une lisibilité politique aussi évidente que les halètements verbaux des gauchismes (par exemple), n'en est pas moins porteur de signes et de sens. Eructés par des gosiers rauques et arrachés hors des entrailles des guitares électriques, ce n'est pas une raison pour ne pas leur prêter oreille et sensibilité. Le langage d'une époque est, en vérité, un tout. Question: « Alors, il est si futé et si organisé que ça votre

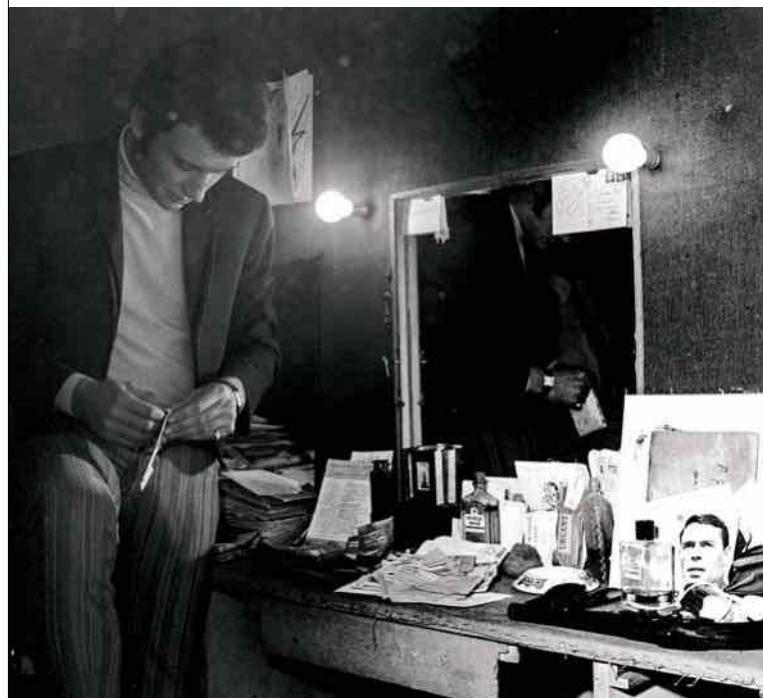
Johnny belgo-franco-amerloque? » Réponse: non, ce n'est ni du calcul, ni de la ruse, ni de l'étude de marché par ordinateur. C'est — et je vous l'ai déjà dit — de l'instinct et de la pagaille.

DEVANT LE FAUVE, POINT DE RABATTEURS ; DERRIÈRE, POINT DE PORTEURS. IL TROUVE SA JUNGLE EN SOLITAIRE. Il n'écoute personne. Il n'organise rien. Il fait confiance aux « tourneurs » pour les tournées et aux producteurs pour la mise en place des shows. Il a une maison de disques mais, d'une part, qui n'en a pas? et, d'autre part, il n'y use pas le cuir de son fauteuil de P-DG. Comment choisit-il ses chansons? Ça baille, ça somnole après une nuit blanche comme toutes les nuits et ça dit: « Ouais, allez-y, O.K.!... » « Elle te plaît? » « Ouais... tu me l'arranges et ça ira... » Certes, il est devenu, au fil des années, un professionnel aussi parfaitement au point que le sont ses illustres émules américains, mais sans travail, sans prof et sans directives. Tout a été piqué au flair, capté à l'oreille, pigé au radar et digéré en déconnant avec les copains ou en traînant la savate sans desserrer les dents quand il se lève, maussade et vanné. Digéré... non... même pas. Cela supposerait un effort. Ça le pénètre et le traverse comme ça. Il paraît que les médiums ont « pouvoir » de se nourrir d'inconnu sans qu'ils le sachent et de le recracher dans des transes.

Miracle, alors? Ben ouais, pourquoi pas? Dirai-je aux sceptiques que la vie de Johnny est déjà un miracle. Ni la Nemesis, ni les accidents, ni les suicides, ni les cuites, ni les percepteurs, ni la mort n'arrivent à déchirer la baraka tissée de fils d'or et noir qui enveloppe de ses plis tutélaires cet adolescent de 34 ans. Evidemment, derrière ce visage où les lèvres sont parfois encore boudeuses et où le rire bride les yeux soudain candides, comme autrefois, les années s'amassent et peut-être s'impatientent d'être ainsi méprisées par celui qu'elles dévorent. Je les imagine déconcertées par leur proie qui, en 1960, leur abandonna la dépouille de Jean-Philippe Smet pour renaître en Johnny Hallyday. Voyons, se disent-elles, faisons nos comptes... 1977 moins 1960 égale 17. Exact. Il a 17 ans, notre Johnny. Attendons un peu qu'il vieillisse avant de lui souffler à l'oreille: « Hey, Johnny, tu es un homme... Hey, Johnny, nous sommes là. Viens... tu ne veux pas? Ça ne sert à rien que tu te débates. C'est l'heure maintenant... » Quand sonnera-t-elle cette heure? J'ai moi aussi fait mes calculs. Ça pourrait être aux alentours de 1994 lorsque Johnny Hallyday, né en 1960, aura enfin 34 ans. ■

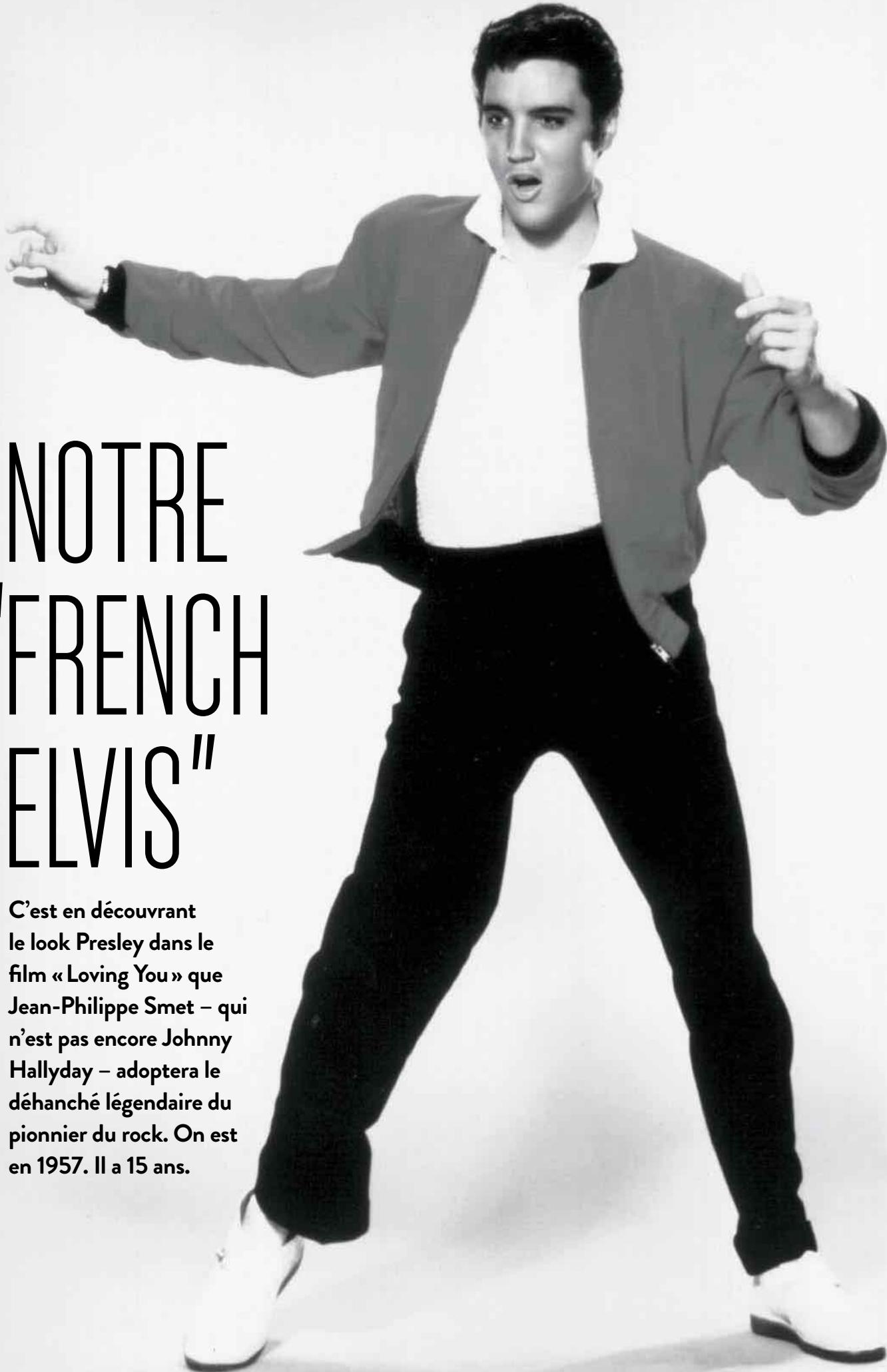
Jean Cau

Dans sa loge à l'Olympia en octobre 1966, Johnny lit un télégramme. Sur la table, une photo de Jacques Brel, « le seul chanteur qui m'aït fait pleurer dans une salle », dira-t-il.



NOTRE "FRENCH ELVIS"

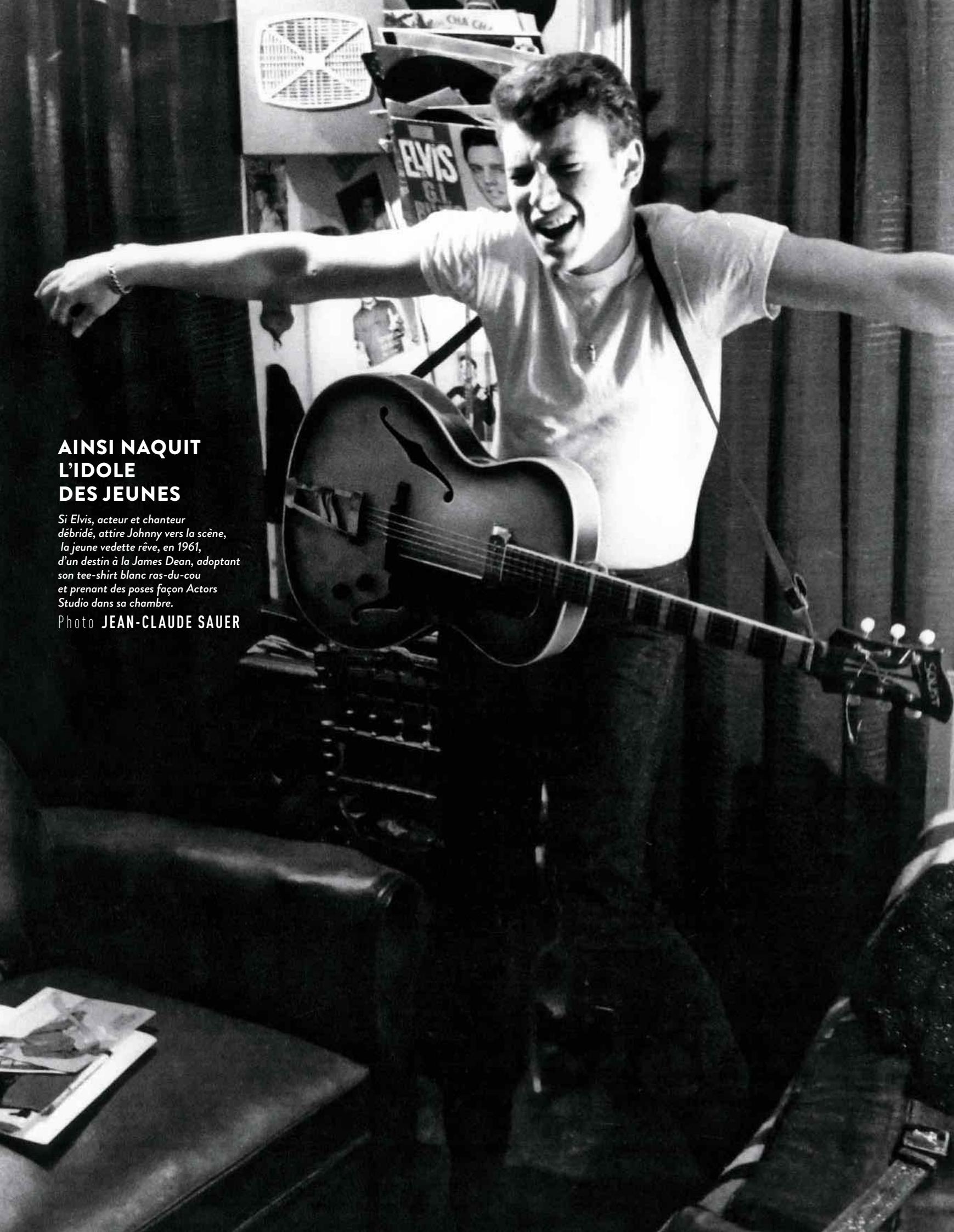
C'est en découvrant
le look Presley dans le
film «Loving You» que
Jean-Philippe Smet – qui
n'est pas encore Johnny
Hallyday – adoptera le
déhanché légendaire du
pionnier du rock. On est
en 1957. Il a 15 ans.

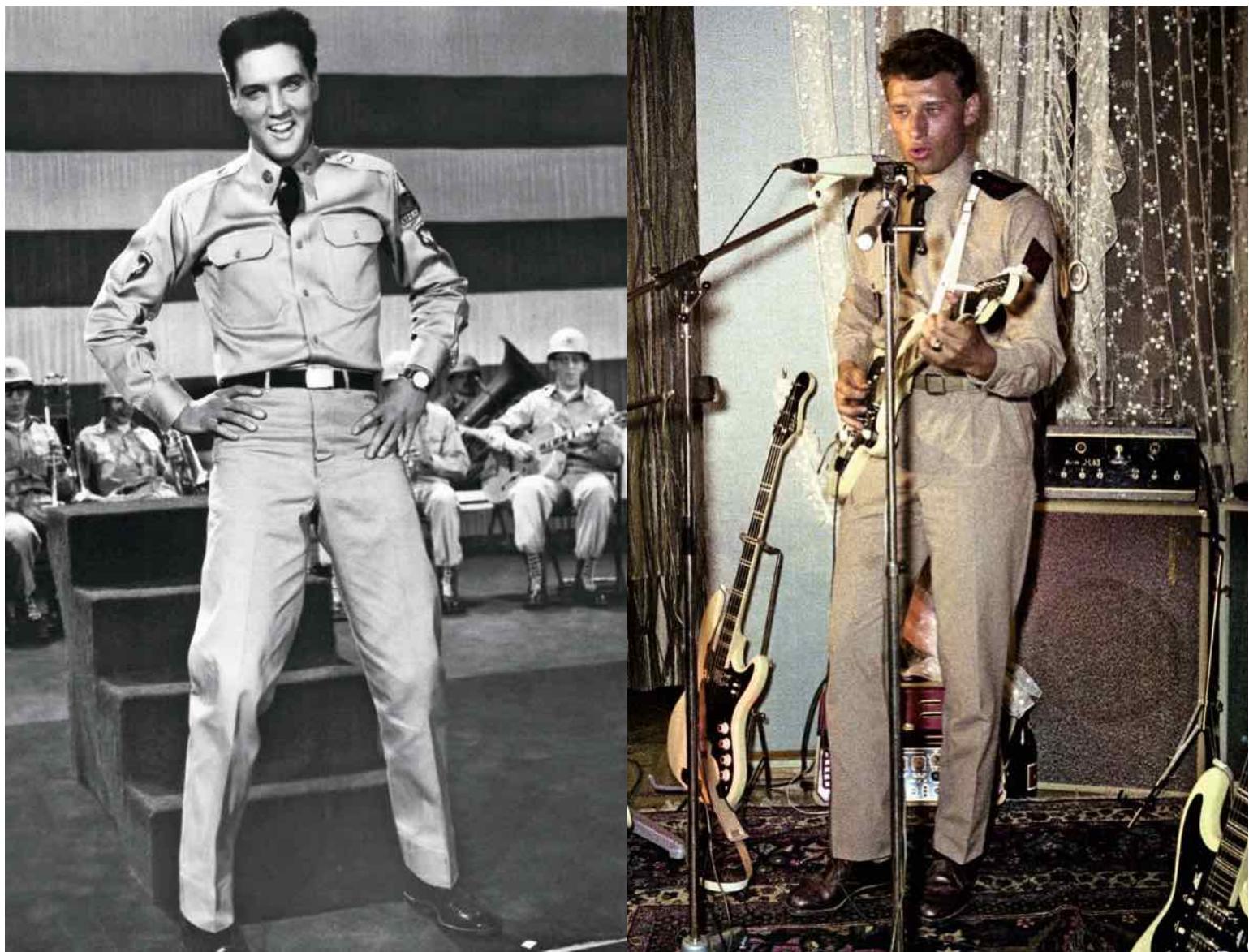


AINSI NAQUIT L'IDOLE DES JEUNES

Si Elvis, acteur et chanteur débridé, attire Johnny vers la scène, la jeune vedette rêve, en 1961, d'un destin à la James Dean, adoptant son tee-shirt blanc ras-du-cou et prenant des poses façon Actors Studio dans sa chambre.

Photo JEAN-CLAUDE SAUER





LE PRESTIGE DE L'UNIFORME ÉBLOUIT LES FANS

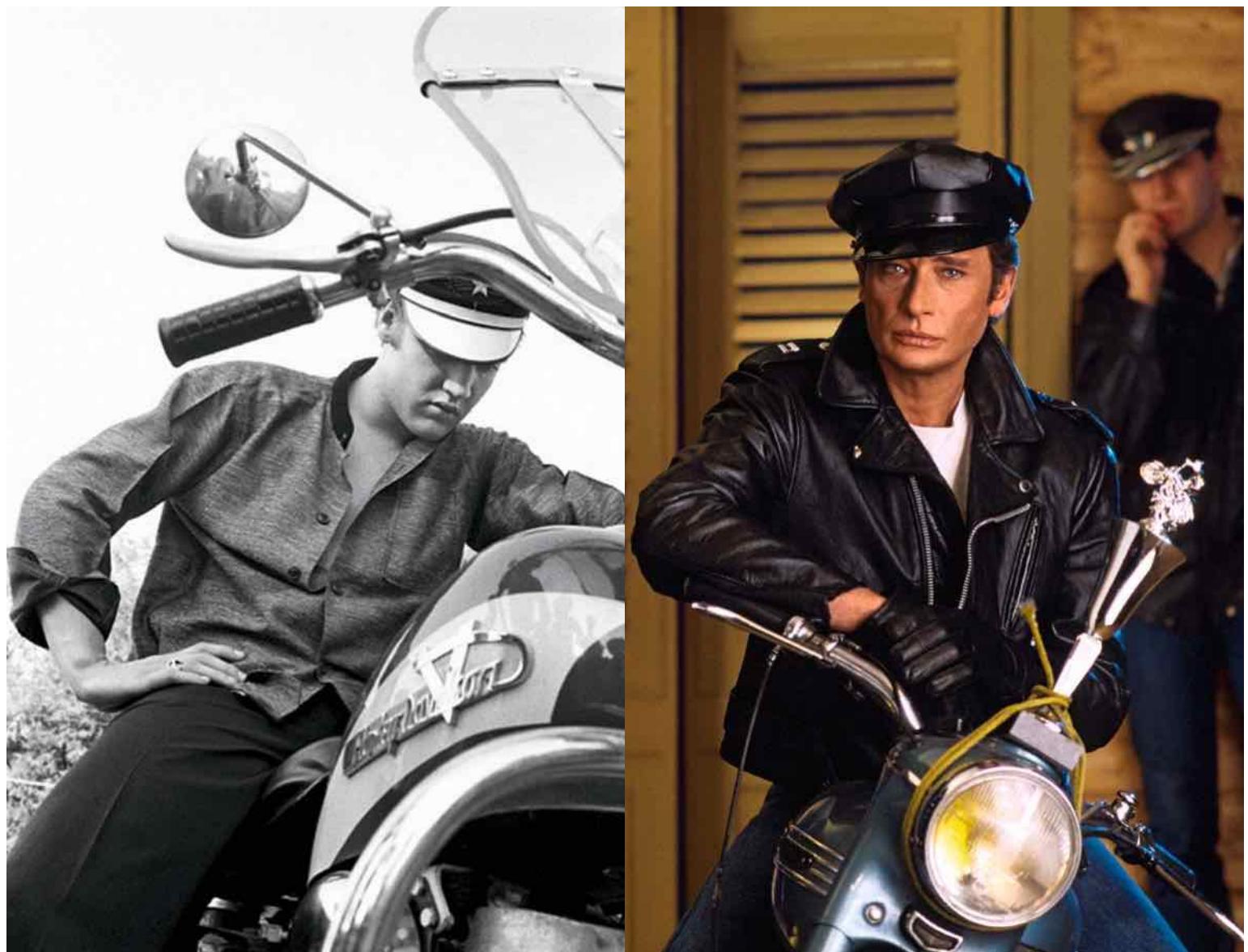
L'armée américaine fait du matricule 53 310 761 un modèle pour susciter des vocations militaires. Et dès la fin de son service, Elvis enfile de nouveau l'uniforme pour les besoins du film «G.I. Blues», en 1960. Chemise et pantalon kaki, guitare en bandoulière, Johnny donne un coup de swing au 43^e régiment blindé d'infanterie de marine à Offenburg, en 1964. L'un comme l'autre passent des heures à lire les lettres de fans qu'ils reçoivent par sacs postaux entiers.





ELVIS ENCORE ET TOUJOURS... ET MARLON BRANDO

Même attitude d'une loge à l'autre – Johnny en 1962 à Paris, Elvis en 1957 à New York – ; même tenue de cuir noir – Johnny en 1981 pour sa tournée « Night Rider Band », Elvis en 1968 pour son « Comeback Special » – comme Gene Vincent, l'homme de « Be-Bop-A-Lula » et Vince Taylor ; même attirance pour les grosses cylindrées telles les Harley-Davidson, casquette vissée sur le crâne à la manière du Marlon Brando de « L'équipée sauvage » – Elvis en 1956 et Johnny en 1983.



1960, la grande année du rock en France. Un cri dans Paris, comme un ordre de ralliement: « «King Creole» est sorti! »

Le film explose à l'affiche du Paramount, sur les Grands Boulevards. Blouson noir, façon Perfecto, à la Marlon Brando dans « L'équée sauvage », Elvis Presley brandit le poing. Sa silhouette, déhanchée, guitare en bandoulière, aimante le regard au second plan. Le ton est donné.

La version française en rajoute. D'un mot, le titre d'origine claque plus fort: « Bagarres au King Creole... ». Le scénario de Michael Curtiz repose sur un chanteur débutant harcelé par des malfrats, dans une boîte de nuit à La Nouvelle-Orléans. De quoi rameuter les blousons noirs des banlieues, chevelure huitée à la Tony Curtis (la fameuse « ducktail »), peigne en plastique dans la poche arrière du jean et cuir d'apparat: l'uniforme du rock'n'roll...

Pour un soir, au cinéma, « King Creole » signe la paix des braves entre la bande de la Trinité, et celle du Sactos (le Sacré-Cœur) qui n'en finissent plus de mouliner de la chaîne à vélo... Leur grand jeu, non sans balafrés, s'inspire de « West Side Story », film culte placé sur le défi des gangs de quartier à New York. Il consiste, ici, à se piquer les filles et d'abord celle du chef de la bande adverse !

Bien sûr, Jean-Philippe Smet (du square de la Trinité) est dans la salle. Déjà sous les dehors de Jean-Philippe pointe le futur Johnny. Il commence à peine à se déhancher sur scène, façon Presley, dit « Elvis the Pelvis » dans l'Amérique puritaine. Premier exploit, il a tenu, sous les sifflets, la première partie du spectacle de Raymond Devos à l'Alhambra. Long Chris (surnommé « Elvis »), son copain des 400 coups, est là; mais aussi le nouveau de la bande, un certain Schmoll, alias Eddy Mitchell, de son vrai nom Claude Moine, alors garçon de courses au Crédit lyonnais...

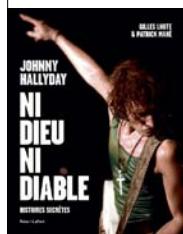
Dans la salle, les ouvreuses à jupe sexy ont beau tendre leurs paupières d'osier à « bonbons, caramels, Esquimaux, chocolats », la tension est à son comble. Les spectateurs zappent le documentaire, courent d'un brouhaha les actualités de la

A L'ÉCOLE DU KING

Par PATRICK MAHÉ



« King Creole » ou « Bagarres au King Creole »: pour les collectionneurs, les affiches originales n'ont pas de prix, mais la version française attire aussi les amateurs.



A lire: « Johnny Hallyday, ni dieu ni diable », de Gilles Lhote et Patrick Mahé, éd. Robert Laffont.

vénérable maison Pathé et sifflent la réclame figée en rideau statique sur l'écran. « Elvis ! Elvis ! Elvis ! » scandent les fans... La direction s'affole, les képis et les pèlerines des policiers de ronde apparaissent sous les huées, l'entreacte est écourté... Enfin, voilà le film ! Quand Elvis embrasse la blonde et sucrée Dolores Hart dite Hot Lips (lèvres brûlantes) – qui se retirera au couvent –, les filles rivalisent de cris stridents. Quand il montre le poing face aux voyous des bas-fonds, les garçons s'époumonent: « Tue-le ! »; des clameurs, comme surgies de la fosse d'un ring de boxe.

Au moment où le « King » (créole) entame « Dixieland Rock », Johnny déploie ses longues jambes, attrape une fille par la taille et se lance dans un premier rock au milieu de l'allée... Les ouvreuses se ruent: en vain. Dès lors, ce sont dix, vingt, trente couples survoltés qui font tourner les jupes volantes entre les travées... Content de son petit effet, Johnny lâche alors la « gisquette », comme on appelait les filles à l'époque, et se rassoit en se marrant... On est encore loin du « French Elvis » que saluera le « New York Times » après sa mort. Mais, déjà, Presley vibre en lui.

Sa première rencontre avec Elvis remonte à un autre film, « Loving You », qui passait dans un cinéma de Pigalle. Attiré par l'affiche, de type western, il se laisse attendrir par la bluette sentimentale et le jeu de l'acteur doublé, ô stupeur, d'un chanteur. Et quel chanteur ! C'est décidé: il sera l'un ou l'autre, pourquoi pas l'un et l'autre. Elvis et son déhanché rythmique l'arrachent aux cours de guitare espagnole suivis en famille, quand il n'était qu'un enfant de la balle. Fini le flamenco des premières gammes !

En ce temps, il rêvait d'être James Dean. « La fureur de vivre », le mal-être apparent de la jeune star nourrissaient son imaginaire. La mort tragique de Jimmy, à 24 ans, au volant de sa Porsche, sur la route de Salinas en 1955, forgeait le mythe. Jean-Philippe avait 12 ans quand ce drame frappa les ados du baby-boom. Comme tous les teenagers, il en porta le deuil. Aussi, le simple tee-shirt blanc ras-du-cou, qui avait fait le style de l'acteur au destin brisé, était-il devenu, avec

le blouson à la Elvis, son uniforme. Johnny émergeait, félin au regard laser. Poète à son heure, Long Chris l'avait baptisé « le loup aux épaules de cuir ».

Tandis que Gene Vincent, autre rockeur en cuir noir, suffoquait son « Be-Bop-A-Lula » genou à terre et micro baladeur, que Chuck Berry rodait son pas de canard sur « Johnny B. Goode », que Ricky Nelson susurrait des ballades tendres – son « Teenage Idol » deviendra « L'idole des jeunes », du sur-mesure pour le futur Hallyday –, les chansons d'Elvis gagnaient la tête et le cœur du pionnier français du rock. Il apprend par cœur « Loving You », chanson phare, mais c'est « Let's Have a Party », qui le rendait foldingue. A tue-tête, où qu'il soit, au Golf Drouot – temple des néo-rockeurs – ou dans la rue, au nez même des passants hébétés, il s'époumonait: « Some people like to rock / Some people like to rock / But movin' and a-groovin's / Gonna satisfy my soul / Let's have a party, / Hoo, let's have a party ». Dès lors, les choses s'accélèrent pour Johnny. L'Olympia en 1962 signe son premier triomphe et le voilà roulant en Triumph TR3, si bien nommée, avec Eddy Mitchell et Long Chris entre Montmartre et les Champs-Elysées. S'il casse la baraque, ses fans cassent les chaises, comme au Palais des Sports.

Oui, mais, Elvis dans tout ça ? Il est omniprésent. En photo d'abord. Comme tous les jeunes accros à leurs idoles, Johnny puise le portrait d'Elvis au mur de sa chambre. Le look, ça se travaille. Un brin de James Dean, un zeste de Presley et voilà pour sa rock'n'roll attitude. Son monde s'appellera donc Elvis (pour le style), « Johnny Guitare » (pour la tragédie du western), Gene Vincent pour l'esprit « Be-Bop-A-Lula » et Jimmy Dean, encore et toujours, pour sa devise: « Vivre vite, la mort vient tôt. » La mort qu'il frôlera bientôt d'ailleurs, en tournée, au volant d'une Lamborghini.

Sur la lancée, on le prétend américain, afin de forcer le trait, marketing oblige. On assure qu'il vient d'Oklahoma, comme son cousin par alliance Lee. Il laisse dire. Son Amérique à lui – ainsi que la

dépeindra Philippe Labro – nourrit ses rêves. Après les avatars de son nom d'artiste (d'abord Halliday avec un «i», puis Hallyday, avec deux «y»), Johnny quitte Vogue, la firme de ses débuts, pour Philips, à la manière d'Elvis, sacrifiant le studio Sun de la première heure, à Memphis, pour l'opulente RCA new-yorkaise. L'exemple venant d'en haut, Johnny en profite pour y signer son entrée avec un fracassant «America's Rockin' Hits», siglé Tennessee... Du rock pur et dur. Le transfert à sensation est signé Johnny Stark. L'imprésario s'inspirait des méthodes de management du vrai faux «colonel» Tom Parker, l'agent exclusif d'Elvis, qui tournait à 25 % de commission ; Stark limitera les siennes à 15 %.

Construisant la légende de «son» Américain, il laissa filer l'«infox» d'une rencontre entre Johnny et Elvis, à New York, à la fin de l'année 1962, avant de la laisser démentir par le biais de l'«Almanach» de Radio Télé Luxembourg. Des années plus tard – éternel fantasme –, Johnny s'inventera un rendez-vous manqué à Atlantic City... où Elvis ne s'est jamais produit !

Mais voilà que le destin les réunit symboliquement à l'heure des devoirs militaires ; 1962 a sonné le glas de la tragique guerre d'Algérie, le service militaire est une étape importante dans la vie d'un jeune homme, et l'armée met les rockeurs au pas. Verre(s) à la main, les conscrits «enterrent» leur vie civile, comme de jeunes mariés le font pour leur vie de garçon. Fini pour eux les jeans délavés des surplus américains. Fini la banane du samedi soir, ou le cheveu en épis. Place au béret rouge du para, au béret noir du marsouin (l'infanterie de marine), au treillis camouflé.

Johnny a 19 ans. Feuille de route en main, il revoit les images du fringant Elvis, posant en uniforme de l'U.S. Army sur les Champs-Elysées. C'était une permission pour le soldat Presley, stationné en Allemagne en 1960. Johnny sortait son premier disque (le 14 mars) ; Elvis en était déjà à quatorze super 45-tours, cinq albums, 31 disques d'or...

Plongeant dans ses archives, Johnny Stark s'emploie à calquer le service militaire de son poulain



Le King avait une garçonne à Bad Nauheim. Il y recevait Priscilla, sa future femme. Johnny fait de même avec Sylvie à Offenburg. On est en 1964. Il l'épouse un an plus tard.

Stark dégaine son atout cœur. Sylvie, la fiancée. Il la propulse en Allemagne, sous les flashs des photographes. Johnny fêtait son galon de sergent, le même grade qu'Elvis à l'heure de la démobilisation

sur celui du King. Il est vrai que le matricule 53 310 761 avait mis l'opinion publique outre-Atlantique dans sa poche en déclarant : « Je suis un Américain comme les autres. Je sers mon pays et n'entends bénéficier d'aucun traitement de faveur. » Stark fait répéter à Johnny ces mots qui respirent la vocation patriotique. A l'époque, il est mal vu de se faire réformer ou

pistonner. Haro sur les planqués. Malin, l'imprésario multiplie les reportages sur Johnny soldat. A l'image de la tonte réglementaire d'Elvis, lors de l'incorporation à Fort Chaffee (Arkansas), Johnny perd ses boucles blondes sous les ciseaux du sergent recruteur. Et hop : dans la boîte à photos, la tonte... De même obtient-il du service de presse aux armées que le photographe Jean-Marie Périer filme, pour le magazine « Salut les copains », le grand essayage d'uniforme de Johnny.

Accueilli au sein 43^e régiment d'infanterie de marine, le chanteur se retrouve lui aussi stationné en Allemagne. Elvis était à Wiesbaden, non loin de Francfort, en zone américaine. Lui se retrouve en garnison française à Offenburg, en face de Strasbourg. Le voilà donc à son tour complaisamment photographié, sous l'œil bienveillant d'officiers bonhommes : tantôt en manœuvre, tantôt au mess auprès du jukebox. Johnny y passe du Presley en boucle, se souvenant qu'à Wiesbaden, Elvis relançait à l'envi le fameux « Bibbidi-Bobbidi-Boo », de Perry Como. On le filme encore, fredonnant d'un pas martial « Si tu crois en ton destin ». Enfin, comme Elvis s'est produit en uniforme, ne serait-ce que pour le film « G.I. Blues », Johnny se déchaîne sur scène, en tenue militaire lui aussi. Il est accompagné des Lionceaux, fortement griffés.

Mais le coup de maître de Stark s'appelle Sylvie Vartan. Se souvenant que, pendant son service, le King avait une garçonne

à Bad Nauheim où il recevait sa future (très) jeune femme, Priscilla Beaulieu (14 ans) sous le poster de Brigitte Bardot, Stark dégaine son atout cœur : Sylvie, la fiancée. Il la propulse sur place, en Allemagne, sous les flashs des photographes. Enfin, Johnny fêtait son galon de sergent, le même grade qu'Elvis à l'heure de la démobilisation.

Elvis et Johnny, c'est une histoire sans fin... Dans sa passion des voitures et des motos, Johnny répliquera le goût d'Elvis pour les bolides et les Harley-Davidson. Puis il fera de son répertoire d'origine – de « That's All Right (Mama) » à « Blue Suede Shoes » – une niche aux succès vintage. Pas une de ses grands-messes dans des stades-arenas bondés, sans le quart d'heure « unplugged » dédié au King. Johnny n'y a jamais dérogé. Ce moment de grâce se voulait un clin d'œil à celui du « Comeback Special » de la chaîne NBC, en 1968. Ce soir-là, au sortir d'un septennat controversé à Hollywood (aux ordres du « colonel » Parker), Elvis retrouva son rang au panthéon du rock'n'roll. L'indétrônable pionnier aux 197 disques d'or et de platine, mourra neuf ans plus tard à l'âge de 42 ans.

Quid du « French Elvis » ? Johnny n'a jamais revendiqué la comparaison, trop flatteuse. Par respect. D'autres l'ont fait pour lui, et pas n'importe lesquels. Tiens donc ? Oui, « The New York Times ».

A lire : « 100 jours avec Elvis », de Patrick Mahé, éd. du Cherche Midi.



SYLVIE, LA MUSE DES SIXTIES

*Deux fauves s'apprivoisent sur les plages
des Saintes-Maries-de-la Mer, au début de
l'été 1963. Elle a 19 ans et lui 20. De retour
à Paris, Sylvie Vartan annonce sur Europe
n°1: «Nous sommes presque fiancés.»*

Photo GÉRARD GÉRY

L'AMOUR ROCK'N'ROLL

Ado, il vibre aux flirts de teenagers. «Idole», il fait de Sylvie Vartan, égérie des yé-yé, la femme de sa vie dans un mariage survolté à Loconville. Il a d'autres liaisons : avec Nathalie Baye, qui lui donne une fille, Laura, et d'autres bagues au doigt : Adeline (deux fois), Laeticia, jusqu'à la mort... Entre deux serments, il s'étourdit dans la ronde des amours et les baisers volés. Comme avec Catherine Deneuve.



Elle l'appelle « Nounours », il la surnomme « Pouf Pouf ». En juin 1963, « les premiers copains de France » s'offrent une pause déjeuner en Camargue. Les fans n'en perdent pas une miette.



Sylvie à l'église de Loconville, près de Beauvais, dans l'Oise, le 12 avril 1965. Elle porte une robe blanche en organdi et dentelle de Valenciennes. Sa demoiselle d'honneur est la fille de l'adjudant de Johnny !



LA COMPLICE DE SES TENDRES ANNÉES

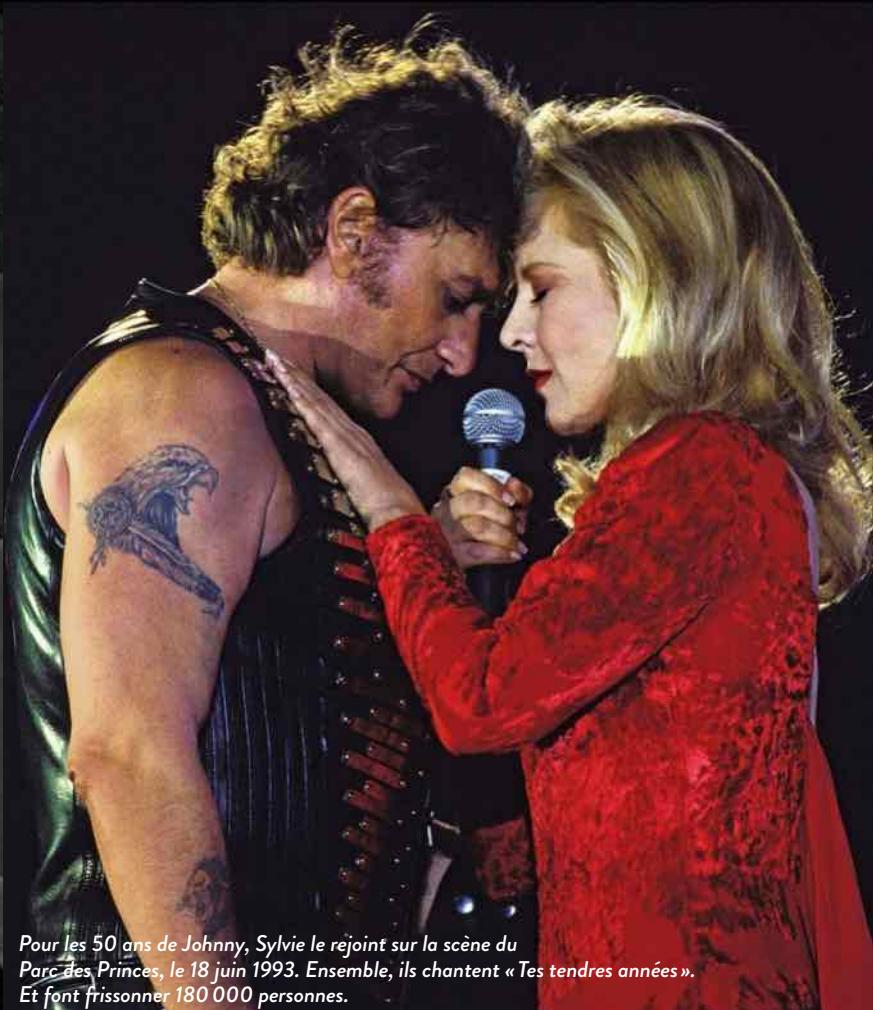
Sylvie et Johnny. Une lionne et un tigre. Un couple explosif qui a fait rêver la France des yé-yé. Lorsqu'ils se sont rencontrés la première fois, le 13 janvier 1961, dans un grand music-hall, la beauté venue de l'Europe de l'Est le trouva «bêcheur» et le rockeur incendiaire la jugea «imbuvable». Cela voulait dire: «Nous nous aimons.» Ils avaient en commun un même passé: une enfance malheureuse; un même présent: la célébrité. En quinze ans de mariage, ils ont vécu une passion sans temps mort, entre ruptures et réconciliations. «Pour nos fans, Sylvie et moi étions liés, inséparables, indissociables», dira Johnny. Et pourtant... Deux stars, deux destins, deux tempéraments. Il se couche quand elle se réveille, multiplie les écarts quand elle rêve d'amour idéal et de famille soudée. Leur carrière restera leur priorité. «Sylvie n'a jamais fait de concessions pour moi par rapport à son métier, et moi, vraisemblablement, je n'en ai jamais fait pour elle», reconnaîtra-t-il. Au moment de leur divorce, en 1980, Sylvie confiera: «Johnny fera toujours partie de ma famille, et moi de la sienne.»

A la veille de son premier enregistrement public, à l'Olympia en novembre 1965, Johnny chante à Sylvie, les yeux dans les yeux «Pour moi, tu es la seule», l'un de ses derniers tubes: «J'en ai vu, dis-toi, de ville en ville / Mais jamais sur mon chemin une fille comme toi.»

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH



A la clinique du Belvédère, à Boulogne-Billancourt, chambre 19, premier étage, Johnny fait la connaissance de David, 3,050 kilos, né le 14 août 1966, la veille de l'anniversaire de sa mère. Et fait cette promesse: «Finie la vie de patachon.»



Pour les 50 ans de Johnny, Sylvie le rejoint sur la scène du Parc des Princes, le 18 juin 1993. Ensemble, ils chantent «Tes tendres années». Et font frissonner 180 000 personnes.

Pour ses débuts au cinéma, le chanteur joue la sérenade à Catherine Deneuve dans « Sophie », de Marc Allégret, l'un des quatre sketchs du film « Les Parisiennes », en 1962.





1 2



3



Catherine Deneuve : « C'est pour moi que Johnny a chanté "Retiens la nuit" »

G'était en 1993. L'année de leurs 50 ans. Johnny s'apprêtait à prendre le Parc des Princes à l'assaut, pour ne pas dire au lasso ! Deneuve illuminait les César, les Oscars et le Festival de Cannes. Pour ses « golden 50 », Johnny obtient carte blanche de Paris Match qui lui consacre, en photos et sous sa plume, signature autographe à la clé, l'intégralité de la rubrique « Les Gens ». Un mini album, en somme, de sa vie rock'n'roll.

David y révèle : « Appeler Johnny « papa » est un luxe précieux. » Nathalie Baye insiste : « Johnny et moi nous nous aimons toujours à travers Laura. » Sylvie admet : « Johnny est un être déchiré ; beaucoup plus tendre qu'on ne le croit. » Eddy Mitchell rembobine les années Elvis et James Dean. Entre deux interviews, Jean-Paul Belmondo confie à Philippe Labro comment « avec Johnny, [il a] mis Paris à feu et à sang »

Mais la stupéfaction est ailleurs. Elle tient dans l'aveu troublant de Catherine Deneuve, révélant comment, sur le tournage d'une aimable bluette, « Les Parisiennes », Johnny allongé sur son lit de jeune fille lui susurrerait « Retiens la nuit », un tendre slow rock, pour elle, « pour moi seule »

Certes, on est dans la fiction d'un scénario bâti sur mesure faisant briller les yeux des adolescents. Deneuve y incarne Sophie, une lycéenne qui va passer sa première nuit d'amour avec un guitariste fauché (Johnny).

Ils avaient 18 ans. On était à l'orée des années 1960, véritable éclosion pour idoles des jeunes... De là à passer d'une amourette de scénario à une véritable liaison affective, les spéculations ne dépassent guère la presse people, même quand, pour un festival de cinéma au Japon, ils se retrouveront à Tokyo en 1978...

Il faudra attendre la parution de « Destroy » vingt ans plus tard, son autobiographie sans fard, pour que Johnny, lui-même, en remette une couche. « Pour moi, Catherine incarnait l'idéal féminin. Elle me rappelait

les héroïnes troublantes d'Hitchcock : du feu sous la glace. Elle était la femme de Roger Vadim, un ami. Dans le film, les scènes d'amour de plus en plus tendres me rendaient malade. Ma passion grandissait de jour en jour... Une situation des plus délicates... » Alors remontent en mémoire, les confidences de Johnny à l'issue d'une tentative de suicide avortée, au volant de sa Triumph 3, au lendemain même des « Parisiennes ». Le rockeur au cœur tendre a-t-il voulu mourir pour elle ? S'agissait-il d'un coup de pub de la production ? Le nom de Catherine Deneuve tourne en boucle. Il avouera : « Elle reste le grand amour de mes 18 ans ». Elle sera de toutes ses premières et de tous ses grands soirs. Fidèle parmi les fidèles. Tout Paris se pose alors des questions sur cette mystérieuse love story qu'aucune preuve ne vient étayer et qui n'en finit plus de faire sourire les intéressés. Quand paraît l'autobiographie de Johnny, maintes fois pillée depuis, les spéculations reprennent de plus belle. Johnny prend un malin plaisir à multiplier les cailloux blancs et, parmi eux, la piste d'une certaine « Lady Lucille ». Elle y est dépeinte en femme secrète qui, trente ans durant, est restée à ses côtés dans les moments difficiles.

« Lucille » est une chanson « historique » de Little Richard, pionnier trépidant du rock américain. Ici, on entre dans un autre monde, tant en rythme qu'en paroles. Surgit, en effet, « Lady Lucille » sur l'album « Lorada » : « Si trop souvent je t'appelle / Si tu te lasses de moi / Si parfois je suis infidèle / Je n'ai jamais aimé que toi ».

Nul n'ose alors briser le secret, ni sortir la mystérieuse Lucille de la pochette-surprise de cette « Lorada ». Deneuve n'en soufflera mot, bien sûr. Son adieu à Johnny n'en renforcera pas moins l'éénigme : « J'avais beaucoup d'affection pour Johnny. Un peu plus que de l'affection, d'ailleurs... »

Comme un éternel « Retiens la nuit » ■

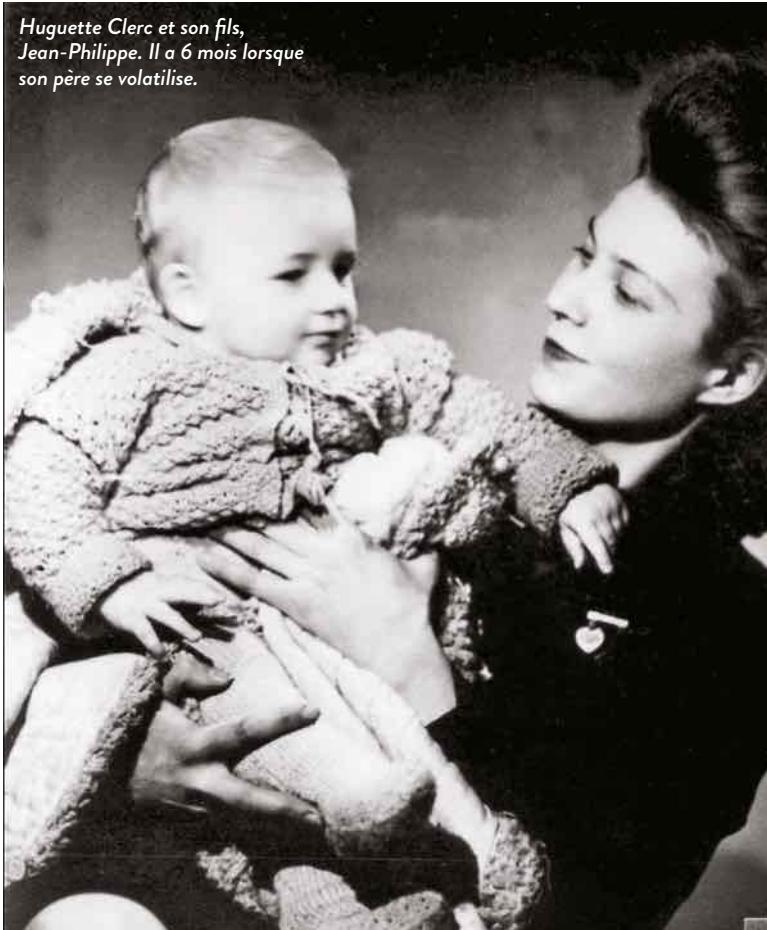
Patrick Mahé

1. Sur le tournage des « Parisiennes ». « Catherine est l'amour de mes 18 ans », dira-t-il plus tard.

2. « Ma photo préférée d'elle. » Le portrait est signé André Rau, et dédicacé en 1993 par le rockeur, l'année de ses 50 ans.

3. Toujours complices. Au gala de bienfaisance au profit des enfants touchés par le sida en Afrique, en octobre 1999.

Huguette Clerc et son fils, Jean-Philippe. Il a 6 mois lorsque son père se volatilise.



Avec Desta, sa cousine de dix-huit ans son aînée, Johnny n'a pas manqué d'amour.



Le 12 avril 1965, Huguette, effondrée, suit à la radio le mariage de Johnny et de Sylvie : ses rapports avec son fils sont tellement compliqués qu'il ne l'a pas invitée.



Mais en 2003, dans sa loge du Parc des Princes où Johnny donne un concert pour ses 60 ans, Huguette est là. Il lui dit : « Maman je vais chanter pour toi. »

SA MÈRE CETTE INCONNUE, SPECTATRICE DE SON MARIAGE, ET DESTA, SA FAMILLE

Il aura mis plus de cinquante ans à l'appeler maman. Son histoire avec les femmes commence mal. Huguette lui a donné de beaux yeux bleus en amande, mais pas la tendresse d'une mère. Johnny n'a que quelques mois lorsque Léon Smet, son père, acteur belge alcoolique et cavaleur, claque la porte. Huguette, devenue mannequin et souvent en déplacement, confie son jeune fils à Hélène, la sœur de Léon. Jean-Philippe passera toute sa jeunesse dans la famille de sa tante avec ses cousines bien plus âgées que lui, Menen et Desta, des danseuses acrobatiques. En 1946, à 3 ans, il part avec elles à Londres, où elles se produisent pendant deux ans. Longtemps il dira de sa mère : « Elle ne me manquait pas car elle n'existe pas. » Johnny renoue pourtant avec elle sur le tard. À la fin de sa vie, Huguette s'installe même à Marnes-la-Coquette. À sa mort, en 2007, Johnny dira : « Nous étions en paix l'un avec l'autre. »



1
2



3
4

GISÈLE, PRESQUE MARIÉE, ADELINE ÉPOUSÉE DEUX FOIS...

A chaque rencontre il y croit. Il rêve d'une vraie famille, lui qui n'en a pas connu. Il s'enflamme, propose souvent le mariage. L'union peut durer deux mois, comme avec Babeth épousée fin 1981... ou ne jamais avoir lieu, comme avec Gisèle Galante, journaliste à Paris Match. Johnny a très officiellement demandé sa main à sa mère, l'actrice américaine Olivia de Havilland. Il offre à l'ex-avocate de 31 ans de vraies fiançailles et un splendide solitaire. Et fixe la date des noces au 15 juin 1988. Mais, aux beaux jours, l'oiseau volage s'est envolé avec un jeune mannequin. Deux ans plus tard, Adeline Blondieau, 19 ans, porte une robe à la Scarlett O'Hara à la mairie de Ramatuelle. A Dadou, la fille de son ami de jeunesse Long Chris, il dira même «oui» deux fois. Puis c'est de nouveau le défilé des très jolies jeunes femmes. Finalement, Johnny déclare n'appartenir à personne : «J'aime passer des nuits entières avec mes copains sans être obligé de rendre des comptes. Je veux qu'on me foute la paix : je suis un rockeur.» Seule Laeticia l'a compris.



1. Enlacé sur une pirogue à Sabina, modèle allemand de 20 ans. Juillet 1981.

2. En vacances avec Leah, le mannequin canadien de 22 ans pour qui Johnny a quitté Gisèle. Août 1988.

3. Avec Gisèle Galante, une fiancée très comme il faut. Dans l'hôtel particulier que le chanteur vient d'acheter à Paris. En décembre 1987.

4. Avec Adeline qu'il a vu grandir, une histoire passionnelle de presque dix ans. Ils se marient en 1990, divorcent après deux ans, se remarient à Las Vegas en 1994 et se quittent un an plus tard...





AVEC NATHALIE IL REDÉCOUVRE SA NATURE D'ACTEUR

C'est l'histoire d'un amour improbable: une star populaire avec une intello, égérie du cinéma d'auteur! Le coup de foudre a eu lieu sur le plateau de «Formule 1+1», une émission de variétés de TF1 produite par Maritie et Gilbert Carpentier, en 1982. Pour ce premier rendez-vous, Johnny est arrivé avec une heure et demie de retard. D'abord furieuse, Nathalie Baye a été touchée par la timidité du rockeur, avant d'être séduite devant sa cour assidue. Johnny raconte: «Je n'avais pas l'habitude de draguer des filles comme Nathalie, elle était à part. C'était une intello avec des copains qui avaient voté Mitterrand, mettaient des foulards et des pantalons en velours et allaient au Festival d'Avignon.» Par amour pour elle, il renonce aux interminables soirées en boîte de nuit et aux virées avec les amis qui vivaient perpétuellement à ses côtés. «Avec Nathalie, j'ai la femme que j'aime et ma meilleure amie», dit-il. A 40 ans, sa priorité désormais, c'est sa fille Laura, née le 15 novembre 1983.

Septembre 1983, sur la grande plage de Cabourg. Premier week-end de convalescence pour Johnny qui peut marcher sans béquilles après une opération de la hanche. Nathalie Baye, enceinte de Laura, joue les photographes.

Johnny à Nathalie Baye «Godard m'a appris à être moi-même »

Par KATHERINE PANCOL

Tu vois, j'ai le blouson pour faire le rockeur et la veste pour le cinéma...» Le Johnny 1984 est double. Homme de cinéma et de music-hall. Il vient de finir le tournage de «Détective» de Jean-Luc Godard et passe trois mois sur la scène du Zénith. Sans vacances. Sans entracte.

«Et, pourtant, j'aimerais bien partir me reposer aux Bahamas... Le vendredi, je terminais le film et le samedi j'attaquais les répétitions du spectacle. J'ai eu du mal, au début, à revenir à la chanson. Le cinéma et le music-hall, ce sont deux milieux différents. Les gens friment plus dans la musique... Mais je suis Gémeaux et je m'adapte à tout. N'empêche que le premier jour des répétitions, je débarque au milieu de mes musiciens, j'écoute un moment et je dis: "A quoi ça sert de tout simplifier alors que c'est si facile de tout compliquer?" Ils m'ont regardé avec des yeux tout ronds. Ils n'avaient rien compris. Je venais de sortir une phrase de Godard...»

Il a changé, Johnny, depuis son tournage avec Godard. On le sent encore tout imprégné et impressionné. Presque intimidé.

«Pour l'instant, j'ai avalé, mais j'ai pas encore tout digéré. J'ai sûrement changé, mais je ne sais pas encore comment précisément... Je crois que Godard m'a appris à être moi-même en tant qu'acteur. Un des premiers jours où on tournait, il est venu me voir et il m'a dit: "Dis donc, dans la vie, tu parles comme ça?" J'ai dit non. Alors il a ajouté: "Ben alors, fais comme dans la vie..."»

Du coup, Johnny a compris. Ce qu'était un acteur et ce qu'il était, lui, dans sa vie. Godard lui a fait faire le point et, aujourd'hui, il donne l'impression de savoir qui il est, d'avoir dessiné ses contours et d'occuper son territoire avec sérénité. Plus calme, plus détendu, plus profond, il a acquis distance et lucidité.

«Quand on sort d'un film avec Godard, tout paraît dérisoire... J'ai beaucoup plus de recul par rapport aux choses, maintenant. Je suis plus calme, plus tolérant.»

Il tire une bouffée de Gitane – il enchaîne cigarette sur cigarette – et ajoute: «Tolérant, sauf pour le boulot. Je supporte pas de travailler avec des mauvais quand il y a tellement de bons au chômage.

– Cela ne t'a pas paru étrange de tourner avec Nathalie ?

– Au début, si. Je me suis dit que cela allait me faire bizarre. Et, curieusement, une fois sur le tournage, avec toute l'équipe autour, elle est devenue une simple comédienne. J'ai complètement oublié que je vis avec elle. Et, le soir, quand on rentrait chez nous, on n'en parlait pas. C'est une règle entre nous depuis le début: on ne parle pas de notre boulot.

– Et tu as envie de recommencer à tourner ?

– Oui. Peut-être avec quelqu'un de plus simple que Godard... J'ai fait ce film pour intéresser les gens de cinéma, parce que mon public... je me demande comment il va réagir. Il y a des scènes où je lis l'Ancien Testament sur fond de musique classique. Alors...»

Large sourire légendaire.

«Mince j'ai plus le temps de grossir», les yeux bleus bleus, les cheveux châtaignes. Il ne veut plus être blond. Il en a marre du look Beach Boy. Il a remisé les haltères et les U.V. au vestiaire.

Son public ? Il est toujours là. Deux cent cinquante mille places vendues avant que le spectacle commence ! On prévoit 500000 personnes au Zénith.

«Je me demande comment je vais tenir. J'ai jamais fait ça.»

Cette fois-ci, il n'y a pas de reprise de «Mad Max» sur scène, ni de combat à la hache. Un spectacle purement musical, avec un pot-pourri de ses vieilles chansons, et des nouvelles. Et, en hommage à Jacques Brel, tout seul, le dos tourné à la salle, la reprise de «Ne me quitte pas»... Superbe.

«Ça, je le fais pour Brel. Je l'aimais, lui. C'était un personnage. J'aime les personnages. On en manque, en ce moment... Y en a plus, en France.»



«Oh oh, Laura, petit rien du tout mais tant pour moi», chante Johnny. Sa fille voit le jour le 15 novembre 1983 à Neuilly.

Il se creuse la tête pour savoir qui il aime, en France et ailleurs. «Téléphone, Police, les Stray Cats... et puis Michael Jackson. Curieusement, j'aime. Sa musique, le son et puis il bouge bien...»

Son idéal reste Presley. La banquette arrière de sa voiture est jonchée de livres consacrés à Elvis et il lui rendra hommage sur scène. Elvis, Memphis... Johnny rêve toujours à ces mots. Il les prononce avec les yeux écarquillés du petit garçon devant son premier robot.

A 41 ans, si Hallyday reste star, c'est justement parce qu'il a gardé intacte sa faculté d'émerveillement. On peut sourire devant ce grand rockeur qui n'en revient pas d'avoir tourné avec Godard, de vivre avec une comédienne qui fait la couverture de «Newsweek» ou de voir trois générations se bousculer pour l'applaudir en concert, mais c'est cette faculté qui fait que Johnny ne vieillit pas. Ne se prend pas au sérieux. Donne des autographes sans jamais s'impatienter, remercie le photographe qui vient de lui tirer le portrait ou la maquilleuse qui le débarbouille. Il est sincère. Il ne joue pas. Sincère et émerveillé quand il sort une photo le montrant avec David et Laura, tous les trois.

«T'as vu, les six yeux bleus?» Fier.

Laura lui ressemble. Une bouille ronde de bébé, des grands yeux bleus en fentes, un sourire qui prend toute la place sur la photo et les deux mains tendues vers son papa. «Ah! Les rapports père-fille... C'est des rapports de séduction. Quand elle me regarde, elle sait exactement ce qu'elle veut, et elle sait qu'elle va l'obtenir. Elle est beaucoup plus proche de moi que ne l'était David à son âge.»

David vit avec Sylvie, à Los Angeles. «Il vient en France pour les fêtes. Il est très pudique avec moi. Je sais qu'il est en train d'enregistrer un disque en tant que chanteur, mais il ne m'a encore rien fait écouter. Ce sera produit par Tony Scotti, le mari de Sylvie.»

Johnny en papa attentif. Johnny a 41 ans. Il redoutait le cap des 40 ans. Il n'aimait pas l'idée qu'il vieillissait. Il ne s'y faisait pas. Et puis, c'est fait. «Maintenant, ça va...» dit-il comme s'il venait de négocier un virage particulièrement difficile. Il a mis de l'ordre dans sa vie. De l'ordre dans sa tête. «Ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit plus capable de faire le coup de poing ou qu'il ait perdu son intelligence instinctive. Il reste un fabuleux animal de scène, dit un de ses proches qui s'occupe de lui depuis longtemps. Mais il a changé. Il est plus calme. C'est l'influence de Nathalie, mais c'est lui aussi.»

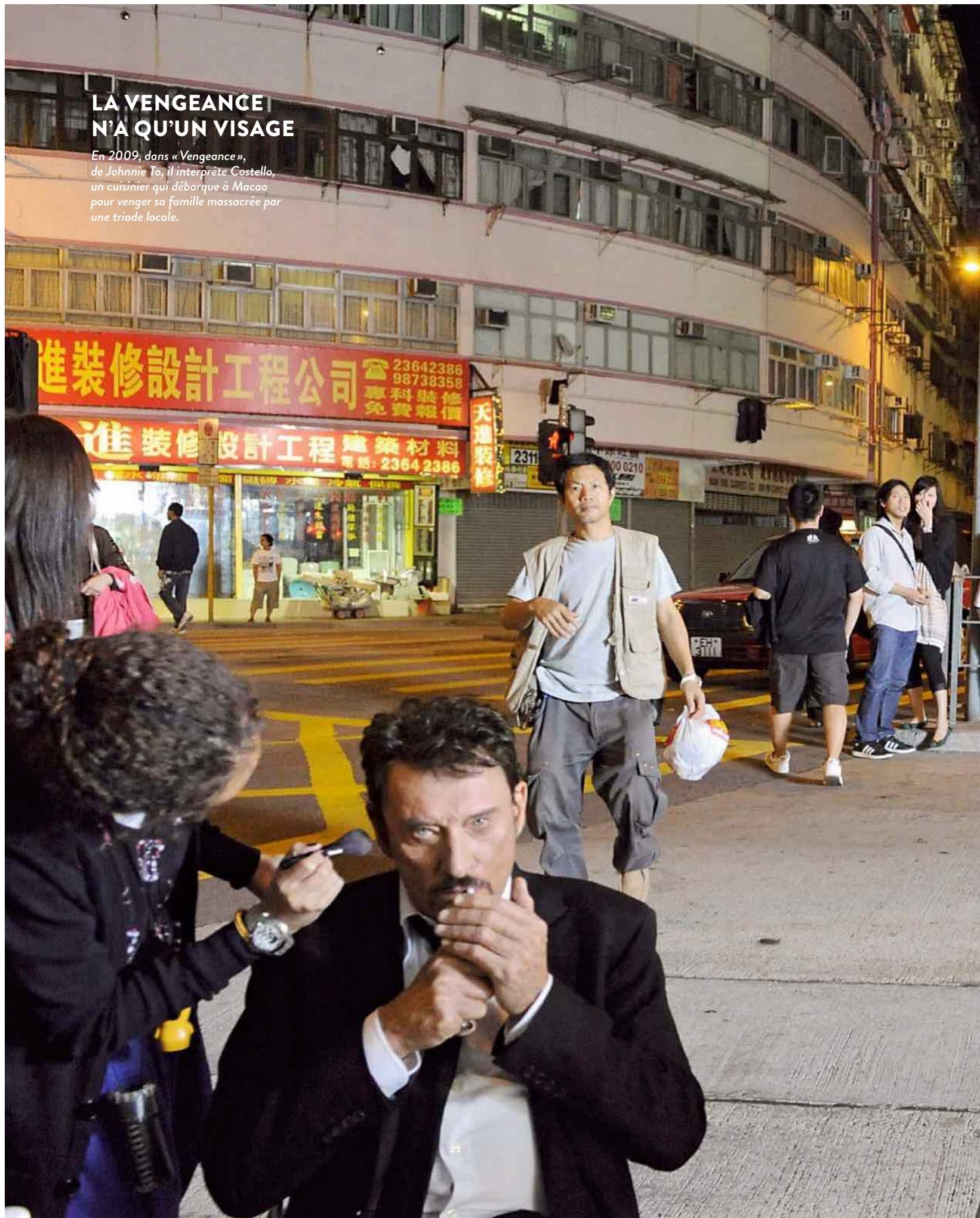
Nathalie qui veille sur lui et sur ses intérêts, qui l'appelle «mon Jojo» et qui l'aime pour de bon. Nathalie rencontrée au bon moment... Nathalie qui lui fait dire: «Moi, j'aime mieux les femmes de 35 ans que les minettes. Avec elles, au moins, on peut parler...»

Johnny est remonté sur scène avec ses musiciens, a pris sa Flying V – sa guitare zébrée rouge en forme de V – une dernière bière, une dernière Gitane et il redevient Johnny le rockeur. Aussi mince que lorsqu'il avait 18 ans et qu'il hurlait «Souvenirs, souvenirs»... Avec le même jean blanchi, le même tee-shirt, les mêmes boots, la même voix, la même joie, il chante aujourd'hui «Le cœur du rock and roll bat toujours». Et la phrase de Godard est bien loin... ■

**NATHALIE
LUI FAIT DIRE :
« J'AIME MIEUX
LES FEMMES DE
35 ANS QUE LES
MINETTES »**

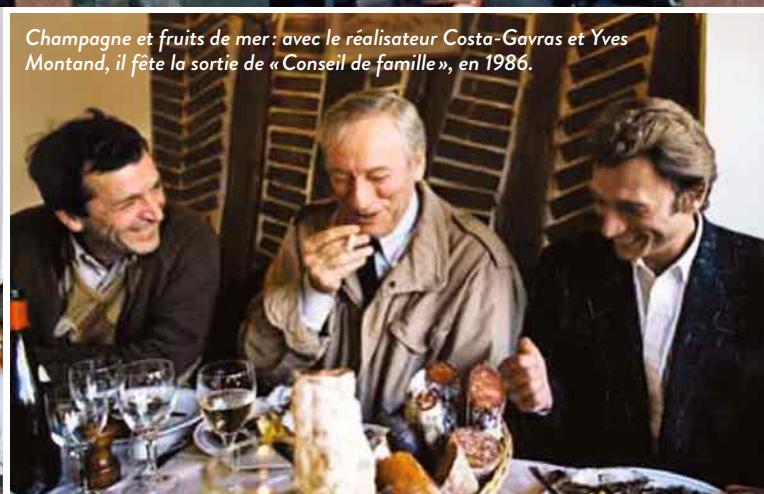
LA VENGEANCE N'A QU'UN VISAGE

En 2009, dans « Vengeance », de Johnnie To, il interprète Costello, un cuisinier qui débarque à Macao pour venger sa famille massacrée par une triade locale.





«L'aventure c'est l'aventure» ouvre le Festival de Cannes 1972. De g. à dr.: Claude Lelouch, Johnny, Charles Gérard, Nicole Courcel, Lino Ventura, Jacques Brel. Johnny est enlevé par des malfrats dirigés par Jacques Brel !



Champagne et fruits de mer: avec le réalisateur Costa-Gavras et Yves Montand, il fête la sortie de «Conseil de famille», en 1986.



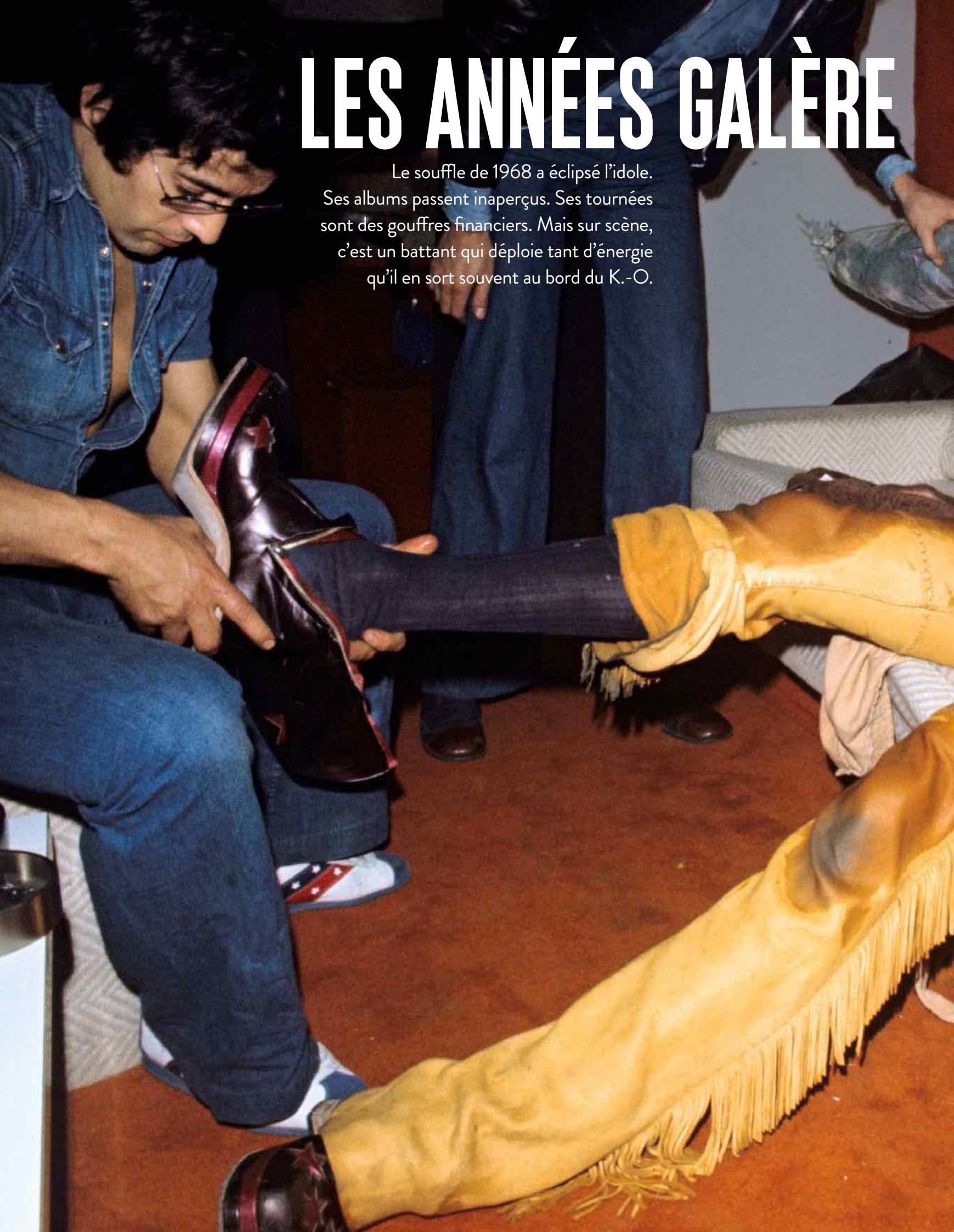
En avril 2006, en compagnie de Fabrice Luchini, à la projection de «Jean-Philippe», un film sur le thème: «Et si Johnny n'avait jamais existé?»

Ado, il passait ses journées au cinéma: devenir comédien, c'était son rêve de gosse. «Au départ raconte Johnny, j'ai suivi les cours de théâtre de la rue Blanche. Et si j'ai commencé à chanter dans les bals le samedi soir, c'était pour les payer. Puis, j'ai fait mon premier disque et ma route a un peu dévié.». Claude Lelouch témoigne : «J'ai passé ma vie à le filmer. La première fois, il avait 19 ans. C'était pour le Scopitone de "L'idole des jeunes". Il me dit qu'il voudrait être acteur, comme Elvis. Dix ans plus tard, je lui ai proposé un petit rôle dans "L'aventure c'est l'aventure".» Sergio Corbucci, Jean-Luc Godard et Costa-Gavras ont fait de lui un acteur à part entière. «L'homme du train», de Patrice Leconte, pour lequel il décroche le Prix Jean-Gabin, et «Vengeance», de Johnnie To, sélectionné à Cannes, ont confirmé son talent. Au panthéon du 7^e art, le rocker cinéphile a rejoint James Dean et Marlon Brando, les étoiles de sa jeunesse.

IL A RÉALISÉ SON RÊVE 36 FILMS À L'AFFICHE

LES ANNÉES GALÈRE

Le souffle de 1968 a éclipsé l'idole. Ses albums passent inaperçus. Ses tournées sont des gouffres financiers. Mais sur scène, c'est un battant qui déploie tant d'énergie qu'il en sort souvent au bord du K.-O.





LE BATEAU IVRE DU JOHNNY CIRCUS N'A PLUS DE CAPITAINE

Pour sa tournée d'été, du 16 juin au 15 septembre 1972, Johnny a vu les choses en grand. Le Johnny Circus sillonnera la France de long en large : 60 camions prennent la route pour 85 étapes. Le chanteur veut faire un show complètement nouveau. Déroulés, les fans boudent le rendez-vous et l'affaire tournera au gouffre financier.

Photo PATRICE HABANS

Nanette Workman, l'ange noir du Johnny Circus

Par SAM BERNETT

« **L**a beauté du diable ». Derrière ce cliché trivial qui englobe beauté, jeunesse, fraîcheur, se cache tout ce que la séduction engendre de dangers et de tentations. Alors qu'il erre de rupture en réconciliation avec Sylvie – qui vient de mettre David au monde – jusqu'à une grave tentative de suicide suivie d'une longue cure de sommeil et de désintoxication, Johnny, désorienté par l'effet des modes post-soixante-huitardes (il s'est même essayé à tenir le rôle de « Jésus-Christ est un hippie » grâce à Philippe Labro), plonge tête baissée dans un numéro inédit : celui du Johnny Circus. Un vrai cirque itinérant, à chapiteau bicolore, qui le conduit de ville en ville et de plage en plage, à l'été 1972.

Six ans durant, ayant coûté que coûte tenu son couple à bout de bras – ne serait-ce que pour David, sur la fin –, Johnny est « clean » : ni drogue, ni alcool... mais ! Sur scène et dans les coulisses de la caravane, « la beauté du diable » est aux aguets. Grande, blonde, des cheveux en cascade, le regard bleu acier, Nanette Workman a tendu ses filets. Vêtue de jeans décolorés et de minijupes, enturbannée de foulards indiens et de tuniques brodées, façon Santa Fe, elle semble surgir d'une imagerie forgée par Woodstock. Une princesse hippie... Choriste dans la note, la Canadienne a travaillé avec les plus grands : Joe Cocker, Paul McCartney, les Rolling Stones. De quoi mettre Johnny à genoux.

Rapidement, l'idole défiée par les modes nouvelles multiplie les fugues en pleine tournée. Un soir, il me plante carrément au milieu du show. Je suis le M. Loyal du Johnny Circus, son animateur. Je m'époumone au micro dans une lutte contre la montre. Des heures durant, je fais hurler les lettres de Johnny Hallyday (J-O-H-N-N-Y aux garçons, puis aux filles, H-A-L-L-Y-D-A-Y, et vice versa) ; je fais chanter son répertoire à qui mieux mieux par les spectateurs... Je me bats contre la nuit. On est à Grenoble. Récupéré, in extremis, au-delà de toute raison, Johnny finira par tenir la scène entre 2 heures et 5 heures du matin ! Sous l'œil et la voix de l'ensorcelante sirène...

Nanette est alors moins clean que lui. Un jour, elle le défie pour un rail de coke : un imaginaire Paris-Lyon-Saint-Tropez. Il relève la bravade, ligne de poudre au nez, sur un fantasmagorique Santa Fe-Los Angeles-Tijuana ; jusqu'à en perdre la tête. Un soir, elle le provoque à la roulette russe dans un restaurant d'Aix-en-Provence. Coup de chance, la balle ne sort pas du canon. Ainsi s'abîme le Johnny Circus au bilan moral et financier très « noir c'est noir »...

Le dernier soir, sur l'une des plages catalanes qui ceinturent Perpignan, le chef des gitans, maître de la caravane, offre un méchoui d'honneur à l'idole à bout de souffle : « Pour toi Johnny qui nous a régaliés », lance-t-il, en brandissant une feuille de boucher qui lui échappe... Et il se coupe la main ! ■

Propos recueillis par Patrick Mahé



A lire :
« *Johnny Forever* »,
de Sam Bennett,
éd. de l'Archipel.



Pause déjeuner en plein air pour la caravane du Johnny Circus. La troupe compte plus d'une centaine de personnes, dont la Canadienne Nanette Workman (à g.), choriste pour les Rolling Stones, avec qui Johnny partage cette tournée déjantée.



TOUT DONNER POUR NE RIEN REGRETTER

Devant 4 000 fans réunis au Palais des sports d'Alençon, Johnny s'effondre, victime d'une syncope. Le 4 mai 1974, il a vacillé à la onzième chanson, tombant à genoux avant de s'écrouler. Le médecin lui interdira toute activité pendant quinze jours.



ESCALE À LOS ROQUES POUR «SIR JOHNNY» ET LAETICIA

Leur année sabbatique, longue lune de miel, est illuminée par une escale inoubliable dans l'archipel de Los Roques, une fantastique réserve naturelle au large du Venezuela.

réserve naturelle au large du Venezuela. Le couple Hallyday pose ici, les pieds dans le sable, devant la posada où ils ont déjeuné avec le ministre vénézuélien du Tourisme.





L'ÉCHAPPÉE BELLE

Las Vegas, épopée en demi-teinte au pays des bandits manchots en 1996.

Pour l'oublier, Johnny joue l'avenir à quitte ou double, façon poker... Il embarque Laeticia à Miami et traverse la mer des Caraïbes à bord du « Only You ».

Aux escales, des auteurs le rejoignent. Tel Pascal Obispo qui coécrira « Allumer le feu ».

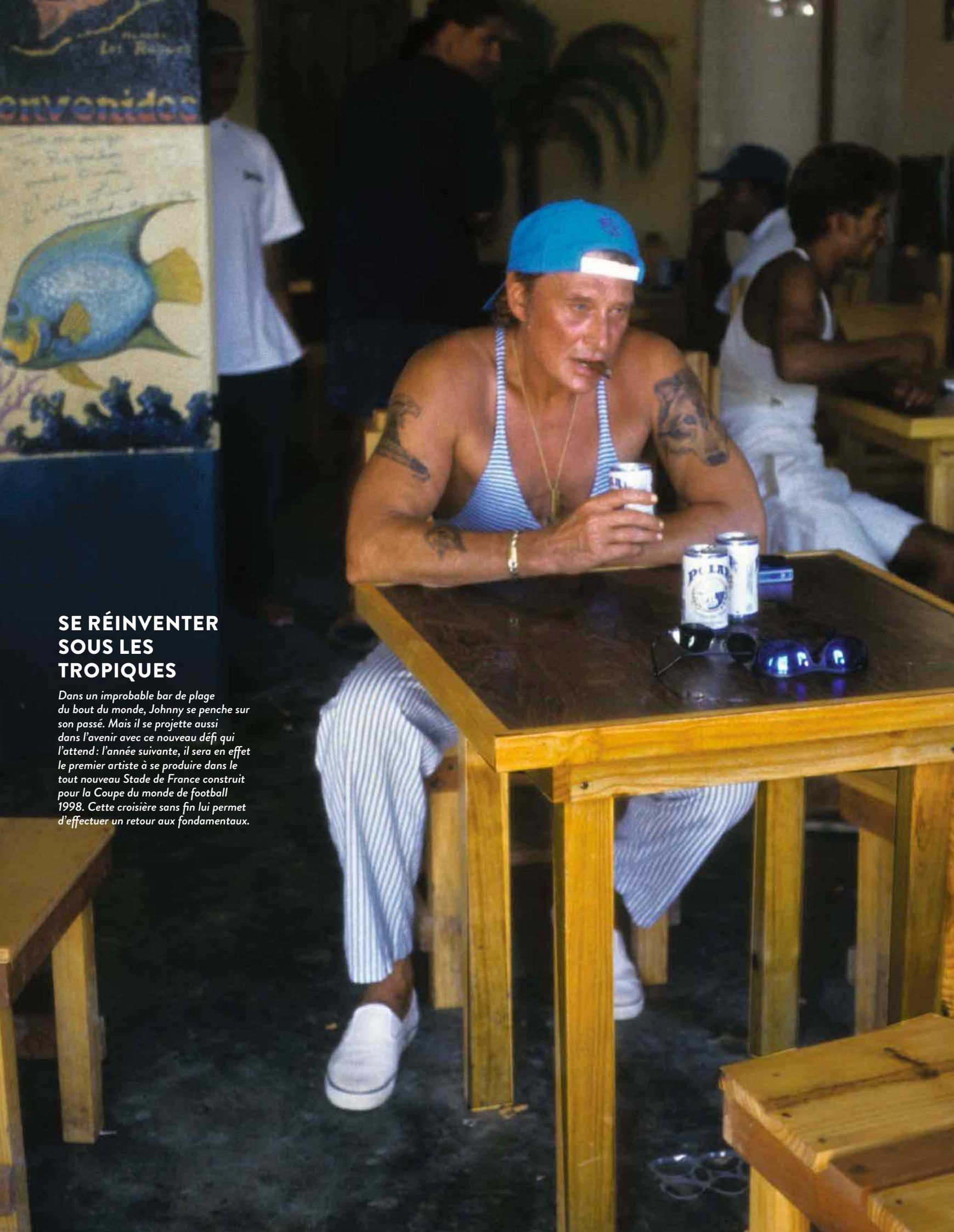
Y débarque le producteur Jean-Claude Camus : « C'est bon Johnny. Tu fais le Stade de France. » L'année 1998 signe sa renaissance.



Relâche à Cuba, en juin 1997. Plaisirs du Jacuzzi à bord du yacht amarré dans la marina Hemingway à La Havane. Johnny et Laeticia attendent leurs invités pour fêter les 54 ans du rockeur.



C'est à bord du « Only You », fleuron de la flotte Nigel Burgess, que pendant une année Hallyday va se « perdre » dans un voyage au long cours et parcourir l'arc antillais. Durant ces pérégrinations, il découvre pour la première fois l'île qui deviendra son paradis : Saint-Barthélemy.



SE RÉINVENTER SOUS LES TROPIQUES

Dans un improbable bar de plage du bout du monde, Johnny se penche sur son passé. Mais il se projette aussi dans l'avenir avec ce nouveau défi qui l'attend: l'année suivante, il sera en effet le premier artiste à se produire dans le tout nouveau Stade de France construit pour la Coupe du monde de football 1998. Cette croisière sans fin lui permet d'effectuer un retour aux fondamentaux.

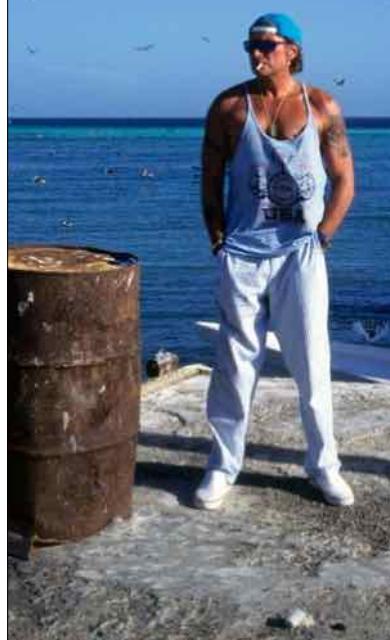
« Nous avons appareillé à la mi-mars 1997 de Miami, et la tempête a duré cent dix-huit heures. Six jours et cinq nuits de baston avec des vents de force 8 et une houle très formée de cinq à six mètres. Coups de tabac, déferlantes géantes. L'horreur. Parfois la mer se creuse davantage et nous sommes environnés de montagnes vertes aux crêtes blanches fumant dans la tempête. J'ai trouvé refuge entre deux fauteuils. Malade. Parfois, un membre d'équipage tente de m'apporter un sandwich mais je ne peux rien avaler. Pendant ce temps, Johnny mange des hot dogs et regarde des films à la télévision, comme s'il ne se passait rien... »

Ce sont les premières notes que Laeticia écrit dans son journal de bord, avant que le « Only You » ne soit amarré à un quai de la marina San Juan à Puerto Rico. Des lames plus fortes que les autres ont emporté deux Jet-Ski et deux scooters, mais le pire a été évité. Pourtant, ce superyacht, l'un des fleurons de la flotte de Nigel Burgess, en a encaissé des tempêtes. Long de 43 mètres pour 8 de large, propulsé par deux moteurs Deutz de 940 chevaux, pouvant tailler la mer à 12 nœuds, ce navire a tout de suite séduit le rockeur pour effectuer son nouveau rêve : une croisière sabbatique d'un an descendant l'arc caraïbe jusqu'aux côtes du Venezuela, avec une remontée prévue sur New York via Cuba.

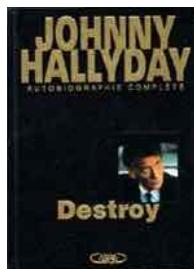
QUAND LE ROCKEUR N'EST PAS IMPRIMÉ, IL EST DÉPRIMÉ

Johnny absent des écrans radars français pour se la jouer pirate des mers du Sud sur un yacht de milliardaire, l'information déclenche aussitôt un vent de polémiques. Les plus critiques le disent ruiné, ayant flambé les bénéfices de « Destination Vegas » et vendu sa villa Molitor de Paris et son hacienda Lorada de Ramatuelle pour s'offrir ce nouveau jouet au montant astronomique. D'autres, encore, le prétendent au bout du rouleau professionnellement, frôlant la rincardise, et assurent qu'après seulement quelques mois, son mariage

JOHNNY PIRATE DES CARAÏBES



Par GILLES LHOTE



« Destroy. Autobiographie complète », de Johnny Hallyday, éd. Michel Lafon. Parue en 1997 et rééditée en 2018.

avec Laeticia aurait du plomb dans l'aile, suite à une nouvelle aventure à Miami... Quand le rockeur n'est pas imprimé, il est déprimé, alors il laisse dire même si la vérité n'est pas très éloignée...

Officiellement, cette splendeur des océans est louée pour une durée d'un an. Officieusement, Hallyday (sans parler des banques et de sa maison de disques Universal) a dû débourser une somme pharaonique pour acheter le « Only You » et ce n'est que le début de l'hémorragie. Mais, quand Johnny est mal dans sa peau il en change, quel qu'en soit le prix. C'est l'un des secrets de son incroyable longévité artistique, il doit se mettre en grand danger, atteindre son point de non-retour, pour mieux se réinventer et revenir en pleine lumière. Depuis son enfance de déraciné, il sait que l'ennemi c'est la médiocrité et que ses plus grandes victoires ont toutes nécessité d'énormes sacrifices...

Même s'il doit faire naufrage et couler corps et biens, Hallyday ira jusqu'au bout de ce trip hors norme, considéré par beaucoup comme un remake de « La croisière s'amuse », alors que l'homme cherche à se guérir de l'extrême tension de Las Vegas et d'un début d'année placé sous le signe du doute et de la remise en question. Dans « Destroy », ce prince du tumulte toujours écorché vif écrit : « A Saint-Thomas aux îles Vierges américaines, le bateau, la mer, les mouillages sauvages dans des criques idylliques et la présence de Laeticia m'ont fait ressentir la brûlure du temps qui passe, l'envie de me souvenir et le besoin de relier à nouveau les points de suspension d'une vie en morceaux. »

Oui, Johnny Hallyday est un personnage tragique, et même au bout du monde, sur la route des alizés, il emmène son blues avec lui dans cette croisière de la reconstruction qui ressemble à une somptueuse fuite en avant. Pour la légende, pour le fun, pour le show, il s'est inventé un personnage haut en couleur, à mi-chemin entre Gardner McKay, le capitaine Troy d'« Aventures dans les îles » (série télévisée à succès des années 1960), et le capitaine Flint, héros imaginaire de « L'île au trésor », de Robert Louis Stevenson.

Une sorte de dandy rock'n'rol-

lien au look à la Corto Maltese, façon Hugo Pratt, baladant son spleen et sa désinvolture avec une élégance extrême. Hallyday peut jouer les rôles qu'il veut, pour Jonathan Toomey, le capitaine du « Only You », il reste « sir Johnny », un titre qui ne déplaît pas au rockeur « parce que ça fait sir Mick Jagger ou sir Elton John, t'vois j'veux dire... »

Après les îles Vierges britanniques, le « Only You » met le cap sur Anguilla, puis sur le paradis confetti de Saint-Barthélemy, rare escale où le couple, sous le charme, passera plus de dix jours et reviendra une deuxième fois quelques mois plus tard. C'est ici que j'ai rejoint le rockeur pour lui faire relire les premières épreuves de « Destroy ». C'est également ici que Jean-Claude Camus et Johnny commencent à évoquer sérieusement le nouveau grand défi du Stade de France, la possibilité d'un album « majeur » avec la collaboration de multiples chanteurs et compositeurs dans la mouvance. Au menu, remise en question totale pour repartir de ce que le Grand surnomme « le point zéro », un retour essentiel aux fondamentaux.

Finis les longs rajouts de cheveux jaunasses et les tenues zèbre à la Léonard, sa coupe courte le rajeunit et il porte désormais des costumes en lin, des chemises hawaïennes vintage et des bandanas noués autour de la tête. Lunettes posées sur le bout du nez, le travailleur implacable et méticuleux est de retour. Sur les copies de « Destroy », il griffonne des refrains, note des thèmes, des entrées de scène, des noms de collaborateurs, puis lâche entre deux idées : « Tu sais quoi ? J'adore cette île ! Demande à notre ami Jean-Pierre Millot s'il peut me trouver une baraque à acheter. J'finirais bien mes jours ici... » Il ne croyait pas si bien dire !

C'est dans le cadre paradisiaque de Los Roques, un archipel du Venezuela classé au patrimoine mondial de l'humanité, que le coup de fil satellitaire de Jean-Claude Camus cueille Hallyday au réveil : « Johnny, je viens d'avoir la confirmation officielle pour trois jours de concert en septembre 1998 au Stade de France. D'autre part Pascal Nègre [grand manitou d'Universal] m'apprend que Pascal Obispo

v verrait d'un bon œil une collaboration sur ton prochain album. La tournée, on verra après.»

Finis les apéritifs dans d'improbables bars de planches construits sur la plage à siroter des vieux rhums, en admirant les pélicans plonger en escadrille, la machine de guerre Hallyday était en marche. Il était temps pour le « Only You » de mettre le cap sur Cuba où le rockeur avait donné rendez-vous à son premier cercle, le 15 juin, à l'occasion de son anniversaire.

CIGARE AUX LÈVRES, JOHNNY ENTRAÎNE SON GANG DANS LE CŒUR PALPITANT DE L'ANCIENNE HAVANE

À La Havane, le « Only You » est amarré dans une méchante marina encore en construction. Même si elle porte le nom de Hemingway, le béton ne remplace pas le sable blond, les cocotiers et le bruit incessant des marteaux-piqueurs ne ressemble pas au souffle des alizés, aux cris des geckos.

Inutile de songer à des sorties en mer pour retrouver des eaux turquoise et des criques secrètes : la législation maritime cubaine est très stricte et exige des permis spéciaux. Alors le rockeur s'enferme dans le grand salon avec l'air conditionné poussé au maximum. Là, allongé dans son canapé, avec une température insupportablement basse pour tout autre individu, il regarde des films à la chaîne sur son écran géant, en fumant des puros cubains et en sirotant des vieux rhums milésimés. « Habanas y añejo », les nouvelles passions du pirate des Caraïbes.

Le 15 juin, tous les invités sont réunis à bord du « Only You » : le compositeur Etienne Roda-Gil, le producteur Desmond Child et son épouse, Jean-Claude Camus et sa sœur Annette, le caméraman Patrice Gaulupeau. Cigare aux lèvres, Johnny entraîne son gang dans le cœur palpitant de l'ancienne Havane, royaume des belles voitures américaines des fifties, impeccablement retapées. Compagnons de fêtes, Hallyday et Roda-Gil mènent

Pour Jonathan Toomey, le capitaine du « Only You », il reste « sir Johnny », un titre qui ne déplaît pas au musicien « parce que ça fait sir Mick Jagger ou sir Elton John, « t'vois j'veux dire... »



Aux Tobago Cays, dans les Grenadines, pêche à la langouste avec Jonathan, le capitaine du « Only You », et son second, Ian Wallace.

le bal. Ils partent sur les traces de Papa Hemingway, toujours lui, de La Bodeguita del Medio à La Cecilia, en s'arrêtant en route dans le moindre bar louche. À un moment donné, Johnny se coiffe d'un bérét à l'effigie de Che Guevara, hurlant un vibrant « Viva la revolución ! » Le ton de la soirée est donné.

Le dîner a lieu à La Cecilia, un somptueux restaurant créole, d'influences cubaine et mexicaine, situé dans le quartier de Miramar. Noyé dans un parc planté de dizaines de palmiers, avec ses fleurs, ses perroquets et son groupe de salsa, l'endroit est idéal. Une avalanche de mojitos plus tard, les membres de l'équipage, travestis en drag-queens, offrent à sir Johnny un gâteau dont les bougies sont remplacées par des cigares. Les groupes de musiciens, escortés de danseuses et d'oiseaux chanteurs multicolores se succèdent, créant une belle énergie positive. Baigné par les bonnes vibrations, le rockeur continue de monter en régime.

Pendant cette nuit particulière, Hallyday veut découvrir la véritable musique cubaine et tous les héros qui lui ont donné le jour, des guitaristes Compay Segundo et Eliades Ochoa, en passant par Ibrahim Ferrer, Ruben Gonzalez, Benny Moré, Pio Leiva, Juan de Marco González et l'immense Omara Portuondo. Tous ces vétérans du vrai son local, dont le magicien Ry Cooder est devenu le producteur voilà un an (une aventure qui donnera naissance au disque « Buena Vista Social Club », puis au film culte de Wim Wenders).

UN CERTAIN PASCAL OBISPO L'ATTENDAIT À NEW YORK

La direction obligée est celle du Palacio de la Salsa, temple de tous les témoins de la salsa et du boléro, situé au sous-sol de l'hôtel Rívera. Déchainé, Johnny emprunte une paire de maracas à l'un des musiciens et se laisse emporter par le son, chaloupant autour de Laetitia. Malheureusement, comme dans beaucoup de moments d'exception comme celui-ci, personne n'aura le réflexe de prendre des photos. Nous sommes rentrés à

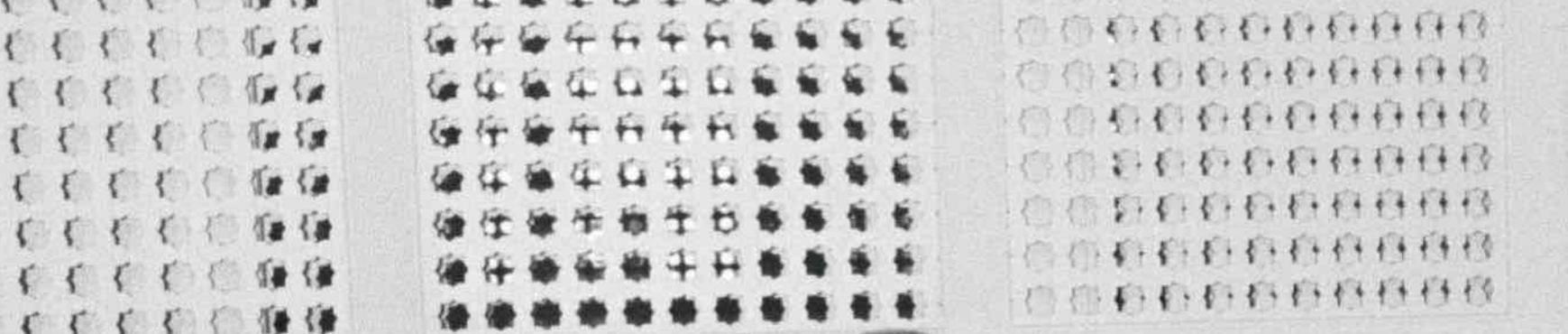
l'aube à bord du « Only You », tandis que les ouvriers se mettaient en place pour le concert quotidien des marteaux-piqueurs.

Alors que tout le monde dormait, Hallyday s'est enfermé dans le grand salon avec Jean-Claude Camus. La séance de travail a été musclée, tous les titres proposés que le rockeur venait d'entendre, même ceux de Desmond Child étaient mauvais. L'année sabbatique, la croisière dans les Caraïbes, le « Only You », les fortunes englouties, Johnny n'en avait plus rien à faire. Tout ce cirque lui avait permis de repartir à zéro, de se réinventer. Un électrochoc déclenché par « Destination Vegas ». Pour lui, ce qui comptait maintenant c'était : destination Stade de France.

Un certain Pascal Obispo l'attendait à New York, sa prochaine étape...

« New York, 09/07/97. La statue de la Liberté par un matin lumineux. Frissons. Nous nous dirigeons vers Battery Park City et la North Cove Yacht Harbor Marina. Un écrin cerné par les buildings et les Twin Towers. Après les grands déserts marins d'un bleu intense et le silence profond de l'océan, j'ai l'impression d'être en décalage extrême. La sensation d'être engloutie, happée par la monstruosité, la démesure et l'énergie de New York City. Première rencontre entre Johnny et Pascal Obispo à bord du « Only You ». Un moment intéressant... Fidèle à son habitude, Johnny ne dit rien et laisse venir. Pascal, impressionné, fait écouter des maquettes, développe sa conception d'un album dont il pourrait être le producteur. Deux félin qui s'observent. Le choc de deux générations... »

Ce sont les dernières notes qui clôturent le carnet de bord de Laetitia où elle relate par le menu le récit de cette incroyable croisière où elle a vu son homme vaincre ses vieux démons et renaître une nouvelle fois de ses cendres. La jeune femme a juste oublié de raconter la fin de ce premier rendez-vous entre les deux artistes. Alors que Pascal Obispo quitte le « Only You », Johnny lui dit : « Pascal, j'aimerais qu'une des chansons parle de feu ! Ouais, du feu quoi, t'vois j'veux dire... » ■



Derrière le Johnny public qui trouve-t-on ?
« Un déconneur », confie Long Chris, le premier
des amis. Saint-Tropez sera le théâtre de ses
frasques. A chaque piège tendu, il donne sa réplique
culte : « T'as vu, j't'ai bien eu ! »

SALUT LES COPAINS



EDDY MITCHELL ET ALAN CORIOLAN, LES HISTORIQUES

A Saint-Tropez, le 24 mai 1980, jour du mariage d'Eddy Mitchell et de Muriel Bailleul, Johnny et Alan Coriolan, son inséparable ami et secrétaire, se glissent dans la chambre des jeunes mariés durant le petit déjeuner. Pendant de longues années, les deux «frères» mettront ensemble le feu aux fêtes du Tout-Paris.

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH

POUR SES 60 ANS, JEAN-MARIE PÉRIER MET 60 AMIS EN BOÎTE

Le 29 mai 2003, pour célébrer l'anniversaire de Johnny, Jean-Marie, le pote photographe, a l'idée d'imiter sa fameuse photo de « Salut les copains », celle où il avait réuni, sur un même cliché, toute la génération yé-yé. Un émouvant clin d'œil.



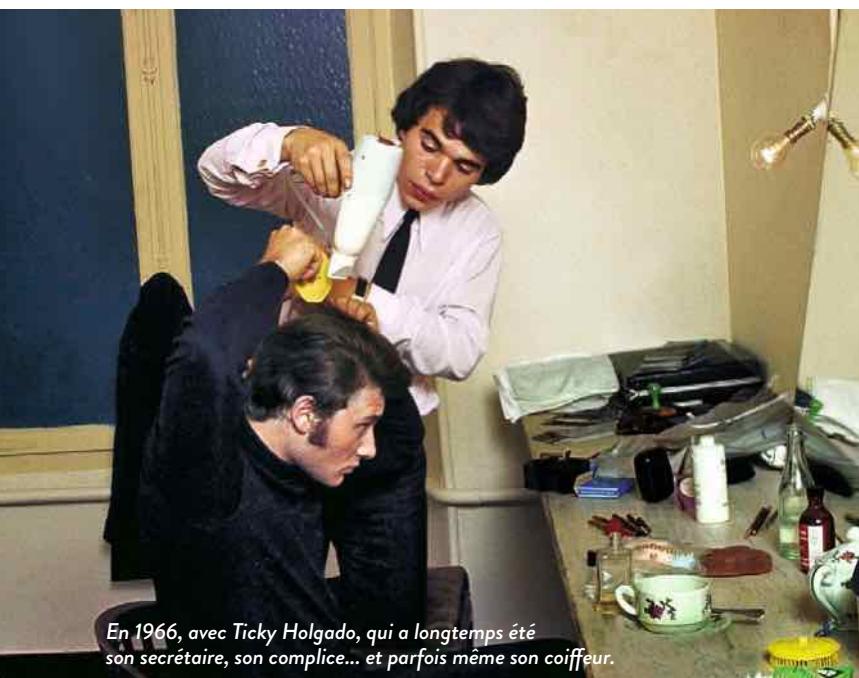
Loup solitaire, Johnny ne peut cependant se passer d'une meute qui varie au gré des humeurs, des époques, des nouvelles compagnes. Mais les fidèles du premier cercle se comptent sur les doigts d'une main : Jacques Dutronc, le dynamiteur, Carlos, le clown génial, Eddy Mitchell le roi du huitième degré, Alan Coriolan, le « partner in crime » et Jean-Claude Camus, « celui qui a eu les couilles de me suivre dans mes rêves les plus fous ». Son amitié avec Christian Blon-dieu alias Long Chris, ne résistera pas aux deux divorces avec Adeline, sa fille. Il y a aussi les « incontournables », Line Renaud, la marraine de spectacle, Charles Aznavour le Pygmalion, Gilles Paquet, l'attaché de presse. Héros tragique, hanté par le blues, Johnny aime s'entourer de joyeux drilles et de fêtards. Le jour de la naissance de Laura, il met Paris sens dessus dessous avec son copain Jean-Paul Belmondo. Les virées très arrosées avec Gérard Depardieu et John Malkovich restent dans les annales. Jusqu'au bout, Johnny aura été un prince du tumulte.



Pitresses avec Jean-Paul Belmondo, sur le tournage du « Professionnel », en 1981, sous l'œil bienveillant de Georges Lautner. « Avec Johnny nous avons fait des fêtes fabuleuses, démontant Le Bilboquet et plusieurs autres boîtes. Nous avons aussi ravagé la Tour d'Argent », se souviendra Bébel.



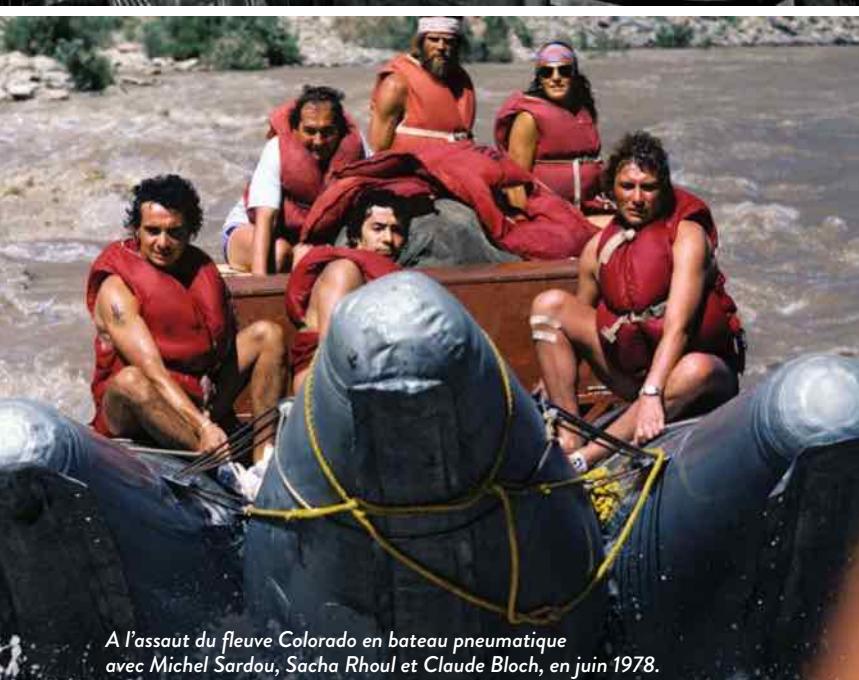
Le 1^{er} juillet 1999 dans les arènes de Fréjus, partie de poker avec son batteur, Abraham Laboriel Junior, et les guitaristes Robin Le Mesurier et Brian Ray. Johnny apprécie les ambiances de tournée où, après le spectacle quand l'adrénaline empêche de dormir, il se retrouve avec ses musiciens pour taper le carton.



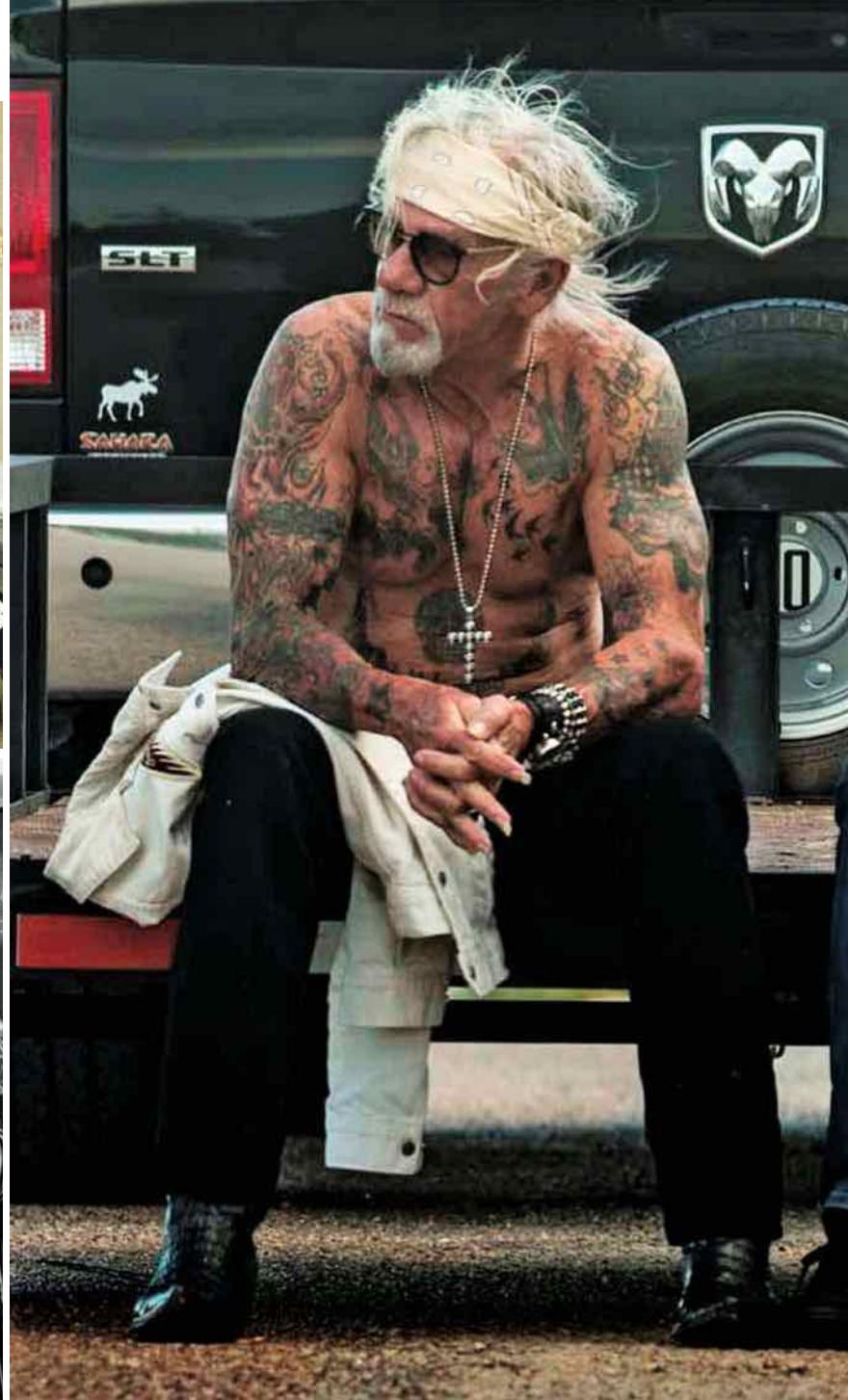
En 1966, avec Ticky Holgado, qui a longtemps été son secrétaire, son complice... et parfois même son coiffeur.



Champagne et rigolade pour un disque de platine, en octobre 1980, avec Gérard Depardieu et Carlos, un trio de choc qui fit les grandes nuits de Saint-Germain-des-Prés.



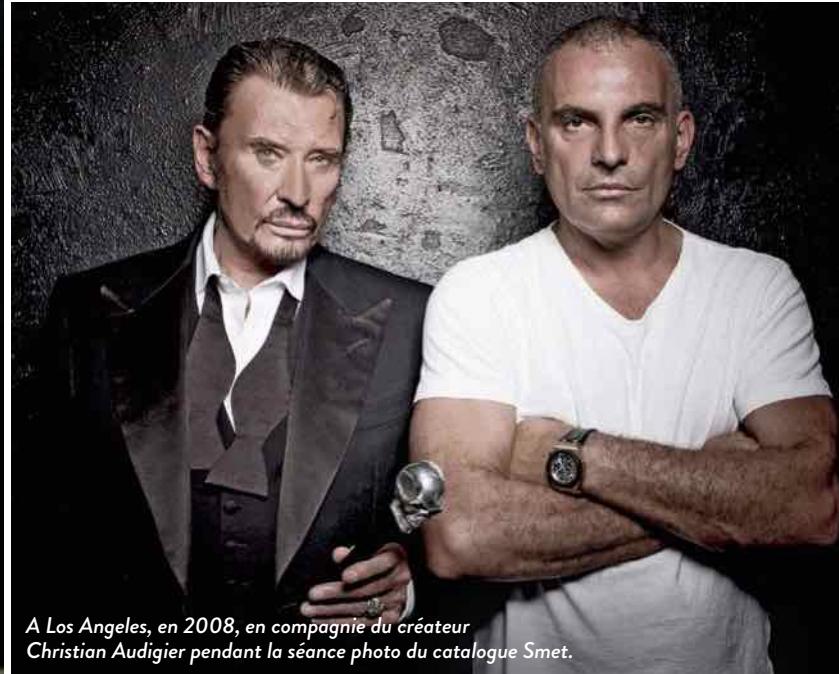
A l'assaut du fleuve Colorado en bateau pneumatique avec Michel Sardou, Sacha Rhoul et Claude Bloch, en juin 1978.



PIERRE BILLON, L'AMI DES TRANSAMÉRICAINES

Deux motards, deux tatoués, deux potos. « Pierrot » sera pour Johnny ce petit frère qu'il aurait aimé avoir. Ici, en septembre 2017, c'est l'heure de la pause entre La Nouvelle-Orléans, leur point de départ, et le Texas. Avant de repartir vers cet Ouest sauvage qu'ils adorent.





A Los Angeles, en 2008, en compagnie du créateur Christian Audigier pendant la séance photo du catalogue Smet.



Dans la loge du chanteur, en 2003, pas de deux avec Line Renaud, la très fidèle, sous l'œil amusé de Bernadette Chirac.

«J'ai besoin d'un ami», chante Johnny milieu de son show aux Francofolies de La Rochelle, en juillet 2015 : un hommage à la mémoire de Christian Audigier victime d'une leucémie fulgurante. Installé en Californie, le designer français, créateur des marques Von Dutch, Ed Hardy et Smet, était «l'ami américain». Les deux hommes partageaient la même passion pour Los Angeles, les tatouages, les monstres mécaniques et les virées dans le désert de Mojave. Cette rock'n'roll attitude avait scellé une autre amitié indéfectible, celle avec Pierre Billon, organisateur de la première heure de tous les road trips. «Pierrot» faisait partie du fameux clan des sept – en référence au film «Les sept mercenaires» – de la route Dixie avec Maxime Nucci, Sébastien Farran, Claude Bouillon, Fabrice le Ruyet et Philippe Fatien. Le 30 novembre 2017, ils s'étaient retrouvés à Marnes-la-Coquette pour la projection de leur «Easy Rider» à eux. Quelques jours plus tard, Johnny s'éteignait. Les six motards, orphelins, seront au dernier rendez-vous de l'amitié, à l'église de la Madeleine, avec «le Grand».



LA FUREUR DE VIVRE

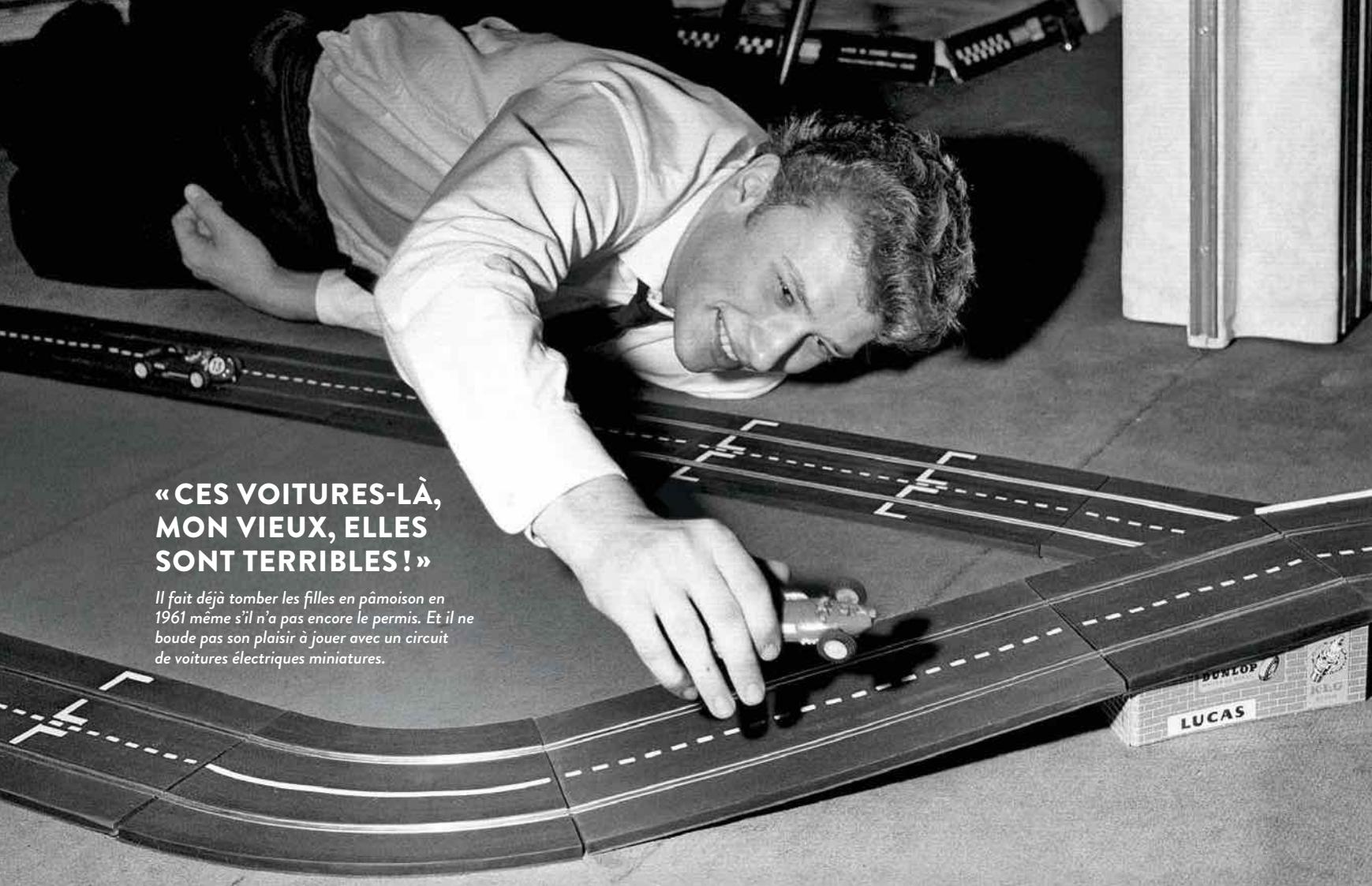


A 20 ANS, IL ROULE DÉJÀ EN FERRARI

Au volant d'un cabriolet de légende, la Ferrari 250 GT Pininfarina, sorti tout droit des ateliers magiques de Maranello. S'il est une voiture qu'il regrette de ne pas avoir gardée, c'est celle-là.

Photo JEAN-MARIE PÉRIER

Son existence est rythmée par les envolées de guitare et les vrombissements de ses bolides à deux ou quatre roues. Johnny ne s'imagine pas vieillir et veut connaître le sort de James Dean, fauché à 24 ans dans sa Porsche : « Vivre vite et mourir jeune pour faire un beau cadavre. » Le destin a en a décidé autrement, lui laissant tout le temps de créer un garage de rêve fait de modèles d'exception.



« CES VOITURES-LÀ,
MON VIEUX, ELLES
SONT TERRIBLES ! »

Il fait déjà tomber les filles en pâmoison en 1961 même s'il n'a pas encore le permis. Et il ne boude pas son plaisir à jouer avec un circuit de voitures électriques miniatures.



Tout sourire en compagnie de ses copains Eddy Mitchell et Long Chris, au volant de son tout premier bolide, la Triumph TR3 blanche, cadeau de son imprésario. Qui finira sa course dans un fossé du Pas-de-Calais, quelques mois plus tard.

421 JV 75



La Jaguar Type E connaîtra le sort de nombreuses voitures de Johnny, et, après un accident, terminera à la casse.



Tout comme la Lamborghini Miura, qui finit pliée à la fin d'une tournée, en 1967. «J'en ai marre de casser mes voitures et ma vie», se désole-t-il à l'époque.

En 1961, le tout jeune chanteur s'apprête à triompher à l'Olympia. Alors qu'il n'a pas encore obtenu son permis de conduire, Johnny Stark, son manager, lui offre une Triumph TR3 blanche. Ce véhicule est pour Johnny un symbole de liberté dans lequel il va embarquer ses amis Eddy Mitchell et Long Chris. Cette belle anglaise sera pour lui la première d'une interminable série de superbes «jouets». Suvront la mythique Jaguar Type E puis de puissantes américaines, la Buick cabriolet Invicta 225 et la Buick Riviera 225, avant un retour aux nerveuses italiennes comme l'Iso Grifo A3/C 5,3 I et la Ferrari 275 GTB 2. La valse des véhicules d'exception continue avec l'Aston Martin DB6, la Lamborghini Miura P 400, une Ford Mustang 390 GT, ainsi que la majestueuse Rolls-Royce Phantom V, la même qu'Elvis Presley. C'est avec une autre Rolls, Silver Shadow cette fois, conduite par Franco, un chauffeur choisi pour... sa spécialité culinaire – les spaghetti aux boulettes –, que le rockeur entreprendra la tournée du Johnny Circus. Puis il y aura la cultissime Cobra 427 ERA, d'autres Ferrari, Ford GT, des Hot Rod aux moteurs surgonflés et enfin, la reine des routes américaines, la légendaire Cadillac cabriolet Eldorado série 62.



Suspension de permis oblige, en 1967, Johnny se fait adepte de la bicyclette.



En 1972, durant la tournée disjonctée du Johnny Circus, Hallyday roule en Rolls-Royce Silver Shadow. Franco, son chauffeur-cuisinier italien fait sécher les pâtes fraîches à l'arrière de la luxueuse anglaise, où il entasse aussi les cagettes de tomates.



LA DERNIÈRE ÉQUIPÉE DU BIKER

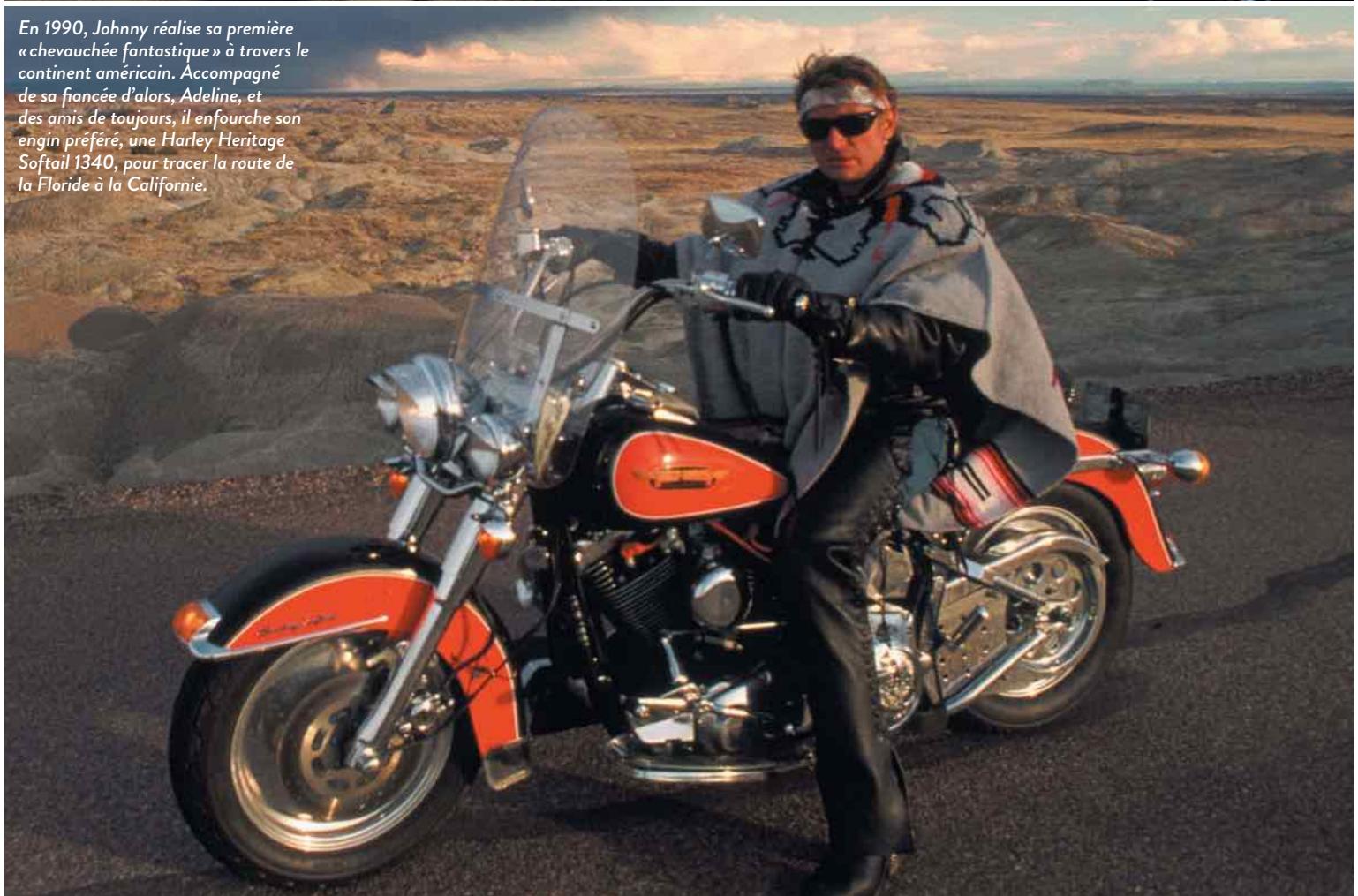
Septembre 2016, Johnny, en compagnie de Pierre Billon, Sébastien Farran et de quelques potes motards, part sur les traces des héros d'« Easy Rider ». Un road trip long de 7000 kilomètres qui les conduit de La Nouvelle-Orléans à Los Angeles, via Santa Fe, par la route Dixie. Le baroud d'honneur, sur une Indian, de cet amoureux de l'Ouest américain.

Photo DIMITRI COSTE



Fou de deux-roues, Johnny a possédé toutes les marques de moto les plus emblématiques. Avant de rouler exclusivement sur des Harley-Davidson ou des Indian, il est passé par la case des japonaises ou celle des anglaises, comme ici avec cette remarquable Norton Atlas 750 au vrombissement caractéristique.

En 1990, Johnny réalise sa première « chevauchée fantastique » à travers le continent américain. Accompagné de sa fiancée d'alors, Adeline, et des amis de toujours, il enfourche son engin préféré, une Harley Heritage Softail 1340, pour tracer la route de la Floride à la Californie.



Notre rencontre se fait chez Castel, rue Princesse, un club privé qui fit courir le Tout-Paris du sport, de la politique, de show-biz. On est en 1970, au cœur des Trente Glorieuses, une époque de prospérité tranquille, ponctuée par le coup de semonce de Mai 68. La génération « Salut les copains » a surfé sur ces tendres années... Comme le rugbyman Jean-Pierre Rives, beau blond bouclé, Johnny est chez lui chez Castel. Tout ce qui bouge alors – on dit « le mouv » aujourd’hui – y passe ses nuits blanches. Tout ce qui vibre, motos en tête, est de la fête et garnit les trottoirs. C'est là que je croise Johnny pour la première fois. Avec mon copain Serge Leeman, nous venions de garer nos Triumph Bonneville chromées, des bicylindres à 4 vitesses, capables de monter jusqu'à 175 km/h. Johnny connaissait Serge. Il l'interpelle : « J'veux la même. – OK, Johnny. On va te la faire, mon pote Jean et moi. – Oui, mais, je suis Johnny Hallyday, il me faut quelque chose d'unique. – Mais quoi ? – Au lieu d'être chromée, je la veux dorée. – Dorée ? »

Le lendemain, nous toquions à la porte d'un artisan réputé pour sa science de la dorure. C'est lui, par exemple, qui réalisait pour Hermès la dorure des attaches de sac. La panique le saisit quand nous déballons un réservoir de moto, des ressorts de fourche et autres accessoires : « Oh la la ! Vous n'y pensez pas... Le bain d'or va être foutu. Il faut en réaliser un autre pour ces pièces de moto. Ça va vous coûter une fortune... – Ne vous inquiétez pas, c'est pour Johnny Hallyday. On l'appelle. »

« Allô Johnny ? Pour la moto c'est d'accord. Elle coûte 7 000 francs, mais pour la dorure il y en a pour 5 000 de plus... – Et alors ? Je suis Johnny Hallyday, non ? J'la veux cette Triumph dorée. » Deux jours plus tard, cintré dans sa veste en daim à longues franges, de style tex-mex, Johnny enfourche sa « Bonnie » customisée. Une pièce unique, dorée à l'or fin. « Go West ! »

Plus tard, je suis entré au service de Johnny. Pour toujours. Tout jeune, j'avais appris la mécanique sur le tas : « Vas-y petit, mets le bleu », chez un concessionnaire

« JE SUIS JOHNNY, NON ? CETTE MOTO-LÀ ? J'LA VEUX »

Par JEAN BASSELIN



Ci-dessus, cette Triumph Bonneville T120 R, un modèle unique doré, a été spécialement customisée pour le chanteur. Ci-dessous, Johnny et Jean Basselin, son ami qui fut aussi son « butler », le majordome ès motos, et qui lui dénichera des pièces d'exception.



Honda du XV^e arrondissement de Paris. C'était l'époque où sur un mot, un signe, on trouvait un boulot. Et me voilà, bientôt, propulsé « à la cour du roi » pour reprendre le titre des Mémoires de son vieux copain Long Chris. Je travaillais alors chez Custom Bike, à Boulogne. On y importait des Harley-Davidson, de celles qui avaient fait rêver Johnny quand Elvis fit la couverture de « The Enthusiast », le journal culte des bikers dans les années 1950.

Un jour, Pierre Billon y débarque avec lui. En trois semaines, Johnny achète trois motos, dont la 1200 Electra Glide, encore en référence à Presley... Il avait aussi une Springer, mais on la lui avait volée. Billon me laisse un mot : « Trouve-lui une autre moto pour demain... » Pas de souci, je savais celle qui lui avait tapé dans l'œil : un Wide Glide de 1985. Johnny déboule donc au magasin et d'un légendaire « J'l prends » fait l'affaire. Puis il m'invite chez lui, alors villa Molitor : « J'ai besoin d'un mec comme toi. » J'accepte (presque) sur-le-champ.

De tous ceux qui ont travaillé auprès de Johnny, je dois être le seul à posséder des fiches de paie à en-tête de « Jean-Philippe Smet, dit Johnny Halliday ». Les autres ont tous été référencés sur des sociétés aux noms plus ou moins folklo : Desperados, Pimientos, etc. Sur mon bulletin de paie, le « dit Johnny Halliday » est aussi unique, puisqu'il comporte un « i » au lieu du « y » pour Hallyday, une faute d'impression des premiers communiqués de presse des disques Vogue, la marque de ses débuts.

Johnny, qui n'est pas à une trouvaille près, dégote un titre imagé pour qualifier mon rôle : « butler ». Autrement dit, majordome ès motos ! Il m'avait dit d'entrée : « J'ai un rêve de gosse, traverser les Etats-Unis à moto. »

Ce sera pour le printemps 1990. Un voyage conçu sur les traces (en sens inverse) de celui – mythique – de Peter Fonda et Dennis Hopper... Son « Easy Rider » à lui... Avec Pierre Billon nous avons conçu l'itinéraire, un périple de 8 000 kilomètres entre la côte est et Los Angeles, via Santa Fe, El Paso, le Nouveau Mexique, l'Arizona... Impossible d'éviter la

Daytona Week, bien sûr, sommet du monde de la moto en Florida qui nous aimait. A partir de Miami, où nous avions réservé les motos trois mois plus tôt, Johnny ouvrira la route au guidon d'un Heritage Softail 1340. Pierre et Hervé Lewis, le coach sportif, sont à Low Rider, Adeline à Sportster et moi je « ride », comme on dit, sur un prestigieux Fat Boy gris métallisé...

Comme toujours avec Johnny, le voyage n'est pas sans surprises.

À El Paso, l'étape passe par Barnett, concessionnaire Harley. Johnny y fait provision de tee-shirts. Comme d'habitude. Soudain, il tombe en arrêt devant un modèle chromé : « J'veux ! » Stupeur générale : « Mais Johnny, tu ne peux pas rouler sur deux motos à la fois ! – Pas grave. J'veux. »

Trois jours plus tard, les mécanos avaient transféré les pièces du modèle clinquant en attendant le retour des engins pour Paris. Un retour pas si neutre pour ceux-ci.

Quand, à Los Angeles, le transitaire héritera des cinq motos pour remplir la déclaration en douane, il aura la surprise de voir sa cour envahie par une dizaine de voitures de la DEA [Drug Enforcement Administration, agence américaine anti-drogue], sirènes hurlantes et gyrophares scintillants... Vu l'insolite périple de Miami à Los Angeles, les stups américains s'étaient persuadés que notre équipée sauvage cachait un trafic de drogue. Ils ont tout sondé, cadres, batteries, pneus, réservoirs, mais n'ont rien trouvé. A Paris, réception faite, j'ai repéré les marques de grattage !

Je tiens le récit de cette descente de police de la bouche même du transitaire californien. Une confidence détaillée, lorsque j'irai acheter une Cobra pour Johnny en Californie. Oui, une Cobra. Si Johnny était biker dans l'âme, il aimait aussi beaucoup les voitures, depuis sa Triumph TR3 – touchée à 18 ans pour fêter son premier Olympia –, au point d'en avoir « cassé » plus d'une en route ! Le photographe Jean-Marie Périer n'oubliera jamais comment, filant vers Tarbes, en 1967, il enroula sa Lamborghini autour de deux acacias. Un platane, c'était la mort...

A peine rentré de son road trip américain, je fais inviter Johnny chez un ami qui possède une grande

maison avec piscine dans l'ouest parisien. Au café, surgit Florent Pagny dans un fort vrombissement. Il vient de serrer les freins de sa nouvelle Ford Cobra à moteur 3,5 l Rover, une magnifique réplique, fabriquée par PGO, une boîte française. Un cadeau signé Vanessa Paradis. Johnny admire le modèle, sans mot dire. Mais, au retour, tandis que je conduis son Voyager, il émerge de sa réflexion silencieuse et me lance : « J'suis Johnny, non ? J'n'ai jamais eu de Cobra. »

J'l'a veux ! Mais alors, une vraie. Avec un moteur 7 litres. Tu pars demain pour Los Angeles et tu m'en trouves une ! »

Huit jours plus tard, je débarque à l'aéroport de L.A. J'ai 60 000 dollars en poche et pour mission de dénicher cette Cobra vintage. Elle doit être noire comme une panthère, avoir un moteur de 7 litres et être équipée d'échappements latéraux sous chaque porte. En fait, je retombe vite sur terre. A ce prix-là, impossible de dénicher l'oiseau rare. Le budget est trop juste. « Pas grave, me rassure Johnny. Ça marche bien pour moi en ce moment. J'augmente la sauce et tu te rabats sur une réplique, à condition qu'elle ait un moteur de 7 litres... »

Je suis à l'affût, de Los Angeles à San Diego. Depuis quinze jours, je sillonne, maraude, explore, visite les garages. Une nuit, le téléphone sonne. Un copain français, installé de longue date au pied de Hollywood, me tire du lit : « J'ai trouvé la belle. » Et nous voilà, entre deux rêves, aussitôt lancés en direction de Santa Monica. Là, un superbe modèle irradié de splendeur au milieu d'une vitrine illuminée. Comme pour un Noël. Reste à en découvrir le prix. Ce sera chose faite le lendemain matin. Elle est à 300 000 dollars... « Allô Johnny ?... – Pas grave, j'l'a veux. – 300 000... Johnny ! – Mets-la dans l'avion et rapplique. »

Deux jours plus tard, la Cobra AC 7 litres est livrée à Roissy. Les formalités de dédouanement ne traînent pas, même si les agents de la zone de fret m'entourent pour admirer l'objet de tant de rêves. Enfin, me voilà,

au volant, moteur mugissant de plaisir sur l'autoroute du Nord. Je débarque à Pantin. Johnny est en studio d'enregistrement. Il « débranche ». Il est tellement fier de son nouveau jouet qu'il enchaîne les tours de bâtiments, comme pour un gymkhana. A conduite courte et dans un bruit de V8, il enchaîne les petites prouesses au volant dans cet espace clos.

LE CARTER EST CASSÉ, UNE BIELLE PEND. JOHNNY FULMINE, ATTERRÉ : « MERDE, UNE 7 LITRES C'EST INCASSABLE, NON ? »

Son but alors, c'est d'épouser Adeline à Saint-Tropez lors de noces à l'atmosphère digne d'« Autant en emporte le vent »...

« Je descends la Cobra, ça va faire du bruit à Ramatuelle, se réjouit-il, à l'avance. – Attention, Johnny, elle a beau compter 8 cylindres, ça pèse une tonne ces bêtes-là et l'accélération est foudroyante. Ne t'amuse pas à la pousser au max. Ne vise pas les 250 km/h comme ça... – T'inquiète... C'est une 7 litres ! »

Et nous voilà partis pour Saint-Tropez. Lui, en solo, à bord de la Cobra, cheveux au vent. « Libre dans sa tête », comme il aimera tant le chanter. Moi, ouvrant la route dans le Voyager. Soudain, une flèche me laisse sur place. C'est Johnny. Bon Dieu, il est à fond ! Et ce qui devait arriver arriva : Juste avant Avallon, en pleine Bourgogne, après une heure et demie de route, j'aperçois notre bijou noir, garé sur la berme et une énorme tache d'huile sur le bas-côté. Le carter est cassé, une bielle pend. Johnny fulmine, atterré : « Merde, une 7 litres c'est incassable, non ? »

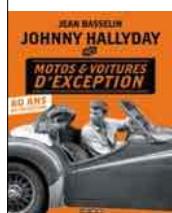
A Johnny, rien d'impossible... Je le vis au jour le jour, je collectionne autant de motos et de voitures pour lui que d'anecdotes pour moi. Un jour, Paul Belmondo lui rend visite à Marnes-la-Coquette. Il conduit une Ducati rutilante, façon machine de course. Johnny l'admiré : « J'l'a veux. » Il l'achète le lendemain, mais ce genre

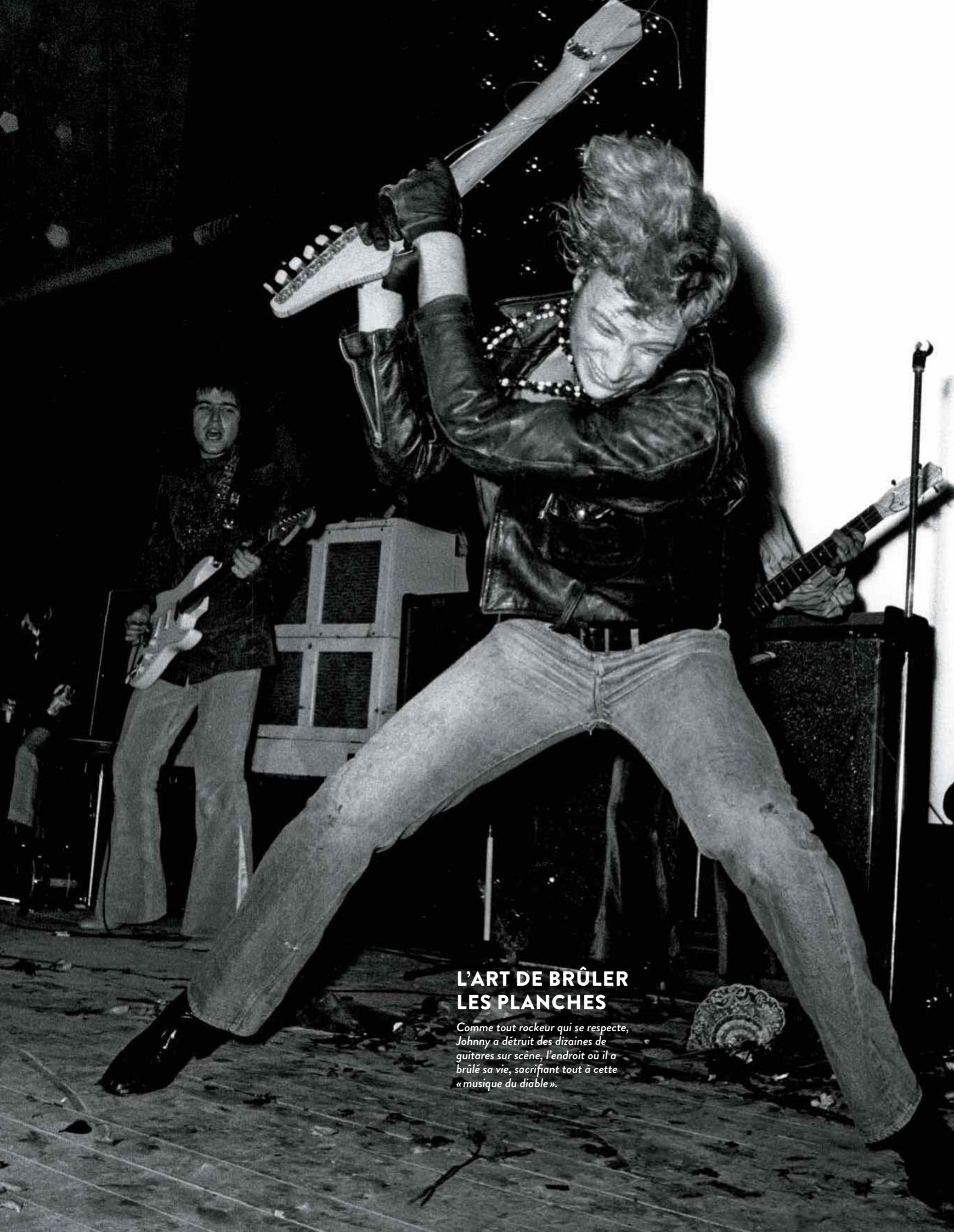
de moto, ce n'est pas son truc. En outre, il a des problèmes de hanche et peine à la chevaucher. Dès lors, il me tend les clés : « Prends-la. Je ne monterai jamais sur ce monstre. » Je la garderai un an et demi. Merci Johnny.

Un des défis qui me restent en mémoire, c'est celui qu'il me lança un jour depuis Los Angeles. Habité par la passion des voitures de collection, il était tombé sous le charme d'une toute nouvelle Ford GT, version néo-rétro, celle de la mythique GT 40, à boîte de six vitesses et qui monte à 100 km/h en 3,7 secondes... Coup de foudre pour le coquet coupé trônant à Marnes, un deux-portes couleur bleu nuit, avec plaques à ses initiales : JH. Quand il installe sa famille à Los Angeles en 2007, Johnny en a vite la nostalgie. Il m'appelle : « Passe au Luxembourg [la voiture est immatriculée au grand-duché], vois un transitaire, fais les papiers et débarque au plus tôt. J'l'a veux... »

Aussitôt dit... Me voilà chez le transitaire, toutes démarches accomplies, vite paré pour embarquer à Roissy. Je savoure jalousement le retour en terre natale de la belle bleue. Une voiture rendue homologable en Californie (toutes ne le sont pas pour des raisons de pollution) par le Q.G. de Ford, à Detroit. Quand je retrouve Johnny, il s'exclame : « Formidable. On va déjeuner dimanche chez Christian Audigier [le couturier français installé aux Etats-Unis lança, entre autres, la marque Smet, à son patronyme]. Il va en faire une tête en nous voyant débarquer de la GT ! »

De fait, la jolie cylindrée rugit bientôt à travers le quartier de Melrose où réside le créateur. Il occupe une sublime maison qui fut l'une des résidences des Rolling Stones. La photo de Mick Jagger trône dans la cuisine qui fut la sienne. « Merde ! » s'exclame Christian, en découvrant la perle. Et singeant Johnny : « J'l'a veux ! » Présent, le patron de l'enseigne Optic 2000 cligne des yeux à son tour devant la belle américaine : « Si tu la veux je te la vends », lui lance Johnny. Le mot de la fin est pour Christian Audigier : « J'ai pas mal de franchisés pour mes marques. Ils ne savent pas quoi m'offrir pour mon anniversaire... Ils vont se cotiser pour trouver une Ford GT. » ■





L'ART DE BRÛLER LES PLANCHES

Comme tout rockeur qui se respecte, Johnny a détruit des dizaines de guitares sur scène, l'endroit où il a brûlé sa vie, sacrifiant tout à cette «musique du diable».



LA SCÈNE,

Jerry Lee Lewis, rockeur fou, mettait le feu à son piano électrique. Avant d'allumer le feu à son tour, Johnny électrise son public en fracassant des guitares. La scène est son ring, il s'en rend maître.

SON RING

Photo BERNARD CHARLON

Palais des Sports, automne 1982 : au cours de « la nuit des deux lunes », Johnny « Le survivant » va tenter de sauver la planète entre riffs enragés et décors de fin du monde. Ce show spectaculaire, lui vaudra sa première opération de la hanche en raison d'un coup de hache malheureux lors d'un combat simulé.



En 1969, au Palais des Sports,
il affronte Lester Wilson, l'ancien
champion de boxe devenu chorégraphe.
Ce spectacle sera salué comme
«le show de l'an 2000».



Le 15 septembre 1985, à La Courneuve,
il joue de la guitare derrière sa tête,
clin d'œil à Jimi Hendrix, et atomise la
scène de la Fête de l'Humanité où
il est invité à se produire par le Parti
communiste français.

PRINCE DU TUMULTE, IL JOUE LA DÉMESURE. ET GAGNE

«Ce qui l'intéresse c'est la combustion. Dans ce métier, il faut se cramer, même si ça fait peur. C'est une manière de bouffer la vie, d'en éprouver les limites et surtout de vivre sans regrets. Et Johnny vit la musique et la scène de cette façon.» Pour Christophe Miossec, Hallyday incarnait cette éternelle fureur de vivre héritée des pères fondateurs du rock. Ce déraciné n'existant vraiment que sur la scène qui était sa raison d'être, de communier avec ce public cheri qui en avait fait un roi. De sublimes débâcles en triomphes absolus, Johnny a toujours eu le courage de réaliser ses fantasmes, de se réinventer dans des coups de poker qui terrifiaient ses producteurs. Gitan-forain-hippie un jour, sillonnant la France dans son Johnny Circus halluciné, le lendemain Mad Max ou «Ange aux yeux de laser», il fut le premier à entrer dans l'ère de la démesure, offrant le Parc des Princes à ses fans pour fêter ses 50 ans. Il fut le seul aussi, dans l'histoire de la musique, à faire traverser l'Atlantique à 5 000 aficionados, dans une escadrille de jets siglés au nom de ses chansons, pour un unique et improbable concert à Las Vegas. Puis il y aura les scènes monstrueuses du Stade de France et de la tour Eiffel, où plus de 500 000 fidèles viendront communier avec lui. «Voir toujours plus grand, ne jamais s'arrêter. Vivre avec la pression et une surdose d'adrénaline, le régime des champions.» Voilà sa philosophie d'artiste.

En septembre 1998, il allume le feu au Stade de France sous des trombes d'eau, et le temps de trois concerts inoubliables devient une icône. Pour lui, «Exister c'est insister».



Il aimait la scène, il y était chez lui

Par YAROL POUPAUD

JOHNNY ET MOI, NOUS NOUS CONNAISSEMENTS DEPUIS 2005. POUR LA SCÈNE FINALE DU FILM « JEAN-PHILIPPE », QUAND JOHNNY ET FABRICE LUCHINI ENREGISTRENT EN DUO LA CHANSON « ROCK'N'ROLL STAR », LE GUITARISTE QUI LANCE LES DERNIERS RIFFS, C'EST MOI.

Entre les plans du tournage, Johnny sortait fumer une gitane. On se retrouvait pour parler d'Elvis ou de Chuck Berry. Il était très pointu en matière de rock'n'roll, je buvais ses paroles. Elvis, reste le phare de ma jeunesse. Johnny l'illuminait. J'étais ébloui. J'avais 8 ans quand Presley est mort. J'étais chez mes grands-parents. En ce triste 16 août [1977], ils ont passé « Jailhouse Rock » à la télé. J'étais électrisé. Je me suis écrit : « Je veux faire ça ! » Un cri de gamin, oui, mais la passion ne m'a jamais quitté. Alors, j'ai tout collectionné : les vinyles, les magazines, les cassettes vidéo. Récemment, j'ai revu « Viva Las Vegas ». Dans le film, Elvis en pince pour Ann-Margret. Ça se voit tout de suite. Ça irradie, plein écran. On avait ce genre de discussion avec Johnny. Il était tout aussi capable de m'entraîner sur l'œuvre de Gene Vincent et des Blue Caps – ah, le solo de guitare de Cliff Gallup, dans « Baby Blue »... –, d'Eddie Cochran ou de Buddy Holly et moi de l'amener sur « American Graffiti ».

Les années ont passé. En 2011, Matthieu Chedid a réalisé l'album « Jamais seul » pour Johnny. Warner Music m'a appelé pour apporter une certaine présence à la guitare. On « jammait » à nouveau entre nous : du Elvis, du Cochran, du Jerry Lee Lewis... Comme la première fois. Nous avions donné un concert quasi privé à RTL, quand, à 2 ou 3 heures du matin, le téléphone me sort du lit et j'entends son fameux : « Salut, c'est Johnny, j'te dérange ? » Un blanc : « Dis donc, c'était chouette, hier soir... Ça te dit de partir en tournée avec moi ? » J'ai répondu : « Oui. » D'instinct. On était en 2012. On ne s'est plus quittés.

En y pensant, je rembobine le film de nos « mises en scène ». Je pouvais deviner son humeur au premier coup d'œil. Parfois, il arrivait, tête un peu basse, tirant sur un clope : « J'suis fatigué. T'es pas fatigué, toi ? T'as pas la crève, toi ? » Dans l'avion, il somnolait. Les choses commençaient à s'arranger vers 19 heures, l'heure du dîner. Il adorait partager l'atmosphère du « catering » [service de restauration] avec l'équipe. Son menu favori : « alio, olio, pepperoni piccante » [ail, huile, pepperoni aux petits piments]... Puis il regagnait sa loge. La télé ronronnait en bruit de fond. Je l'avais tiré de cette routine en lui offrant une petite chaîne stéréo garnie d'une compil des disques Sun. Un grand retour aux racines du rock et du rockabilly : Elvis, Jerry Lee Lewis, Johnny Cash, Carl Perkins, Warren Smith, Carl Mann... De temps en temps, sortant du silence – il était souvent silencieux –, il m'appelait pour vérifier la liste des titres à chanter. Il aimait bien en changer un ou deux, soit par lassitude, soit par souci d'en renouveler. Tête des techniciens backstage ! Et des éclairagistes... Alors on grattait les cordes sur des guitares sèches pour retrouver le bon tempo. Johnny était très bon à la guitare rythmique. Entre deux accords, il buvait de la flotte. Jamais un verre d'alcool avant d'attaquer la scène. L'heure du concert avançait. L'habileuse, le coiffeur, la maquilleuse se relayaient autour de lui. Et le Phénix qu'on a tant décrit se faisait solaire. La chenille, tournait papillon.

Enfin, l'heure H. On sort des coulisses. On monte sur scène. Johnny, très concentré, se pose sur une chaise, bouteille d'eau à la main. Ça dure deux minutes. Enfin, ça démarre. A fond ! Je suis très expressif sur scène, libéré, je m'emballe, je gigote pas mal. Le public vibre. Soudain, je m'interroge : « Est-ce que je n'en fais pas trop ? » Et si « le Grand » me trouvait trop libéré ? C'est lui, la star, non ? Je lui glisse : « J'en fais trop ? » Il me répond : « Non, au contraire, ça me donne la pêche ! » J'aime plonger vers la foule, guitare en main. Il m'encourage : « Fais-le tous les soirs. » Les fans lui lancent des peluches, des fleurs, je les ramasse. Il sourit. Il aimait la scène, il y était chez lui. Même sur des chansons un peu graves, entre deux couplets ou sur des slows sentimentaux, il lui arrivait de nous délivrer une mimique complice : une grimace, un petit cri, du « off » impossible à déceler vu du public. Juste pour nous. La scène était son ring. Personne ne l'y emmerdait... ■

Propos recueillis par Patrick Mahé

Dernier directeur artistique de Johnny pour son album « Mon pays c'est l'amour », réalisé par Yodelice et sorti en octobre 2018 à titre posthume, le musicien Yarol Poupaud se souvient de leur complicité.



Yarol Poupaud vient de sortir son premier album solo, « Yarol » (Universal).



«J'en fais trop, Johnny ?

– Non, au contraire !»

En Yarol Poupaud, Johnny avait trouvé celui qui, jusqu'au bout, lui donnait la pêche.





**JAMAIS IL NE
QUITTE SON
PUBLIC SANS LUI
TENDRE LA MAIN**

Ils sont déchainés, transis d'amour, fous d'admiration pour lui, ivre du bonheur de pouvoir, du bout des doigts, toucher leur héros. En décembre 2006, à la Cigale, les fans se pressent tout contre la scène où Johnny, genou à terre, les salue.



Au nom de tous les fans

Par PATRICK MAHÉ

« UN JOUR, J'ÉCRIRAI UNE CHANSON POUR JOHNNY. » LE VŒU TIENT DU ROMAN. BORIS LANNEAU, FAN ACCOMPLI, AJOUTERA PEUT-ÊTRE CETTE VRAIE FAUSSE FICTION À SES PREMIERS OUVRAGES, « Sur la tête de l'amour » (2013) et « La fille de la ville » (2015), publiés chez Sarbacane, un éditeur pour jeunes adultes. Une vraie fausse fiction, en effet... On est le 9 octobre 2015. Johnny se produit à Lille pour deux galas en soirée. Dès 14 heures, Boris se poste devant l'entrée de l'hôtel. Il y fait la connaissance de Michaël, un jeune handicapé, en fauteuil, lui aussi grand admirateur de l'idole. Leur attente se prolongera jusqu'à... 4 heures du matin. Sous son bras, Boris tient un cahier à spirales à la première page duquel clament ces mots en gros caractères : « Et si le 50^e album de Johnny était écrit par un fan ? » Il contient treize chansons griffées d'une plume passionnée. Johnny doit enregistrer son cinquantième album à cette date. Boris ne le sait pas encore, c'est trop tard, il est déjà en boîte. Qu'importe, 13 est un chiffre de chance à ses yeux, il est donc confiant. Mais son défi est loin d'être gagné.

Approcher Johnny en personne tient de la gageure : « Mon but ? Trouver le bon relais », reconnaît Boris. Sa cible ? Yarol Poupaud, « pas seulement parce qu'il est son directeur artistique, mais parce qu'ils sont amis ». D'ailleurs, voici le van des musiciens. Yarol est en vue. Il est d'un naturel spontané, ce qui renforce la confiance de Boris. Tout sourire et d'une cordialité engageante, Poupaud accepte de prendre le fin recueil et promet de le transmettre à qui de droit... Mais à qui ? « Ecoute, j'appelle Bertrand Lamblot. » Du petit groupe, se détache alors le D.A. de Warner Music France – la maison de production –, intime du rockeur depuis 2002. Lamblot accepte le tapuscrit et s'engage à le lire. Il est maintenant 4 heures du matin. Les fans sont désormais une trentaine.

Une voiture noire aux vitres fumées se gare devant l'hôtel. Celle de la Bac, la brigade anti-criminalité. Dans son sillage, une demi-douzaine de colosses en costume gris et chemise marine débarquent d'un fourgon banalisé. Un septième homme se détache. Le chef de la sécurité vient au-devant des inconditionnels : « Ne vous précipitez pas sur M. Hallyday. S'il doit se passer quelque chose, c'est lui qui ira à votre rencontre. » Il n'a pas terminé sa phrase qu'une troisième voiture apparaît. Enfin. Les fans se placent d'eux-mêmes sur deux rangées, comme pour faire une haie d'honneur à leur idole. La portière s'ouvre : « Je vois une botte écraser le pavé. Je suis saisi par le silence. Sa démarche est celle d'un « Homme tranquille » à la John Wayne. Je me place sur la file de gauche, à l'entrée même de l'hôtel. Johnny nous jauge d'un regard éclair. Il va d'abord vers la file de droite. Serre des mains, signe des autographes. Et s'il passait sans me voir ? En fait, je suis au bon endroit. D'ailleurs, il n'est plus qu'à deux pas. Il a repéré Michaël sur son fauteuil roulant. Il est touché par sa présence au petit matin. Alors il prend la pose pour une photo. J'en profite pour lui glisser à l'oreille : « J'aimerais écrire pour votre 50^e album. Yarol a passé mes textes à Bertrand Lamblot. » Large sourire de sa part et ce mot, main sur mon épaule : « Super. » Pour moi, c'est déjà formidable... Je rentre me coucher. Sur un nuage. »

Boris continue à écrire des textes et à les envoyer – sans réponse encore – chez Warner. Jusqu'au jour où... On est en juin 2017, vingt mois plus tard. Parti pour un concert aux Trois Baudets, une salle parisienne dédiée à la chanson française, Boris presse le pas. Il est en retard. Boulevard de Clichy, une silhouette le croise à la porte. Les deux hommes se toisent, sans se reconnaître... En fait, c'est Bertrand Lamblot. A l'entrée, Boris se plante devant lui. Lamblot le dévisage et lui dit : « Non, mais c'est dingue ! Je parlais de vous aujourd'hui même à Maxime Nucci [alias Yodelice, en charge du prochain album]. Johnny a lu vos textes. Il les aime. »

Septembre 2017. Lamblot l'appelle : « Maxime et Yarol ont retenu « Tomber encore ». Passez chez Warner. Le morceau est prêt. » Le son est mis à fond. C'est l'extase : la voix de Johnny est posée sur son texte. Boris manque d'en tomber à la renverse ! Une star, une vraie, a choisi la chanson d'un inconnu. Mieux encore, celle d'un fan. Pour Boris, c'est « comme si Johnny, là où il est, saluait tous ses fans ». ■



PRINCE DES TÉNÈBRES POUR SMET

En 2008, Johnny pose en Dracula des temps modernes pour le catalogue très gothique de la marque Smet de son ami le styliste Christian Audigier. La séance photo a lieu au Boardner's, un bar de Hollywood où fut tourné « Une nuit en enfer », film hémoglobino-déjanté de Robert Rodriguez.

Photo RENAUD CORLOUER

HABITS DE LUMIÈRE



Dandy rock, Johnny, depuis son enfance déraciné, a toujours maîtrisé les codes de la mode, sachant, au gré des époques, se créer des personnages hors norme. Des jeans, des bottes et des blousons à carreaux casual sortis tout droit des surplus américains, il va passer à un look d'influence country western lorsqu'il se produit à l'Alhambra-Maurice Chevalier, en 1960. Pour ses premiers Olympia, le rockeur français opte pour plus d'élégance avec des smokings pailletés confectionnés par le tailleur Pierre Faivret. Avec la gloire, les plus grands créateurs vont batailler pour habiller de lumière le phénomène Hallyday. Jean Bouquin, prince du hippie chic, lui crée des vêtements de peau pour le Palais des Sports, en 1969. Deux ans plus tard, c'est au jeune Yves Saint Laurent que revient la mission d'habiller l'idole. Puis c'est au tour de Marc Bohan, la star de chez Dior, de s'attaquer aux tenues de scène pour la «Johnny Hallyday Story» de 1976, puis de «L'Ange aux yeux de laser» du Pavillon de Paris, en 1979. Caméléon fashion, Johnny revient, dans les années 1980, à une dégaine plus rockabilly sous l'impulsion de Nudie's, l'un des tailleurs d'Elvis Presley, avant d'endosser les fourrures, les clous et les chaînes du «Survivant», guerrier post-apocalyptique. L'arrivée de Michel Berger correspond à celle des Girbaud qui imaginent pour le «Chanteur abandonné» une longue silhouette élégante vêtue d'un sobre costume noir pour son premier Bercy cuvée 1987. Six ans plus tard, c'est dans un Perfecto cotte de maille signé Jean-Claude Jitrois que Johnny traverse la foule du Parc des Princes. Suivront Tom Ford, Gucci, Jean Paul Gaultier, Franck Sorbier, Sarah Burton, la styliste d'Alexander McQueen, et même le grand Karl Lagerfeld qui, sous l'impulsion de Caroline de Maigret, la compagne du guitariste Yarol Poupaud, mettra sa légendaire patte sur le vestiaire Hallyday.

IL AIME CHANGER DE PEAU, SE DÉGUISER

A ses débuts, Johnny voulait être acteur, il vivait dans l'imaginaire et s'inventait des mondes et des personnages. C'est avec un réel plaisir qu'il a endossé pour Paris Match ce costume de père Noël en 1977.

Photo BENJAMIN AUGER





A la ville comme à la scène, ce prince de l'élegance connaît la « puissance des fringues ». Les couturiers disent de lui que c'est un sapeur au goût très sophistiqué, à même de porter du sur-mesure anglais taillé à Saville Row aussi bien qu'un blouson noir.

En 1982, au Palais des Sports, il s'invente un alter ego entre *Mad Max* et *Rahan* pour les besoins de son spectacle « Le survivant ». Bardé de cuir, de fourrure, de bracelets de force, il affronte des monstres d'apocalypse. Tout autre que lui se serait couvert de ridicule, lui reste crédible dans ses excès.



En 1996, lors des Francofolies de La Rochelle et à Las Vegas, relooké de zèbre par Léonard et extensions blondes lui balayant les épaules, Johnny s'est créé une dégaine très rock californien.

Le Johnny cru 1971, serviette de plage et torse bronzé lors d'un shooting pour *Match*. Il a toujours su se mettre en scène, sachant se créer, au fil des ans, une image d'icône de mode et de séducteur absolu qui nourrit sa légende.



JEAN-PHILIPPE, UN COW-BOY DE 13 ANS

Le 15 juin 1956, pour son anniversaire, l'enfant de la balle se produit sur la scène de l'Atlantic Palace de Copenhague pendant le show des Halliday's.

Son cousin Lee lui a fait envoyer cette véritable tenue de cow-boy par ses parents, natifs de l'Oklahoma.

Photo DANIEL FRASNAY

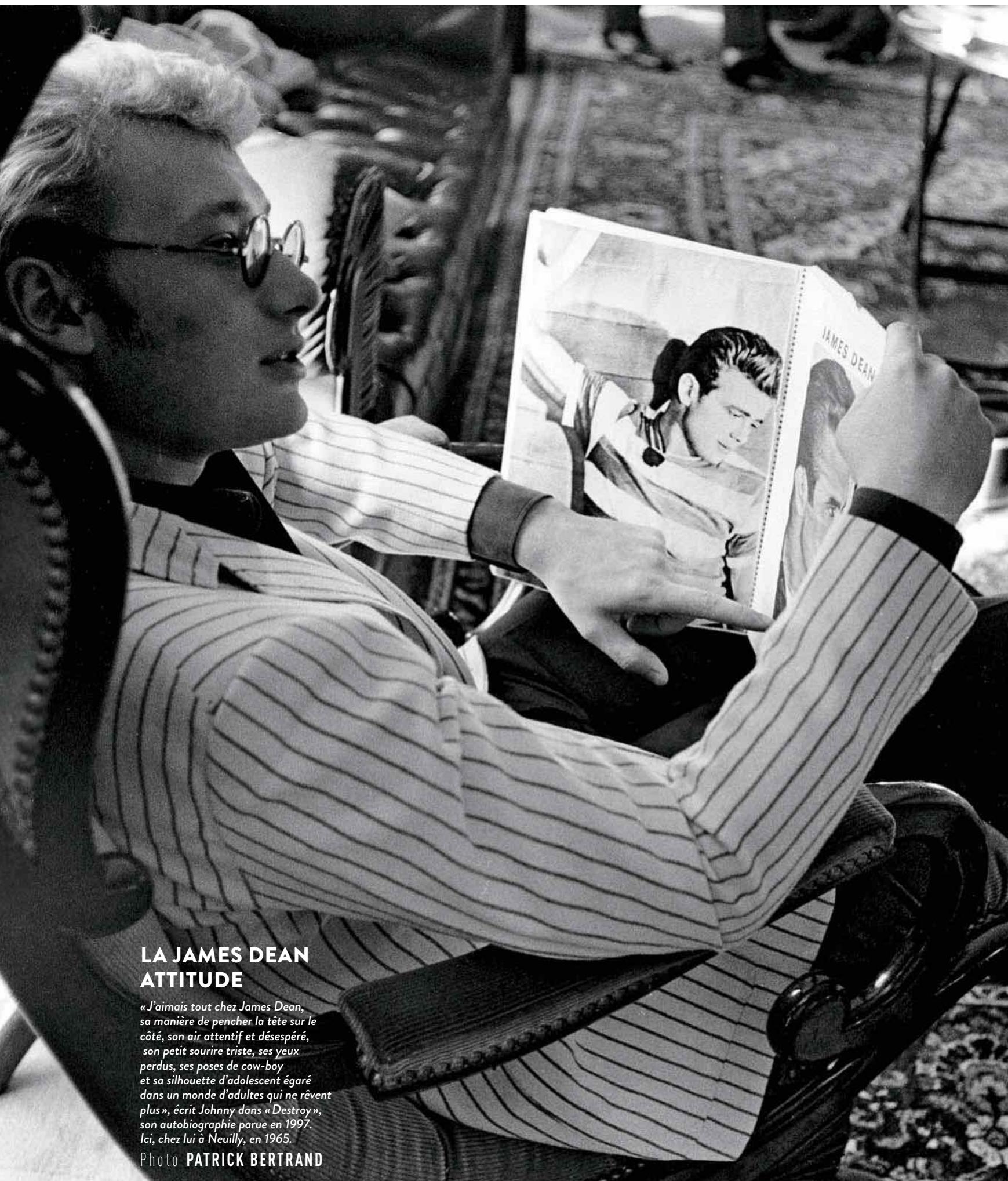




“MON AMÉRIQUE À MOI”

C'est sa terre promise, celle sur laquelle il a bâti très tôt sa légende, celle du mythe de la route à la manière de Jack Kerouac, celle des grands espaces symboles de liberté. Philippe Labro en fera « Mon Amérique à moi », une de ses grandes chansons. Pour son ami le créateur François Girbaud, « Hallyday reste l'archétype parfait du cowboyplayboy adapté au XX^e siècle ». Un avis que partageait Yves Montand : « Johnny, ce qui m'a d'abord frappé, c'est ton style, ton côté Gary Cooper jeune. » Go west...

Photo DANIEL ANGELI



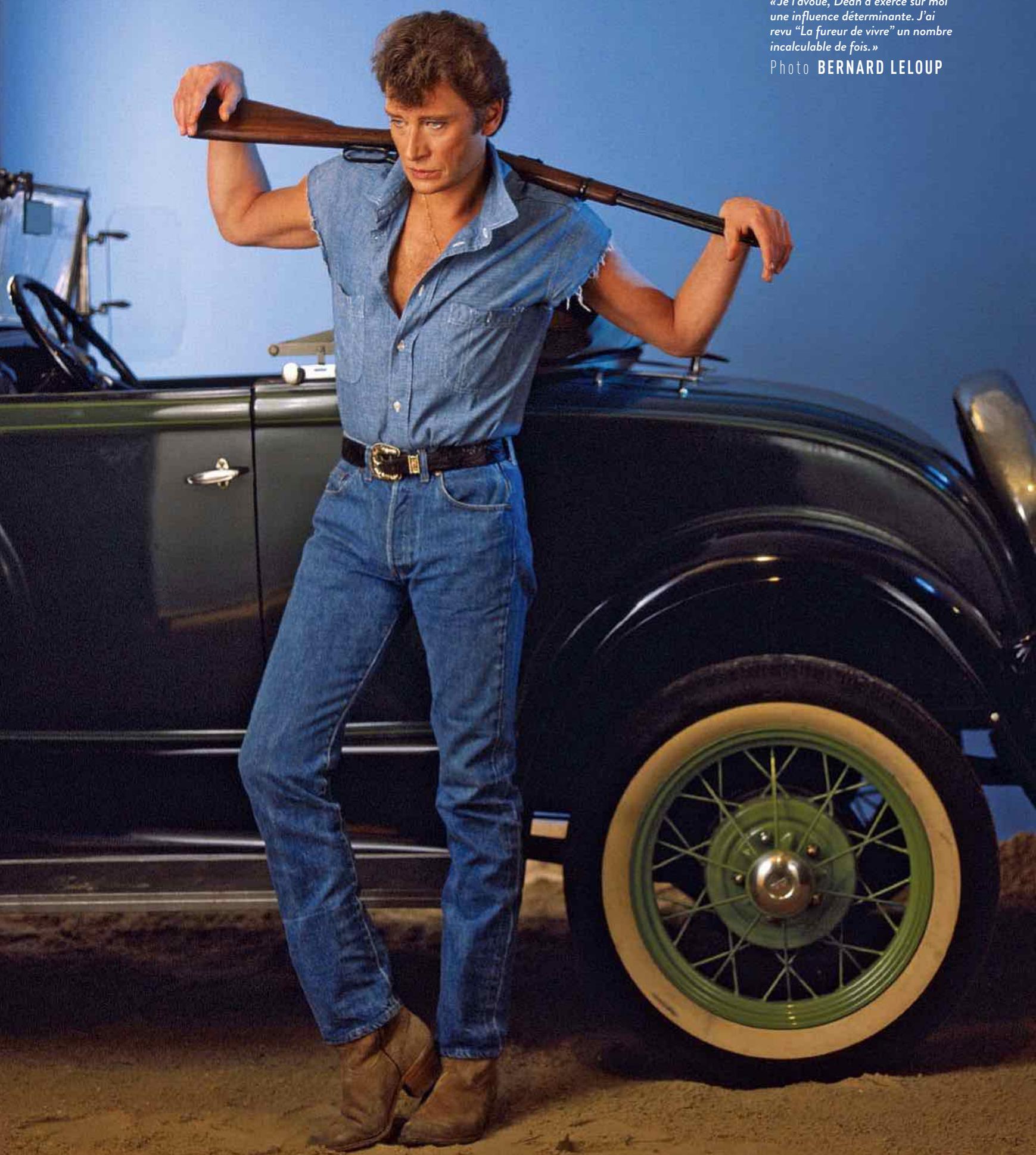
LA JAMES DEAN ATTITUDE

«J'aimais tout chez James Dean, sa manière de pencher la tête sur le côté, son air attentif et désespéré, son petit sourire triste, ses yeux perdus, ses poses de cow-boy et sa silhouette d'adolescent égaré dans un monde d'adultes qui ne rêvent plus», écrit Johnny dans «Destroy», son autobiographie parue en 1997. Ici, chez lui à Neuilly, en 1965.

Photo PATRICK BERTRAND

Hommage cinématographique, le rockeur mime ici une pose célèbre de son acteur vénéré, celle de « Géant », en 1956, que celui-ci tourna avec Elizabeth Taylor et Rock Hudson. « Je l'avoue, Dean a exercé sur moi une influence déterminante. J'ai revu « La fureur de vivre » un nombre incalculable de fois. »

Photo BERNARD LELOUP





A L'OUEST TOUJOURS

Chacune de ses traversées des Etats-Unis – ici, en 2007 sur la mythique route 66 – passait par le Nouveau-Mexique et sa capitale, Santa Fe, où son amie Nathalie Kent possède une boutique de bottes et de bijoux indiens. Jim, son compagnon, photographe et ancien champion de rodéo, sera de tous les road trips.

Photo STÉPHANE KYNDT

Baraqué, le cheveu épais et blond, l'œil bleu émeraude, des pommettes saillantes, un sourire facile et éclatant, un déhanchement dû au port des santiags mais aussi à sa propre nature, à ces jambes un peu arquées, le faisant chalouper comme un matelot ou un boxeur, quelque chose d'exotique sur le visage, comme s'il y avait du sang indien en lui, drôle d'allure, sensuel, presque sauvage, il avait tout d'un Américain.

Et pourtant, il ne l'était guère, Johnny, car il était l'enfant d'un père belge, enfant ballotté, enfant de la roulotte, devenu, par sa force, sa volonté et la magnitude de son rêve, effectivement américain, différent du reste de la troupe de gosses qui lança la mode yé-yé pour révolutionner la chanson française.

A ses débuts, je crois même qu'il se présentait ainsi : « Je suis un Américain. » Il devait son nom à l'homme qui l'adopta, Lee Ketcham, et qui inventa ce patronyme pour lui-même et son épouse Desta. Il le devait surtout à sa fascination pour le rock venu de là-bas, le cinéma de là-bas, les accessoires de la modernité, tous venus de là-bas. En ce sens, il était contemporain, totalement ancré dans son époque, fin des fifties et début des sixties, à l'apex de l'américanisation. Un soir, longtemps après notre première rencontre, alors que nous avions développé une amitié qui n'a jamais connu un seul nuage, je lui demandais ce que représentait l'Amérique pour lui. « Ça », me dit-il en tendant la main vers le pare-brise de la limo qui nous emmenait dans le New Jersey pour écouter James Brown. Il montrait l'asphalte luisant, les lumières d'un « diner », les néons des panneaux publicitaires, l'espace noir troué par les phares qui dévoilaient les couleurs d'un tableau d'Edward Hopper : « Ça. La route. C'est-à-dire la liberté. »

Il avait toujours aimé la route américaine, qui lui apportait cette sensation qui court dans toute la littérature, de Kerouac à Mailer, de Steinbeck à Mark Twain, le goût de l'espace, la confrontation avec la nature, l'air et le vent, les rencontres avec les inconnus. Tout ce qui ressemblait au cinéma puisque le cinéma américain reproduisait la vie. C'est une des deux ou trois choses que je sais de lui, sa passion

JOHNNY « JE SUIS UN AMÉRICAIN »

Par PHILIPPE LABRO



En cow-boy ou en Indien, dans son cœur le Far West est toujours à l'honneur. Ci-dessus, en 2006, il organise une fête mémorable à Paris, pour ses dix ans de mariage avec Laeticia. A dr. : en 2013, coiffé d'une parure de chef à l'occasion d'une soirée navajo, chez lui, à Los Angeles.

pour le cinéma. Je me souviens d'une conversation de plus d'une heure lors du succès de « L'homme du train », de Patrice Leconte. Il passe en revue Gabin, Ventura, Belmondo, Delon, Burt Lancaster, Humphrey Bogart. Il dit des choses très justes : « Leur crédibilité passe par leur densité physique. »

Il est très heureux de son rôle et de sa complicité avec Jean Rochefort et espère que, enfin, le public ne verra plus à l'écran « le chanteur » mais « l'acteur », comme ce fut le cas pour Sinatra ou Montand. Il avait malheureusement tort : son image, son impact, son emprise sur des générations entières de spectateurs de ses concerts, acheteurs de ses albums, télémaniaques de ses shows, ont été tellement forts que rarement, à sa grande déception, les gens l'ont envisagé comme un comédien. Il reçut tout de même le Prix Jean-Gabin pour ce rôle dans « L'homme du train ». Il n'empêche : Hallyday, c'est Johnny, et Johnny, c'est la scène ! Le Palais de Sports, le Parc des Princes, le Stade de France, la tour Eiffel. C'est l'idole absolue, l'icône sans rival, le nom et le visage les plus populaires de France. La voix, le corps, le geste, qui se sont imprimés dans l'inconscient collectif français. Il est, donc, seul au sommet. Il le sait, mais cela ne lui monte jamais à la tête, je peux en témoigner : « Ça se passe bien, je fais mon travail. »

Alors le voici, guitare à la main, habillé de cuir ou de strass, allumant le feu tel un forgeron et sachant l'éteindre, autant à l'aise dans le rock que dans la mélodie d'amour. Il donne tout ce qu'il a avec sa surpuissance de séduction et d'entraînement. Au fil des décennies, il a pris de l'ampleur. Les expériences de la vie, chutes et désespoirs, illusions perdues et combats gagnés ont fabriqué une voix plus mûre, plus envoûtante, plus énergique, et qui

étonne même ceux qu'il n'arrive pas à convaincre. Il faut l'avoir entendu au moins une fois en direct, « pour de vrai », comme disent les enfants, afin de mieux comprendre la durée et l'étendue de son pouvoir d'attraction.

ETERNELLE QUÊTE DE L'AMOUR

Comme on le dit des athlètes, un Mohamed Ali, un Usain Bolt, un Teddy Riner, c'est un chanteur de haut niveau, capable de se surpasser et de ne jamais se contenter de son acquis. Mais dans le cas de Johnny Hallyday, la recherche du résultat n'est rien par rapport à la recherche d'amour. Toute sa vie, ou presque, il a cherché l'amour. Avec ses pièges, ses extravagances, ses abandons. Finalement, il n'a chanté que cela. Qu'il l'ait trouvé avec Laeticia, et grâce à Laeticia, apporte la note finale à ce parcours étoilé, ce chemin de lumière autant que de souffrance. Dans sa loge, après le spectacle, après la douche, il est calme et rassuré, « non, je ne suis pas trop fatigué », et il attend sa femme, toujours anxieux d'entendre son jugement, même s'il sait qu'elle lui dira que « tout était bien ».

Un sourire mystérieux apparaît sur ses lèvres. Je le quitte. Si j'en parle au présent, c'est parce que j'ai du mal à le croire mort.

A mesure que toute la France va le pleurer, il vivra de plus en plus. Ils sont peu nombreux à avoir franchi la barrière invisible qui vous sépare du réel pour entrer dans la légende : Johnny Légende. ■





SON DERNIER ÉTÉ

Une escapade en mer avant la fin des vacances. Ici, il est seul maître à bord, personne ne le dérange, ne lui demande de selfies.



A SAINT-BARTH, IL REPRENDS DES FORCES

Le héros est épuisé, mais il fait tout pour maintenir le cap. En novembre 2016, Johnny a appris qu'il souffrait d'un cancer, et il espère toujours gagner la bataille. Il a si souvent combattu la mort. Malgré la fatigue, malgré les traitements, il a assuré, en juillet 2017, la tournée des Vieilles Canailles... entre deux bouffées d'oxygène. En août, il peut enfin retrouver Saint-Barthélemy, son ultime refuge. Ses forces, il les puise désormais dans la solitude d'une sortie en mer. Ou dans le cercle restreint de sa famille et de quelques amis. Il a tellement de choses à faire encore. Comme cet album... qu'il n'achèvera jamais: le 5 décembre 2017, à 22 h 30, Johnny prend le large, pour toujours.

Vertiges de l'amour

De la tournée des Vieilles Canailles au travail sur le nouvel album, le chanteur s'étourdit de projets comme dans un sauve-qui-peut.

Par **BENJAMIN LOCOGE**

E 29 MAI 2017, JOHNNY A LE CŒUR LOURD.

CERTES, IL S'APPRÈTE À RETROUVER SON PUBLIC. MAIS LE ROCKER EST MALADE. Les dernières chimios l'ont épuisé. Dans son entourage, beaucoup ont douté de la nécessité de cette tournée des Vieilles Canailles. A Paris, les rumeurs annonçant l'annulation pure et simple se multiplient. Mais Johnny a été clair. Presque rude, quand il a dit à Laeticia : « Si je ne fais pas ces concerts, je meurs. » Son épouse sait le besoin animal qu'a son homme de retrouver la scène. Et elle sait combien cette ferveur peut lui faire du bien, lui qu'elle a vu si malheureux après avoir annoncé ses adieux, en 2009. Alors, les Hallyday ont dit oui. Oui à une tournée un peu spéciale, puisque tout le monde sait que Johnny n'est pas au mieux de sa forme. Tout a été mis en place pour lui garantir confort et tranquillité.

Mais au fond, oui, au fond, Johnny a très peur de quitter sa terre promise pour la dernière fois. Les médecins qui ont mis au point son protocole de soins à l'hôpital Cedars-Sinai de Los Angeles sont en relation étroite avec le Pr David Khayat. Le cancérologue immensément reconnu va personnellement s'occuper de lui en France, avec le Pr Alain Toledano. Seul hic, le traitement contre la maladie ne peut pas s'arrêter le temps de la tournée.

A peine Johnny a-t-il posé le pied à Paris, début juin, qu'il doit immédiatement filer à l'Hôpital américain afin d'y subir une séance de chimiothérapie. Lui qui a toujours eu l'hôpital en horreur – au point d'en sortir de son propre chef, en 2009, contre l'avis de son médecin, Stéphane Delajoux – semble résigné. Pourtant, il reçoit un vrai traitement de cheval. C'est Françoise Hardy qui, quelques mois plus tard, racontera combien il était un patient hors normes. « Johnny a eu une réaction incroyable, vu les doses qu'on lui administrait », confiera la chanteuse. Mais, pour l'heure, Johnny rejoint sa maison de Marnes-la-Coquette, une demeure qu'il ne peut plus voir en peinture depuis que, après un déjeuner arrosé, le gardien a fait usage de son arme contre une voiture d'amis. Alors Johnny fait contre mauvaise fortune bon cœur.

Les répétitions des Vieilles Canailles ont évidemment été réduites au strict nécessaire. Le spectacle étant quasi identique à celui créé en 2014, il n'est pas question de longs filages qui épousseraient Johnny. Les musiciens – principalement ceux d'Eddy Mitchell – se sont retrouvés deux semaines auparavant. Johnny, Eddy et Jacques eux se réunissent le 4 juin à La Seine musicale, heureux de se serrer enfin dans les bras. « Il y avait beaucoup de

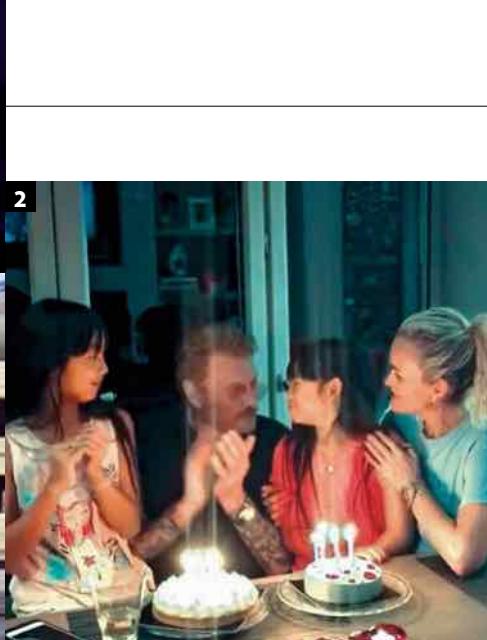
pudeur, se souvient Eddy Mitchell. Nous ne sommes pas du genre à donner dans les grandes effusions. » Les Canailles enregistrent un entretien pour le J.T. de TF1 le 4 juin, donnent une conférence de presse le 6, mais annulent les autres rendez-vous médiatiques. Johnny n'a pas envie de parler de lui, encore moins de sa santé. Il consent à dire qu'il se bat, « entouré de [sa] femme et de [ses] filles », et que, « oui, cette tournée est bénéfique moralement », sans s'épancher plus longuement.

TOUTE L'ÉQUIPE PREND LE CHEMIN DE LILLE LE 8 JUIN. TOUT LE MONDE SAUF JOHNNY, QUI DOIT SUBIR UNE NOUVELLE CHIMIO. Le 9, jour de l'unique filage en conditions réelles, il déclare forfait. Il a besoin de repos avant la première et veut se préserver. Une panique légère gagne la production. « Tout à coup, se souvient un membre de l'organisation, c'est devenu Fort Knox. Personne n'osait dire que Johnny n'était pas là, pour mieux conjurer le sort. On a tous eu peur qu'il annule. » Mais non. Quand Sébastien Farran annonce que Johnny est en route pour Lille, le 10 juin, l'équipe pousse un grand ouf de soulagement. Ce n'est, en réalité, que le début d'une longue épreuve de trois semaines.

Au stade Pierre-Mauroy, l'ambiance monte à nouveau d'un cran lorsque la voiture du rocker pénètre dans l'arène. Johnny s'engouffre dans sa loge, dont il ne sortira qu'au dernier moment. Jacques et Eddy sont priés de se tenir prêts. Et lorsque, à 20 h 30, l'idole fait son apparition sur scène entourée de ses deux complices, la foule rugit plus fort que jamais. Seulement voilà. A la troisième chanson, Johnny a du mal à rester debout. Il attrape un tabouret, manquant tomber, et sort de scène une fois le titre terminé. Backstage, une bouteille d'oxygène l'attend pour l'aider à reprendre son souffle. Eddy et Jacques tentent de combler l'espace, ne sachant que faire. Heureusement Johnny revient pour « Quelque chose de Tennessee », qu'il interprète cette fois accoudé à Dutronc. Plus les minutes passent, plus le public est tendu. Johnny s'appuie sur le piano, s'assoit sur un tabouret en fond de scène, laisse ses camarades sur le devant. Le concert arrive péniblement à sa fin. Mais il a été au bout ! En coulisse, Eddy explose : « Impossible de voir Johnny souffrir autant. On doit tout revoir. » Dès le lendemain, à Bruxelles, les Canailles chanteront tous assis sur des tabourets. Mais, dès le lendemain aussi, Johnny va mieux. Le feu sacré est allumé en lui, les hurlements de la foule lui ont fait un bien fou. D'autant que ce dimanche 11 juin, ses fans lui ont préparé *Suite p. 86*



1 et 2. En famille à Saint-Barth, en août 2017. Le chanteur n'a plus que quatre mois à vivre. Laeticia partage ses instants de bonheur sur Instagram : « Love is all we need. Fuck cancer. »



2

1

3. La main sur le cœur, Johnny écoute la dernière note d'Eddy Mitchell lors du concert des Vieilles Canailles.

4. Un peignoir jeté sur les épaules, il rejoint son ange gardien, sa femme, quelques minutes après la fin du concert du dimanche 25 juin 2017, à Paris.

5 et 6. Séance d'enregistrement pour son nouvel album au Studio Guillaume Tell, à Suresnes, le 30 septembre 2017. De quoi oublier les tourments de la maladie.



3



4



5 6



une surprise qui l'émeut aux larmes. A peine sa Mercedes a-t-elle franchi la frontière franco-belge que voilà une horde de motards à ses côtés. Ils sont une petite cinquantaine, en Harley pour la plupart, formant un cortège autour du véhicule qu'ils accompagnent jusqu'aux grilles du Palais 12. Laeticia filme l'événement. Johnny ne dit pas un mot, mais son regard est embué. Ce jour-là, il comprend une fois encore ce qu'il doit à son public.

De ville en ville, de soir en soir, de Genève à Clermont, Strasbourg ou Amnéville, Johnny reprend du poil de la bête. L'objectif est d'être au top de sa forme pour les concerts des 24 et 25 juin, prévus à Paris, d'autant que celui du 24 sera diffusé en direct sur TF1. Mais contrairement aux tournées précédentes, l'ambiance post-concert n'est pas à la fête. Johnny a vraiment besoin de se ménager et n'a plus envie d'aller dîner tous les soirs dans les grands restaurants de province, comme il en avait l'habitude. Et, malgré la qualité grandissante des shows, il doit toujours sortir au milieu du concert pour prendre de l'oxygène. « Il m'a vraiment impressionné, raconte Eddy Mitchell. Nous avons fini par dîner tous les trois, Johnny, Laeticia et moi, après le concert de Clermont, mi-juin. Ce soir-là, il était vraiment en forme. On a refait le monde, on a évoqué nos débuts, on a chanté nos pires chansons. » D'autres soirs, l'ambiance est plus électrique car il se sent diminué et affiche sa mauvaise humeur... Comment lui en vouloir ? Les concerts parisiens se déroulent sans trop d'accrocs. Le set a gagné en cohérence, Johnny est bien en voix et dédie comme tous les soirs le show « à ma femme Laeticia et à mes filles Jade et Joy ». Le public n'a d'yeux que pour lui. Si certains avaient hésité à prendre leur billet vu les tarifs exorbitants, les fans ont répondu plus que présents. Le dimanche soir, Johnny reçoit même dans sa loge la visite d'Emmanuel et Brigitte Macron. Laeticia est estomaquée par le courage et la force de son homme. « Il nous a fait perdre la tête, nous amenant dans tant de degrés d'émotion, nous faisant voyager de l'angoisse à l'explosion de joie », s'émerveille-t-elle devant ses amies.

UNE FOIS LES CONCERTS DE PARIS PASSÉS, L'ATMOSPHÈRE SE DÉTEND ENFIN. IL NE RESTE QUE SEPT DATES JUSQU'À LA DERNIÈRE. Pour Johnny, c'est un déchirement. Le 5 juillet, lors de l'ultime soirée à Carcassonne, dans le magnifique théâtre antique, il fait monter ses filles sur scène. Jamais il ne s'était

permis un tel geste. Jade et Joy se contentent de taper dans les mains à ses côtés. Mais les fans y voient un symbole fort : « Et si Johnny nous disait là que c'est son dernier concert ? » Personne ne veut le croire, encore moins l'imaginer. A la fin, alors que Jacques et Eddy ont déjà regagné les loges, Johnny revient. Comme à ses débuts, il va toucher physiquement son public. Un dernier regard, une dernière poignée de main. Et voilà. C'est fini. Le rockeur a tiré sa révérence scénique avec, probablement, énormément d'émotion. Mais il ne dit rien. Le dîner de fin de tournée est remis à plus tard. Tout le monde préfère penser « à la prochaine fois,

à la suite »... Eddy, mélancolique, a filé à l'anglaise, sans saluer ses camarades. « Johnny a eu beaucoup de peine ce soir-là, raconte un proche, il aurait apprécié plus de compassion et d'empathie de la part de son vieux pote. » D'autant que, pour les Hallyday, une nouvelle étape démarre. Johnny doit retrouver l'Hôpital américain avant de pouvoir s'envoler pour Saint-Barth.

JOHNNY ET LAETICIA VEULENT GAGNER LEUR PARADIS CARIBÉEN AU PLUS VITE. MAIS LA FAMILLE S'INSTALLE D'ABORD AU SOFITEL DE QUIBERON. Johnny a toujours aimé l'endroit, il y est venu à maintes reprises pour des cures de remise en forme. Cette fois, c'est une cure de repos dont il a besoin avant d'affronter les prochaines chimios. Et, mi-juillet, il est de nouveau admis à l'Hôpital américain. Durant toute cette période « française », Johnny voit le moins de monde possible. Seule Laeticia l'entoure jour et nuit, ne le lâchant pas une seconde. Le rockeur est un loup solitaire face à la maladie, un ogre face à la vie, mais un mutique dès qu'il s'agit de parler de soi. Laeticia doit vivre avec les sautes d'humeur d'un homme qui combat un cancer agressif. Les journées s'étirent et se ressemblent. Johnny se lève tard, mange peu, dort une partie de l'après-midi et, surtout, attend le feu vert des médecins afin de décoller pour Saint-Barth.

Le 27 juillet, la famille Hallyday fête les 9 ans de Joy. La plus délurée des enfants du couple est un sacré phénomène, très expressive, très fière de son papa. Laeticia publie une vidéo où l'on voit Johnny lui chanter un « happy birthday » tonitruant, car, cette fois, les médecins ont donné leur accord pour le départ vers les Caraïbes. Et ça, c'est une sacrée bonne nouvelle.

Le lendemain, Jean-Claude Darmon embarque tout le monde dans son jet. Et le 28 au soir, Johnny poste fièrement sur son compte Instagram une photo de lui au bord de sa piscine, entièrement vêtu de noir, casquette sur la tête. En légende, il écrit : « Bonjour Saint-Barth, le bonheur d'être là en famille. » Le rockeur s'est totalement entiché de sa villa Jade. Elle est la maison du bonheur, celle où il peut jouir d'une vraie tranquillité tout en recevant des amis dans les bungalows attenants. « Surtout, raconte l'un d'eux, Johnny apprécie qu'on lui foute une paix royale. A Saint-Barth, personne ne le dérange, personne ne lui demande une photo ou un autographe. Quand Paul McCartney débarque, on se comporte de la même façon. Les stars aiment l'île parce qu'elles y sont peinardes. » Malgré sa réputation de fêtard, Johnny n'a que très peu participé aux sauteries locales. Certes, ses rares apparitions dans les restaurants branchés, comme le Nikki Beach, sont immédiatement relayées sur les réseaux sociaux. Mais, en cet été 2017, il se tient au service minimum. Il n'a d'ailleurs pas vraiment envie de quitter son transat ou son rocking-chair, près de la télé. Comme presque tous les étés, Laeticia a convié son amie Marie Poniatowski et son mari, Pierre Rambaldi, à se joindre à eux. Marie est une vraie confidente pour Laeticia ; Pierre, un vrai pote pour Johnny. Ils n'attendent rien en retour et tiennent à leur statut « dans l'ombre ». Les journées sont pourtant un peu moins fun qu'autrefois. Johnny souffre en silence.

Terriblement atteint, il ne dit rien du mal qui le frappe. Son humeur donne le « la » du quotidien. Un Johnny en forme promet une journée plus douce. Mais, dans le fond, personne n'est dupe. Laeticia, comme chaque année, a fait appel à des gens de l'île pour l'aider à organiser l'anniversaire de Jade qui fête ses 13 ans le 3 août. Johnny tente de donner le change. Mais il se retire rapidement dans sa chambre. « On sentait bien que c'était un homme malade, fatigué, raconte un participant. Il y avait comme une chape de plomb dans la maison, ce jour-là. »

Laeticia, elle, doit tenir bon. Elle sait que pour aider Johnny à guérir, il lui faut beaucoup, beaucoup d'amour. Alors, elle fait front. En attendant, Johnny a trouvé une façon de continuer à se

**C'EST UN OGRE
FACE À LA VIE MAIS
UN LOUP SOLITAIRE
FACE À LA MALADIE.
IL EST MUTIQUE
DÈS QU'IL S'AGIT DE
PARLER DE SOI**



BAISSER DE RIDEAU

Ses filles, Joy et Jade, le rejoignent sur scène lors du dernier rendez-vous de la tournée des Vieilles Canailles, à Carcassonne, le 5 juillet 2017.

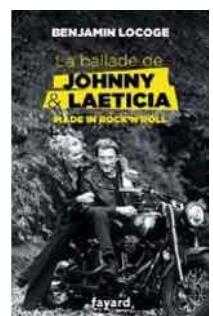
battre. Quoi de mieux que le travail pour ne pas ronger son frein ? Le 7 août, le voilà qui poste sur son compte : « 2018 soon the new rock tour. » Stupeur générale. Sébastien Farran comme Pierre-Alexandre Vertadier, producteur de ses concerts, au courant de rien, n'osaient même pas aborder l'idée d'une prochaine tournée. Johnny, lui, adore ce genre de provocation. Les fans réagissent, le félicitent déjà. Au même moment, il écrit à Christophe Miossec. Le rockeur a beaucoup apprécié deux titres qu'il a signés sur son dernier album. Alors que Johnny doit finir son prochain disque, il décide que, finalement, il n'en fera pas un, mais deux. Le premier sera composé d'inédits, le second, de reprises, notamment de Creedence Clearwater Revival. « Il m'a demandé par e-mail de travailler à des adaptations de leurs chansons », confirme Miossec, auteur également du texte de « Back in L.A. », l'une des chansons originales inédites. Personne ne sait si cette frénésie est un sauve-qui-peut ou une réelle envie. Probablement un peu des deux.

EN TOUT CAS, JOHNNY EST EN ÉBULLITION. LE 7 AOÛT, IL ACCEPTE ÉGALEMENT DE FAIRE UNE VIRÉE AU ST BARTH, LA BOÎTE DE L'ÎLE. Mais lui qui n'hésitait pas à prendre le micro pour chanter avec les musiciens locaux est plutôt taciturne. Comme s'il ne voulait plus de cette vie-là. Quelques jours plus tard, il veut déjeuner en ville. Johnny et les siens arrivent au Maya's Restaurant, où se trouve le photographe Gilles Bensimon. Ce dernier se lève pour saluer le rockeur, qu'il a notamment shooté pour Match. « Je l'ai trouvé serein », raconte Gilles, qui s'étonne de recevoir, vingt-quatre heures plus tard, un coup de téléphone de Laeticia : « Tu peux venir déjeuner demain ? » Gilles s'exécute, laisse son appareil chez lui et s'installe à côté du boss, qui a fait venir des huîtres de Bretagne pour l'occasion. « On a parlé de tout et de rien. Il y avait

un peu de monde à table et il était comme toujours, dans son univers. » Alors que Bensimon tente d'engager la conversation sur la présence des Hallyday à Saint-Barth l'hiver prochain, Johnny lui prend la main. « Tu sais, Gilles, dès l'hiver prochain, je serai de plus en plus là. » Bensimon ne réagit pas. « Rétrospectivement, admit-il, je me dis qu'il savait qu'il était condamné. Qu'il profitait de ses derniers instants de bonheur. » A l'heure du départ, Johnny tient à être photographié avec Gilles et Laeticia. « J'ai été encore plus étonné qu'il mette la photo sur Instagram le soir même », raconte Bensimon, tout remué par le souvenir. D'autres refusent de s'épancher. Le guitariste Manu Lanvin, fils de Gérard, qui s'est naguère produit en première partie de Johnny, n'a pas le cœur à évoquer les moments passés à Saint-Barth à cette époque. Par pudeur. Etonnamment, ni Laura ni David n'ont pris le chemin de Saint-Barth lors de ces dernières vacances, une villa Jade où ils n'ont jamais mis les pieds malgré les multiples invitations de Laeticia. Un jour, peut-être, l'histoire dira pourquoi... A lire : « La Ballade de Johnny et Laeticia », de Benjamin Locoge, éd. Fayard.

Car tout le monde sait que cette parenthèse enchantée a une fin programmée. Début septembre, Johnny a rendez-vous à Paris avec ses médecins : de nouvelles prises de sang, un nouveau traitement... Laeticia s'accroche. Elle croit dur comme fer à la puissance de son homme, solide comme un roc dans l'adversité, capable de renverser des montagnes tellement il aime la vie ! Pour l'instant, Johnny sait qu'une semaine d'enregistrement l'attend. Alors, il quitte Saint-Barth le 30 août, le cœur lourd mais l'esprit léger. Certainement pas prêt à mourir. Car il lui reste ce putain d'album à terminer. Dont il a d'ailleurs déjà songé au titre : « Made in rock'n'roll ». On ne se refait pas. ■

Benjamin Locoge





LAETICIA, JADE ET JOY REQUIEM POUR UN BONHEUR ÉVANOUI

Samedi 3 février 2018, balade de fin d'après-midi à trois sur la grande plage de Malibu en compagnie de Cheyenne, la chienne recueillie par Johnny deux ans plus tôt.

LA VIE SANS LUI

Depuis la mort de Johnny, Laeticia
veille seule sur l'avenir de leurs filles.
A 13 et 9 ans, Jade et Joy doivent
apprendre à vivre sans leur père.
Mais elles peuvent compter sur leur
mère pour les guider dans l'épreuve.
Et leur rappeler ses volontés : « Etre
droites en amour et en amitié. »



Laeticia

« C'était un guerrier. Jamais il n'a montré ses souffrances »

Un entretien avec **OLIVIER ROYANT**

ans ce bureau, rien n'a bougé. Le monde de Johnny s'est figé. Ses médiators de guitare, ses briquets, ses lunettes trônent sur une table basse décorée d'une lettre de Jade. Aux murs, encadrés, le diplôme de la Légion d'honneur et les images de toute une vie : Saint-Barth avec Laeticia, dans une loge entre Delon et Belmondo, un éclat de rire avec Sarkozy après un concert. Sur une console, des images de David et Laura enfants. Laeticia a un moment d'appréhension en entrant. Elle prend sa respiration. Ses yeux se brouillent. La présence de Johnny imprègne encore

le lieu. Elle pose sa main sur le canapé en cuir et me désigne l'endroit où il aimait se tenir : « Je ne peux pas m'asseoir là. » Alors elle prend place à l'autre extrémité. Elle sourit ; parfois, sa voix s'étouffe. C'est ici, au milieu de ses guitares et de ses gris-gris de toute une vie, que, le 5 décembre 2017, à 22 h 30, le combat de Johnny a cessé : « J'ai quitté le bureau cinq minutes pour aller à la cuisine chercher le plat que lui avait préparé son ami le chef Jean-François Piège, et on ne m'a pas laissé rentrer dans la chambre. La porte est restée fermée. Dans le regard de Daniel Dos Reis, son coach, qui était avec lui, j'ai compris que c'était fini. J'ai hurlé. A cet instant, mon monde s'est arrêté. »

Les jours précédents, les matelas des petites avaient été disposés autour du lit médicalisé de leur père. Elles lui apportaient réconfort et espoir. « Depuis la naissance de Jade, il y a quatorze ans, nous dormions ensemble, tous les quatre dans le même lit. C'était notre vie. C'est vrai que cela pouvait choquer certaines personnes. » Le lendemain du décès, Laeticia a dû se résigner à se séparer de Johnny. « Il a fallu que j'accepte qu'il s'en aille. Je l'ai gardé deux jours à la maison mais, après, on me l'a pris pour le funérarium du Mont-Valérien. J'ai passé la nuit avec lui, une dernière nuit. Mon matelas était posé à côté de lui. Il n'était plus là mais je lui parlais. Je ne sais pas s'il m'entendait. Cette nuit-là, je lui ai dit beaucoup de choses, des choses que je lui avais déjà dites. Donc je n'avais pas de remords. » Samedi, à son retour pour la première fois à Marnes-la-Coquette, il a fallu trois heures à Laeticia avant de pouvoir ouvrir la porte du bureau. « Ici, les derniers mois, tout n'a été que désespoir. Avec Jade et Joy, aidées par nos amis, nous nous sommes tenu la main et nous sommes finalement entrées dans la pièce. » Notre conversation commence et elle l'illustre par des instants de vie conservés dans la mémoire de son téléphone.

Paris Match. Comment avez-vous vécu ces dernières semaines ?

Laeticia Hallyday. Je continue à lutter pour ne pas sombrer. Je sais que son âme est là. Même s'il est invisible, il est là. Je reviens d'un road trip de six jours dans l'Utah, un de ses endroits préférés au monde. Nous avons déposé une plaque sur la porte de sa chambre d'hôtel à Mexican Hat, avec ses amis, ses « frères », comme il les appelait, Fabrice Le Ruyet, Pierre Billon, Philippe Fatien, Sébastien Farran et Dimitri Coste. A travers cette fraternité, j'ai l'impression que mon homme est toujours là. Le travail sur l'album m'a aussi aidée, la foi également. Ainsi que nos amis. Ils nous ont portées, Jade, Joy et moi, avec leur bienveillance et leur amour.

Avez-vous le sentiment que votre image a été ternie ?

Il est essentiel de rendre à mon homme sa dignité, parce que lui aussi a été sali. Il ne peut pas dire sa vérité comme il avait l'habitude de le faire. A travers moi, on a réglé certains comptes avec lui. Ceux-là ne m'appartiennent pas. Ses enfants ont réglé des comptes avec leur père absent, un lointain passé. Il y a eu beaucoup d'ameretume, d'incompréhension. Certains amis m'ont rendue responsable de les avoir écartés. Mais c'est Johnny qui tournait vite les pages et ne disait pas pourquoi. Il était parfois lâche dans sa vie, parce qu'il n'aimait pas les conflits.

Dans l'album, il y a un texte qui vous touche, c'est « Pardonne-moi » ...

J'ai beaucoup de mal à l'écouter. C'est la plus belle déclaration d'amour. Le pardon, c'est l'histoire de notre vie. Johnny avait du mal à pardonner. Quand on s'est rencontrés, il y a vingt-trois ans, nous étions deux âmes cabossées par la vie. Nos coeurs étaient liés par certaines failles. Ensemble, nous avons appris à panser ces blessures. J'ai vécu mille vies avec lui. Nous avons passé des grands moments de bonheur, mais de grandes peines aussi. J'ai traversé les épreuves, les doutes, les trahisons. Mais nous avons réussi la plus belle chose, qu'il n'avait jamais réussie avant : construire une famille.

Johnny avait beaucoup de choses à se faire pardonner ?

Il a combattu toute sa vie la souffrance et le traumatisme de l'abandon par son père et sa mère. Il m'en parlait beaucoup. A l'enterrement de son père, il était seul derrière le cercueil. Pour lui, le pardon a commencé à ce moment-là. Dans ma propre histoire, j'ai beaucoup pardonné pour essayer d'élever ma conscience par rapport aux traumatismes de mon enfance.

A quel moment apprenez-vous que Johnny est malade ?

Un jour d'octobre 2016. Johnny était rentré épais d'un road trip de deux semaines dans le Grand Ouest avec ses amis. Dès qu'il faisait deux pas, il devait s'asseoir. J'étais inquiète. Mais avec lui, j'ai connu tant de moments d'angoisse... On est partis au Cedars-Sinai pour un check-up. Et là, les médecins nous annoncent qu'il faut

revenir: "Il y a quelque chose dans les poumons, sans doute une infection. On va peut-être devoir opérer." D'après eux, c'est l'affaire de deux jours. Une semaine plus tard, on l'emmène au bloc. Je patiente. Dans les salles d'attente, aux Etats-Unis, on est avec toutes les familles. Devant, il y a une bénévole avec un téléphone. Et on attend que ce téléphone sonne. Les heures défilaient et personne n'appelait. J'ai commencé à avoir peur. Mes jambes tremblaient. Enfin, le téléphone a sonné. Le docteur est arrivé. Et devant tout le monde, il m'a annoncé très froidement que mon homme avait un cancer de stade 4. Et là, je me suis effondrée. C'est d'une telle violence ! J'étais à terre, complètement perdue.

Vous lui avez parlé le soir même ?

Je n'ai pas pu. Et les médecins m'avaient demandé de ne pas le faire. Ils voulaient d'abord étudier les différentes options, savoir si une opération était envisageable. Alors, je suis allée le voir en salle de réveil. Et c'était terrible. Mentir à mon homme ! En vingt-trois ans, je ne l'ai jamais fait. De toute façon, il pouvait tout lire dans mes yeux. Il me connaissait par cœur. Je le comprenais dans les silences. Et lui aussi. J'ai passé la nuit avec lui. Il n'arrêtait pas de répéter : "Dis-moi la vérité. Je sais que c'est un cancer. Je sais que je vais crever. Dis-moi la vérité." Le lendemain matin, les médecins lui ont parlé.

Et à ce moment-là, la guerre commence.

Oui, à la seconde même. On nous annonce qu'il n'y a pas d'opération possible. Que c'est un cancer de stade 4 et que l'issue est incertaine. J'ai refusé de m'arrêter à cela. Depuis notre rencontre, je n'ai jamais lâché. Pour lui, j'étais prête à soulever des montagnes. J'ai pris son dossier. J'ai consulté en Australie, à New York, au Texas, en Arizona, à Columbus, le Cyberknife au Portugal, les Stemcell... On a tout essayé. Le Pr Khayat et tous nos autres médecins nous ont accompagnés. On a même essayé la médecine parallèle.

En même temps, vous vous lancez dans l'aventure de l'album. Johnny annonce à ses fans qu'il a un cancer et, le lendemain, il entre en studio ! Cet album, quand commence-t-il à travailler dessus ?

En septembre 2016. Cet album, c'est celui de la survie. C'est celui d'un homme héroïque. Il s'y est raccroché pour oublier la maladie. Il se rendait au studio entre deux séances de chimio. Même un genou à terre, il ne lâchait rien, surtout pas la musique. C'était un guerrier. Jamais il ne s'est plaint. Jamais il n'a montré sa souffrance à ses amis. Ces mois ont été une immense leçon de résilience, et d'humilité.

Et puis arrive la tournée des Vieilles Canailles.

Je ne voulais pas qu'il la fasse ! J'avais peur qu'il ne tienne pas. Il était à bout de forces. Il avait des séances de chimio très violentes. Et puis, il a eu cette phrase qui m'a terrassée : "Mais si je ne fais pas cette tournée, c'est que je meurs." Finalement, il a gagné son pari. Il a réussi le miracle... et il nous a emmenés dans des degrés d'émotion folle.

Comme cette journée passée à l'hôpital de Bourg-en-Bresse, juste avant un concert ?

Le concert a lieu en plein air. Le matin, ses plaquettes sont extrêmement basses, il faut le transfuser. Des transfusions, il en avait à peu près toutes les trois semaines. Quatre heures, deux poches de sang. Là, il y a urgence. Six heures avant de monter sur scène, mon homme est parti à l'hôpital comme un soldat à la guerre, droit et sans un mot. Pour gagner du temps, on a créé un backstage dans sa chambre d'hôpital. Il vient de passer des heures avec sa perfusion, et voilà que débarquent le coiffeur et la maquilleuse, qui le préparent. Le plus fou, c'est que le public ne se rendra compte de rien ! Même pas que, derrière la scène, il y a tout un hôpital : une assistance respiratoire, deux médecins, les piqûres dans le ventre pour atténuer les effets des chimios.

Pour son dernier concert, il fait venir Jade et Joy à ses côtés.

Je ne m'y attendais pas. Nous étions en backstage. Il les a vues et il a voulu montrer l'amour inconditionnel qu'il avait pour elles. Plus tard, il leur a dit : "J'étais tellement fier, les filles ! Papa, il vous aime. Papa, il vous aime." L'amour, celui qu'on lui a donné tous les jours, a été le nerf de cette guerre.

La tournée se termine mais vous ne rentrez pas aux Etats-Unis.

Fin août, nous sommes revenus de Saint-Barth parce que le Pr Khayat avait proposé une chimio différente. Johnny devait servir de cobaye. On s'est raccrochés à cet espoir, en pensant retrouver les Etats-Unis pour la rentrée des classes. Ça s'est révélé impossible. Le cancer s'était généralisé. Fin septembre, pourtant, Johnny retourne en studio. Je me rappelle une séance très éprouvante, au point que j'ai dû aller lui chercher des patchs de morphine. C'est héroïque d'avoir pu enregistrer. Il est debout, il chante avec cette voix puissante, mais dans la douleur. Tous ses organes étaient épuisés.

Fin septembre, il a du mal à marcher. Il subit encore des opérations.

Il est dans un fauteuil roulant, à cause des fractures provoquées par les métastases osseuses. A ce moment-là, à la Salpêtrière, le Pr Jacques Chiras, un homme d'une bienveillance et d'un courage incroyables, décide de procéder à deux opérations de cimentoplastie : il s'agit d'injecter du ciment dans les os pour solidifier ceux qui sont fracturés. C'est encore le miracle. Johnny se remet debout.

Quand il revient à Marnes-la-Coquette, a-t-il le sentiment de la mission accomplie ?

Il ne pensait pas perdre. Pour lui, ce n'était pas son dernier album. Mais il s'est investi comme jamais. Les textes qu'il a choisis ont aujourd'hui une résonance différente. Même pour lui, il n'y a pas de hasard. En novembre, Johnny est hospitalisé à la clinique Bizet, mais il veut rentrer à la maison, trop de gens viennent le voir. Il a fallu que je hausse le ton pour qu'il accepte d'aller à l'hôpital : il n'arrivait plus à se nourrir ni à bouger. On est partis très tard, sans ambulance, en prenant des risques énormes. Et là, les médecins m'ont annoncé que la guerre était finie. Toute ma vie s'est écroulée. Je n'ai jamais cru une seconde qu'on allait perdre. Et lui non plus. J'ai envoyé un message à David et Laura. J'ai demandé à nos médecins, David Khayat et Alain Toledano, de leur téléphoner, même s'ils n'avaient jamais été en contact avec eux. Je ne pouvais plus tout porter. Un docteur sait trouver des mots... Moi, j'étais effondrée. J'ai passé la nuit à la clinique. Le lendemain, des amis m'ont rejoints. David et Laura aussi. Ils ont insisté pour aller dans la chambre, mais mon homme n'a pas compris. Ce n'était pas qu'il ne les aimait pas. Mais devoir leur faire face, dans cette situation, alors qu'ils ne se voyaient pas beaucoup, ça le renvoyait à sa mort. Cette mort qu'il fuyait et combattait depuis quinze mois. Il a refusé de les recevoir. Sans avoir le courage de le leur dire. Johnny n'aimait pas les conflits, on n'allait pas le changer. C'est moi qui, encore une fois, ai dû porter cela, expliquer. Ce n'est pas facile. Leur peine était réelle. Ils avaient peut-être besoin de régler certaines choses avec

Suite p. 93



L'ADIEU

Lors de l'inhumation au cimetière de Lorient, à Saint-Barth, le blanc est la couleur du deuil. Ce lundi 11 décembre 2017, Laeticia trouve le réconfort dans les bras de sa mère, Françoise. A ses côtés, David et Laura.



leur père. Mais ils avaient eu toute une vie pour le faire. On ne peut pas réparer cinquante et un ans d'une existence et trente-quatre ans d'une autre en quelques jours.

A son retour à Marnes, c'est toujours lui qui ne veut pas voir sa famille ?

Il est entré dans une colère noire et m'a demandé d'arrêter les visites. "Sors-moi tout le monde de là. C'est quoi, ce cirque ? Je vais crever ? Dis-moi que je vais crever ! Je ne vais pas crever, moi, donc dis-leur qu'ils s'en aillent." Il me disait ce qu'il n'arrivait pas à dire aux autres. C'est devenu compliqué, car il y a toujours eu dans cette famille beaucoup de non-dits, de rancune... En même temps, il fallait qu'il tienne, que je le protège. Comment faire pour l'expliquer à ses proches ? Cela a suscité des incompréhensions. Et j'ai été accablée de certains torts, alors que je n'étais pas responsable.

Avec vous, Johnny réussissait-il à évoquer sa mort ?

Oui, ça a commencé en décembre 2016, bien avant la première chimio. Mais j'étais dans la fuite. Je ne voulais pas entendre. La tombe à Saint-Barth, il m'en avait parlé il y a sept ans. "Ce sera là et pas ailleurs." Il le répétait à tous les habitants, même des inconnus, de peur que je ne respecte pas ses volontés, que je cède à la pression médiatique. Je n'ai pas trahi sa confiance, ni les promesses qu'on s'est faites. Malgré notre différence d'âge, je lui ai toujours dit que je voulais partir avant lui. Je ne pouvais pas imaginer être capable, un jour, de vivre sans lui. Mon cœur était lié au sien. Il était ma raison de vivre. Le monde entier tournait autour de lui. J'ai passé vingt-trois ans de mon existence en abnégation, en dévotion pour lui. Il était ma vie. Et j'étais tout pour lui : sa femme, sa confidente, sa sœur, sa maîtresse, son infirmière, son assistante personnelle. Comme il était tout pour moi, le garde-fou de ma conscience, l'épaule sur laquelle je pouvais poser ma tête, me confier, pleurer ou rire. Avec lui, j'ai vécu mille vies et un amour inconditionnel.

Le 9 décembre, le jour des obsèques, alors que les Français sont unis comme jamais, est-ce déjà la rupture à l'intérieur du clan Hallyday ?

Oui. J'ai essayé de comprendre la douleur de David et de Laura. Chacun vit sa peine comme il le peut. Dans la maison de Marnes, j'étais à terre, effondrée. Je hurlais. Des amis essayaient de me relever. Il m'a fallu des heures avant de pouvoir rentrer dans son bureau. Mon homme est parti à 22 h 30 le mardi. David et Laura sont arrivés à la maison le lendemain. Ce fut extrêmement douloureux, j'essayais de comprendre leur détresse. Après, ils n'ont plus jamais répondu à mes messages. Je n'ai plus eu aucune nouvelle d'eux. On a communiqué par agents et avocats interposés.

Même au moment des obsèques ?

Pour la Madeleine, il a fallu prendre les choses en main puisqu'on n'arrivait pas à les joindre. J'ai essayé d'être digne. Avec Hélène Darroze, Nadège Winter et toutes mes amies, on a choisi les poèmes, les textes, écrit les intentions de prière. J'ai appelé les musiciens. J'ai fait venir le prêtre à la maison. Cela m'a donné la force de tenir. C'était important de partager ce moment avec les Français. Johnny avait partagé toute sa vie avec eux. C'est ce qu'il aurait voulu. J'aurais aimé que David et Laura soient là. Ils ont refusé de venir me rejoindre. J'ai fermé le cercueil de mon homme toute seule. Cela a été dur aussi, ils m'ont terriblement manqué à cet instant-là.

Ils vous en voulaient de ne pas avoir pu voir leur père une dernière fois ?

J'imagine que chacun vit sa peine, sa douleur à sa manière. Parfois, on manque de courage. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais en tout cas j'ai fermé le cercueil toute seule. Ni Laura ni David n'ont voulu descendre les Champs-Elysées avec nous. On leur a proposé de venir avec nous dans l'avion que la maison de disques – c'était le dernier cadeau – avait mis à notre disposition pour aller à Saint-Barth. Ils n'ont pas voulu. Ce refus a été aussi

violent pour moi que pour mes filles. J'ai respecté leur choix, que je n'avais pas à juger. Mais, là encore, ils m'ont beaucoup manqué.

Au cimetière, on vous voit devant le cercueil tous les trois. On se dit que la famille va rester unie...

Dans le passé, malgré nos invitations, Laura et David n'ont jamais voulu venir à Saint-Barth. On peut le comprendre, ils avaient leur vie. Mais ce furent autant de rendez-vous familiaux manqués. Cela nous aurait fait plaisir qu'ils découvrent cette maison de vacances que Johnny aimait tant, son havre de paix pendant quatorze ans, rempli de lumière et de sérénité. Et ils ne sont pas venus... A Saint-Barth, j'ai fait retarder la cérémonie pour me retrouver avec eux au funérarium, rien que tous les trois, devant lui. La main sur le cercueil, j'ai essayé de trouver les mots justes, aussi pour épancher certains regrets qu'ils devaient porter en eux. Nous avons vécu ensemble un moment bouleversant. Ils m'ont écoutée. Johnny était là lui aussi. On a passé une demi-heure tous les trois. Cela m'a fait du bien de leur raconter leur père. Je voulais un moment de paix pour eux. Ensuite, nous nous sommes rendus au cimetière, avec une demi-heure de retard. Les gens ont compris. Le soir, j'avais organisé un repas à la maison. Les musiciens avaient pris leur guitare et on a célébré notre homme. Jean Reno s'est mis à chanter, Maxime a pris sa guitare, Yarol et d'autres copains aussi. Dans la triste violence de la réalité, l'amour sauve de tout. Mais Laura et David n'ont pas voulu venir. Même si cela nous a rendus tristes, on peut comprendre qu'ils aient eu une appréhension de découvrir ce lieu où ils n'étaient jamais venus auparavant. Je leur ai alors demandé si on pouvait aller les voir à leur hôtel, afin que Jade et Joy puissent les serrer dans leurs bras, en dehors de la cérémonie, dans un moment plus intime. Laura et David ont été extrêmement gentils avec les filles, leur faisant des promesses, disant qu'ils allaient venir nous voir à Los Angeles, qu'ils seraient là, qu'ils allaient nous appeler pour Noël, pour le nouvel an, que nous allions être ensemble. Cela nous a fait beaucoup de bien. Mais toutes ces promesses n'ont pas été tenues. Ils ont quitté Saint-Barth le lendemain. Et à partir de là, malgré mes messages, plus rien. Pas un seul mot à Noël ou pour le nouvel an. Les filles avaient besoin de leur frère et de leur sœur.

Elles ont vécu ça comme un abandon. Les seules nouvelles sont arrivées sous la forme d'une assignation à comparaître destinée à Jade, Joy et moi. La lettre, qui n'était même pas écrite par eux mais par les avocats, était d'une violence incroyable. La suite, on la connaît. Ils m'avaient déjà déclaré la guerre.

Cette querelle d'héritage est devenue le premier titre de l'actualité...

J'étais dans l'incompréhension absolue. Derrière la violence, j'ai vu les mensonges, les manipulations. Je n'avais reçu aucun appel téléphonique. On ne m'a pas demandé une guitare, on ne m'a rien demandé. Tout ce que Laura veut, elle peut l'avoir. Pourquoi tant de haine à mon égard ? On ne guérit rien avec la haine. Je n'éprouve aucune haine.

Suite p. 94

« J'AI FERMÉ LE CERCUEIL DE JOHNNY TOUTE SEULE. DAVID ET LAURA M'ONT TERRIBLEMENT MANQUÉ À CE MOMENT-LÀ »

« QUAND JE L'AI CONNU, JOHNNY N'AVAIT PLUS RIEN. NOTRE PATRIMOINE, ON L'A CONSTRUIT ENSEMBLE »

Certains proches de Johnny n'ont pas été tendres avec vous...

En voulez-vous à Sylvie Vartan, par exemple, pour les propos qu'elle a tenus ?

Oui, cela m'a fait énormément de peine. Elle parle d'un homme qu'elle a connu il y a cinquante ans, et Nathalie il y a trente-six ans. Ce n'était pas celui avec lequel j'ai vécu vingt-trois ans et qui est parti heureux. Un homme change avec le temps.

Les Français n'ont pas compris comment quelqu'un d'aussi généreux que Johnny, qui a passé sa vie à entretenir une tribu pouvait déshériter ses enfants...

Lui a estimé qu'il avait

protégé ses aînés de son vivant par des donations. Laura recevait une somme tous les mois depuis quinze ans, son père lui a acheté deux appartements. Son choix relève de la liberté. Dire que mon homme pouvait être manipulé, c'est mal le connaître. On l'a fait passer pour un homme sous influence. C'est absurde.

Vous n'avez pas envie de parler directement avec Laura et David ?

S'ils avaient voulu, ils l'auraient fait en février plutôt que de me déclarer la guerre. Cela aurait été tellement plus simple !

Accepter un accord financier, ne serait-ce pas la meilleure solution pour vous permettre d'avancer ?

Oui, certainement. C'est pour cela qu'il y a des mains tendues. Mais ce sont des choses qui se règlent en famille, pas sur la place publique. Tant qu'il n'y aura pas ce respect, les négociations n'avanceront pas. S'ils ne le font pas pour moi, qu'ils le fassent pour leur père.

Les Français attendaient que vous fassiez un geste.

Je l'ai fait. J'ai tendu la main. Je l'ai tendue au mois d'avril, en juin. Je la tends encore.

Concernant la fortune de Johnny, on a entendu toutes sortes de chiffres : 20, 30, 60 millions de dollars..., que Johnny avait des dettes fiscales. Quelle est la situation financière ?

Toute sa vie, Johnny a vécu à cent à l'heure, comme une rock star américaine. Il a vécu sur des avances et il a dépensé sans compter. Personne ne pouvait lui voler ses rêves, qui coûtaient parfois beaucoup d'argent et qu'il partageait avec ses amis. Sa grande générosité a fait que certaines fins de mois étaient compliquées. Quand je l'ai connu, il y a vingt-trois ans, Johnny n'avait plus rien, il devait 100 millions d'anciens francs aux impôts. On est partis de rien et on s'est reconstruits tous les deux. Notre patrimoine, on l'a construit ensemble par notre détermination. C'est ce qui est aussi présent dans son testament. On a vécu ensemble des échecs artistiques, des trahisons, des déceptions, les épreuves dans la maladie.

A quel moment Johnny a-t-il accepté de préparer l'avenir ?

Il y a dix ans, quand nous avons fait la connaissance de M^e Aradvan Amir-Aslani, l'avocat de la renaissance. Il l'a sauvé financièrement. Mon homme avait beaucoup de respect pour lui. Quand nous l'avons rencontré, nous avions du patrimoine, mais plus aucune trésorerie, même pas de quoi payer l'électricité.

Ce trust aux Etats-Unis fait-il de vous une veuve millionnaire ?

Quand Johnny habitait en France, il a fait un testament en France, et lorsque nous sommes partis vivre aux Etats-Unis, il a établi un testament aux Etats-Unis. On vivait là-bas depuis onze ans. On a fait construire la maison d'Amalfi à Los Angeles, où nous habitons encore, pour un nouveau départ, dans un besoin de stabilité, d'ancrage, de repères. Le système du trust anglo-saxon s'est imposé à lui pour me protéger, moi et mes filles. Je ne suis pas décisionnaire. Si je veux vendre un bien, je dois demander l'autorisation. Ce n'est pas que Johnny n'avait pas confiance en moi, il a mis en place ce trust pour nous protéger.

Quelle motivation l'a guidé ?

L'adoption a bousculé notre vie, a bousculé sa vie. Johnny a vraiment appris à être père avec Jade et Joy. C'était tout nouveau pour lui. Il était déterminé à les protéger. Johnny avait une phrase magnifique pour dire qu'il avait connu la misère et l'abandon, et ne voulait pas que ses filles, un jour, s'il n'était plus là, revivent ce que lui avait vécu. Ça m'avait bouleversée et, en même temps, ça m'avait projetée dans son départ. Il y a dix ans, Joy avait 2 mois, il a voulu créer un compte, placer de l'argent pour les filles, pour leurs études.

Le pays de Johnny c'est l'amour. Quel est le vôtre ?

Mon pays, c'est l'amour. [Elle sourit.] Mon cœur est lié à la France et aussi aux Etats-Unis, car cela fait des années que j'y vis.

Et c'est là où vous avez envie de vivre.

Los Angeles, c'est là où j'ai tout partagé avec Johnny, qui s'est accroché à son rêve américain toute sa vie. Il s'est même inventé un nom américain. C'étaient les années du bonheur, Los Angeles. Mes filles sont scolarisées dans une école où elles ne sont pas connues.

Quelle est la vraie Laeticia qui a vécu dans l'ombre de ce géant ?

J'existe dans son regard, déjà. Mon homme avait cette capacité incroyable de vous rendre unique, exceptionnelle. Mon combat humanitaire, mon combat de mère, tout ce que j'ai fait dans ma vie, je l'ai fait pour qu'il soit fier de moi. Tout ce qu'il faisait, c'était pour que je sois fière de lui.

Vous avez accepté cette vie rock'n'roll... Il y avait plus d'avantages que d'inconvénients ?

Ce n'était pas facile tous les jours. C'était parfois une vie de décadence. Johnny avait besoin de ces descentes aux enfers. Il disait qu'il lui fallait toucher le fond pour remonter. Il avait besoin de connaître la souffrance, la peur et la douleur pour renaître. Les dernières années, il était beaucoup plus en paix. Mais au début de notre mariage, c'était ça et je n'étais pas prête pour cette vie. Tant de fois il a frôlé la mort ! Il en avait peur et, en même temps, il la titillait. Ses démons revenaient sans cesse : la drogue, l'alcool... J'ai lutté et j'y suis arrivée. Ça aussi fut un combat pour moi.

Jade et Joy sont assez grandes pour comprendre et trop petites pour savoir. Comment les avez-vous protégées de ces épreuves ?

Johnny a tellement été dans l'espoir de les voir grandir ! Il se projetait dans le mariage de Jade, dans leurs études. Nos petites filles sont extrêmement généreuses, tournées vers les autres avec une bienveillance absolue. Ce sont deux vieilles âmes, remplies d'amour et de sagesse. Johnny avait besoin de leur transmettre beaucoup de choses. Jade a fait un exposé à l'école sur les idoles. Son héros, c'était son papa. Elle l'a interviewé. Dans cet échange, il lui raconte sa vie. C'est bouleversant. J'ai réussi quelque chose que personne n'avait réussi à lui donner. J'ai offert à mon homme la stabilité d'une famille dont il a toujours rêvé. C'est un homme heureux qui est parti, un homme en paix.

Etes-vous prête, vous, à pardonner aujourd'hui ?

Oui. J'ai pardonné tellement de fois dans ma vie ! Il faut beaucoup de courage pour pardonner, souvent les gens n'y arrivent pas. Et j'ai appris le courage avec lui. Mes mains sont tendues comme elles l'ont toujours été. ■

Un entretien avec Olivier Royant



UNE SI GRANDE ABSENCE

Le 20 octobre 2018, à leur domicile de Marnes-la-Coquette, Laeticia reçoit Olivier Royant, directeur de la rédaction de Paris Match, dans le bureau où Johnny aimait s'installer, dans l'angle du canapé, sa « pièce à vivre », comme il disait. « J'ai l'impression que mon homme est toujours là, invisible et partout où nous sommes : avec tout son amour, sa bienveillance. Nous sommes sous sa protection », confie-t-elle.

Photo DOMINIQUE JACOVIDES



N° 693 - 21 juillet 1962



N° 788 - 16 mai 1964



N° 1129 - 26 déc. 1970



N° 1353 - 3 mai 1975



N° 1407 - 15 mai 1976



N° 1466 - 1er juillet 1977



N° 1492 - 30 déc. 1977



N° 1507 - 14 avril 1978



N° 1564 - 18 mai 1979



N° 1593 - 7 déc. 1979



N° 1648 - 26 déc. 1980



N° 1699 - 18 déc. 1981



N° 1763 - 11 mars 1983



N° 1775 - 3 juin 1983



N° 1785 - 12 août 1983



N° 1790 - 16 sept. 1983



N° 1801 - 2 déc. 1983



N° 1802 - 9 déc. 1983



N° 1813 - 24 février 1984



N° 1823 - 4 mai 1984



N° 1862 - 1er février 1985



N° 1876 - 10 mai 1985



N° 1890 - 16 août 1985



N° 1922 - 28 mars 1986



N° 1937 - 11 juillet 1986



N° 1958 - 5 déc. 1986



N° 1967 - 6 février 1987



N° 1999 - 13 sept. 1987



N° 2002 - 9 octobre 1987



N° 2014 - 1er janvier 1988



N° 2047 - 19 août 1988

LE TOUR DE JOHNNY EN 80 UNES

Il a été pour nous plus qu'un ami, un compagnon de route, un frère. Parce qu'il faisait rêver et vibrer les Français, parce qu'il les émuait, il était aussi pour Paris Match la garantie d'une «bonne couverture». Devenu, en près de soixante ans, un véritable monument national, Johnny Hallyday a toujours entretenu des liens privilégiés avec notre magazine. De son ascension fulgurante à ses derniers moments, en passant par ses concerts géants au Stade de France, de ses premières amours avec Sylvie à son bonheur auprès de Laeticia (23 couvertures avec sa dernière femme!), nous étions là à chaque épisode important de sa vie. Au palmarès des unes, il y a les princesses, les chefs d'Etat, les stars du cinéma... et, champion toutes catégories, il y avait notre rockeur.



N° 2070 - 26 janvier 1989



N° 2093 - 6 juillet 1989



N° 2125 - 15 février 1990



N° 2137 - 10 mai 1990



N° 2147 - 19 juillet 1990



N° 2156 - 20 sept. 1990



N° 2196 - 27 juin 1991



N° 2241 - 7 mai 1992



N° 2281 - 11 février 1993



N° 2299 - 17 juin 1993



N° 2344 - 28 avril 1994



N° 2414 - 31 août 1995



N° 2421 - 19 octobre 1995



N° 2439 - 22 février 1996



N° 2445 - 4 avril 1996



N° 2570 - 27 août 1998



N° 2628 - 7 octobre 1999



N° 2663 - 8 juin 2000



N° 2665 - 22 juin 2000



N° 2675 - 31 août 2000



N° 2715 - 7 juin 2001



N° 2771 - 4 juillet 2002



N° 2820 - 5 juin 2003



N° 2822 - 19 juin 2003



N° 2927 - 22 juin 2005



N° 2948 - 17 nov. 2005



N° 2957 - 19 janvier 2006



N° 2967 - 30 mars 2006



N° 3005 - 21 déc. 2006



N° 3050 - 31 oct. 2007



N° 3120 - 5 mars 2009



N° 3129 - 7 mai 2009



N° 3144 - 20 août 2009



N° 3157 - 19 nov. 2009



N° 3161 - 17 déc. 2009



N° 3175 - 25 mars 2010



N° 3196 - 19 août 2010



N° 3227 - 24 mars 2011



N° 3266 - 22 déc. 2011



N° 3283 - 19 avril 2012



N° 3303 - 6 sept. 2012



N° 3416 - 6 nov. 2014



N° 3469 - 12 nov. 2015



N° 3489 - 30 mars 2016



N° 3539 - 16 mars 2017



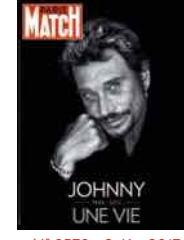
N° 3542 - 6 avril 2017



N° 3551 - 8 juin 2017



N° 3554 - 29 juin 2017



N° 3578 - 9 déc. 2017



CINQUANTE-SEPT ANS DE CARRIÈRE

SON LIVRE DES RECORDS

Johnny Hallyday c'est :
51 albums studio vendus
à plus de 110 millions
d'exemplaires dans le monde, dont 68 millions en France (soit plus que les ventes de Michael Jackson, Madonna et les Beatles réunis).

42 disques d'or,
25 disques de platine,
8 disques double platine,
3 disques triple platine,
5 disques de diamant,
1 disque double diamant,
10 Victoires de la musique.

Au moins 1000 chansons à son répertoire, dont une centaine qu'il a lui-même composées.

26 de ses titres se sont classés numéro un des ventes de singles en France. «Marie» et «Que je t'aime» se sont vendus plus d'un million de fois chacun.

540 duos avec 180 artistes différents, parmi lesquels Sylvie Vartan avec qui il a interprété plus de 80 titres.

36 films au cinéma.

2500 couvertures de magazines.

190 tournées,
3 285 concerts en France, dont 696 à Paris (101 à Bercy, 266 à l'Olympia, 144 au Palais des Sports, 9 au Stade de France), une trentaine en Afrique, plus de 30 au Canada, et 24 aux Etats-Unis. Ce qui lui permettra d'enregistrer 29 albums live.

Près de 800 000 C.D. de «Mon pays c'est l'amour», son album posthume sorti le 19 octobre 2018, sont partis en une seule semaine. Du jamais vu dans l'industrie musicale française.

Il a fait son entrée dans «Le Petit Larousse illustré» en 1986.

En juin 2015, «le Taulier» répète au studio Center Staging de Burbank, en Californie, pour «Rester vivant», sa nouvelle tournée française qui démarre en juillet.



ALBERT
SPANO

ÉLODIE
GOSSUIN

MARC-ANTOINE
LE BRET

LE MEILLEUR TOUS LES MATINS DE 6H À 9H30 DES RÉVEILS

MAMAN OCCUPÉE :
4 ENFANTS À LA MAISON, 2 À LA RADIO



© GUILHEM CANAL

★★★★★ “À ÉCOUTER
ABSOLUMENT”
RADIORAMA

“ LA VRAIE INFO EST
DANS LE BRET DU FAUX ”
LE COQ AGITÉ

“ LE MORNING QUI VA VOUS
FAIRE AIMER LE RÉVEIL ”
RADIO 7 JOURS



CROISIÈRE

Patagonie et Terre de Feu

Chili - Uruguay - Argentine

Du 3 au 20 janvier 2020



À bord du *Celebrity Eclipse*



Embarquez à bord du magnifique *Celebrity Eclipse* pour une croisière inoubliable en **Patagonie** en compagnie d'**Emmanuel Le Bret** (historien), **Luc Moreau** (glaciologue) et **Jean-Charles Thillays** (spécialiste de la destination). Votre croisière vous conduira sur les traces des plus grands navigateurs à la rencontre **d'une faune et d'une flore grandioses, de Santiago à Buenos Aires**. Vous vivrez l'émotion incomparable de découvrir **Ushuaia** - ville la plus australe du monde - et de passer par le mythique **détroit de Magellan**, entre **Chili** et **Terre de Feu**, pour admirer la beauté de ses sublimes fjords.

OFFRE SPÉCIALE - 300 €/pers. pour toute réservation avant le 10 avril 2019 (code REVE), soit la croisière à partir de ~~5 490 €~~ **5 190 €/pers.*** au départ de Paris à bord du *Celebrity Eclipse*.

* Vols en classe économique (Paris/ Santiago du Chili - Buenos Aires/Paris), pension complète, conférences et taxes inclus.

Demandez la brochure au **01 75 77 87 48**, par e-mail à contact@croisieres-exception.fr, ou sur www.croisieres-exception.fr/brochures (code **PATHS** à renseigner).